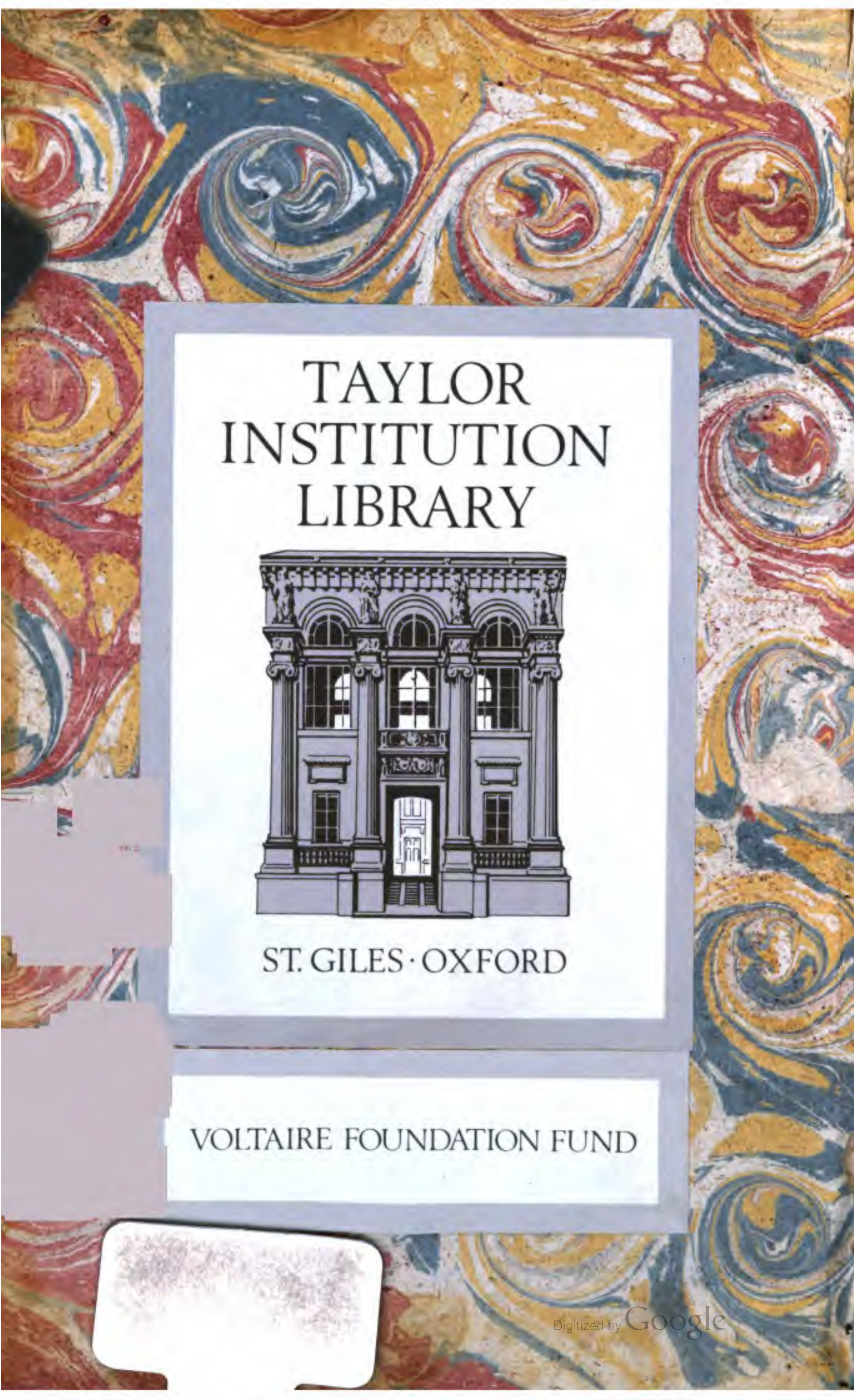



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND
Digitized by Google





NOUVEAUX

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES,

CRITIQUES,

&c. &c. &c.

QUATORZIEME PARTIE.

NOUVEAUX
MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c. &c.

QUATORZIEME PARTIE.

NOUVEAUX MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

HISTORIQUES, CRITIQUES,

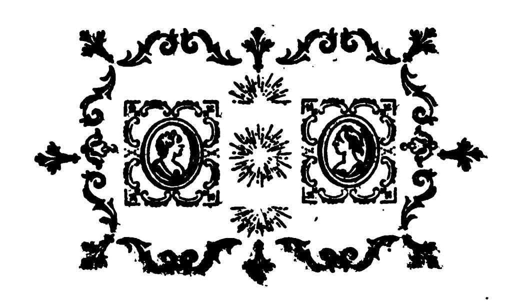
&c. &c. &c.

QUATORZIEME PARTIE.

NOUVEAUX MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES, CRITIQUES,

&c. &c. &c.

QUATORZIEME PARTIE.



M. DCC. LXXIV.

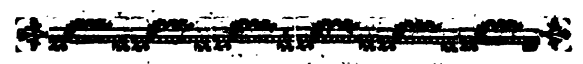


TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce quatorzieme Volume.

LETTRE *d'un Eclésiastique, sur le prétendu rétablissement des Jésuites dans Paris.* pag. 1

Les Colimaçons du Révérend Pere l'Escarbotier, par la grace de Dieu Capucin indigne, Prédicateur ordinaire, & Cuisinier du grand couvent de la Ville de Clermont en Auvergne, au Révérend Pere Elie Carme Déchaussé, Docteur en Théologie.

Premiere Lettre. 9

Seconde Lettre. 15

Réponse du Révérend Pere Elie, Carme Déchaussé. 17

Troisieme Lettre du Révérend Pere l'Escarbotier. 19

Dissertation du Physicien de saint Flour. ibid.

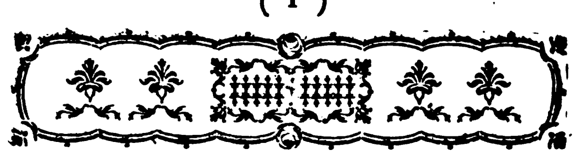
Réponse du Carme au Capucin, & de son sentiment sur la Dissertation précédente 29
Reflexion de l'Editeur. . . . 31
La Tactique. 33
Lettre au Roi de Prusse. . . 38
*Vers à feue Madame la Marquise de P***.* 41
*Lettre à Madame la Comtesse de B***.* 42
*Le Biribi, à Madame De ***.* . 43
*Quatrain, à Madame la Comtesse de C***.* 44
Epitre à M. Marmontel. . . 45
Réponse à l'Epitre précédente. . . 48
Quatrain pour le Portrait de feue Madame la Comtesse de Bouillon. . . . 51
*Impromptu sur un carrousel par le Roi de P***. & où présidait la princesse A***.* 52
Epigramme traduite de l'Anthologie. . ibid.
Les deux Siecles. 53
Le Pere Nicodeme & Jeanot. . . 57
Quelques hardiesses de Mr. Clair, à l'occasion d'un Panégyrique de St. Louis. 62
Epitre à Horace. 76
Réponse d'Horace. 83

L'Anniversaire de la St. Barthelemi. . 91
Lettre de M. de Voltaire, à M. Pigal. 93
*Lettre de M Thiriot à Madame du P***.* 95
Ode à la Vérité. 96
Ode Pindarique à propos de la Guerre présente en Grece. . . 101
Les Loix de Minos, Tragédie. . 105
Notes. . . . 176
L'Héraclius Espagnol, ou la Comédie fameuse, dans cette vie tout est vérité, & tout est mensonge. . 271
Préface de l'Editeur. . . . 273
Premiere Journée. . . . 275
Seconde Journée. . . . 279
Troisieme Journée. . . . 306
Dissertation de l'Editeur sur l'Héraclius de Calderon. . . . 336
Conte nouveau traduit du Syriaque; par Dom Calmet. 342
CHAP. PREMIER. . . . . :
CHAP. II. 346
CHAP. III. 350
CHAP. IV. 537
CHAP. V. 360
CHAP. VI. 366

CHAP. VII. 371
CHAP. VIII. 375
Dialogue du Pégase & du Vieillard. . 381
Notes de Monsieur de Morza. . . 387
Lettre de Monsieur de Voltaire, à un Académicien de ses amis. . . 398

Fin de la Table.

LETTRE



LETTRE D'UN ECCLÉSIASTIQUE

SUR LE PRÉTENDU RÉTABLISSEMENT DES JÉSUITES DANS PARIS.

20 Mars 1774.

IL n'y a, Monsieur, ni grande ni petite révolution sans faux bruits; soit parce que les parties intéressées croyent nécessaire de cacher leurs intentions au public, soit plutôt parce que le public s'aveugle de lui-même, & n'attend jamais qu'on prenne la peine de le tromper.

On débite que des personnes constituées en dignité veulent établir dans Paris une Société de Jésuites, sous un autre nom & sous une forme nouvelle.

Notre Ministère est trop éclairé pour adopter de telles vuës. Il ne prendra point pour sa devise *Eruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.* Aurait-on jetté par terre une grande maison pour la rebâtir plus petite? Aurait-on nettoyé une vaste campagne pour y conserver dans un coin un peu d'ivroye, qui pourait gâ-

ter tout le reſte? Quelle idée que de vouloir réunir des Jéſuites dans Paris pour allarmer les Parlements, pour outrager les Univerſités, pour recommencer la guerre au même moment qu'on s'eſt donné la paix! Si on avait propoſé à Cadmus de ſemer encor quelques dents du Dragon, après la défaite de ceux qui étaient nés de ces dents, il n'aurait pas ſuivi ce conſeil funeſte.

Les Jéſuites firent aux Univerſités une guerre qui dura plus de deux cens ans. Dieu nous préſerve de rentrer dans des troubles, dont la ſageſſe & la bonté du Roi nous ont tirés. Ce ſerait violer le Pacte de Famille qui ſubſiſte dans l'auguſte Maiſon de France & d'Eſpagne. Le Roi d'Eſpagne a déclaré qu'il gardait dans *ſon cœur royal* l'offenſe affreuſe que les Jéſuites lui avaient faite. Il ne nous a point dit préciſément de quelle arme ils s'étaient ſervis pour bleſſer ſon cœur. Mais le pontife éclairé qui ſiège à Rome a pu le ſavoir; il a mis en priſon le Général de la Compagnie & ſes confidens; la ſociété des Jéſuites eſt anéantie; on ne riſquera pas de détruire la ſociété du genre humain, en rétabliſſant ce qu'on a eu tant de peine à détruire.

Il eſt conſtant que les Jéſuites Alexandro, Mathos & Malagrida furent convaincus dans un *Acordao* du Conſeil ſuprême de Liſbonne d'avoir employé la confeſſion auriculaire pour faire aſſaſſiner le Roi de Portugal, auquel il n'en coûta qu'un bras. La confeſſion de Jean Châtel à un Jéſuite n'avait couté qu'une dent

à notre grand, à notre cher Henri IV. La confession des Incendiaires de Londres aux révérends Pères Oldecorn & Garnet préparait la mort la plus inouïe au Roi & au Parlement d'Angleterre. Ils ont été chassés de tous ces pays. Je puis me tromper; mais je ne crois pas qu'on les y rappelle si-tôt.

Si le Pape Clément XIV ne les a pas traités comme Clément V traita les Templiers, c'est que nous sommes dans un temps où les Lettres & les Arts ont enfin adouci les mœurs; c'est que les crimes, quoique réitérés de plusieurs membres, ne doivent pas attirer des supplices barbares à tout le corps. Plusieurs jeunes Jésuites ont été accusés des mêmes péchés, qu'on reprochait aux Templiers: cependant on ne les a brûlés ni en France, ni en Espagne, ni en Italie. Nous sommes devenus plus humains. Mais il ne faut pas devenir imbécilles; & nous le serions, si nous conservions la graine d'une plante qui nous a paru un poison.

Parmi les Jésuites on a vu & on voit encor des hommes très estimables, des Savans utiles. Le Roi de Prusse les a conservés dans ses Etats: ils y peuvent servir à instruire la Jeunesse. Des Religieux catholiques ne sont pas assez puissants pour nuire dans un Royaume protestant & tout militaire, dans lequel un seul ordre du Roi porté par un Grenadier arrête tout d'un coup toutes les disputes scholastiques.

Il en est de même de la Russie polonaise. On y a laissé quelques Jésuites latins que l'Eglise grecque ne craint pas, & que le Gouverne-

ment redoute encor moins. Un Empereur, ou une Impératrice Russe, est le Chef suprême de la Religion dans cet Empire de douze-cent milles lieues quarrées : on n'y connaît point les deux puissances. Quiconque même y voudrait établir cette doctrine des deux puissances, y serait puni comme coupable de haute trahison & de sacrilège ; & il y en a eu des exemples. Ce frein que la loi met aux bouches controversistes les retient : mais ce qui est tolérable du moins pour un temps, dans ces pays immenses, deviendrait très pernicieux dans le nôtre. Les Russes & les Prussiens sont tous soldats, & n'ont ni Jansénistes ni Molinistes : la France en a pour son malheur & pour sa honte. Ce feu est presque éteint : Je ne pense pas qu'un Gouvernement, aussi sage que le nôtre, veuille le rallumer.

Les Ex-Jésuites, qui ont du mérite & des talens, peuvent les manifester dans tous les genres. On les a délivrés d'une chaîne insupportable qu'ils s'étaient mise au cou, dans l'imprudence de la jeunesse. Ils s'étaient enrôlés soldats d'un Despote étranger : on leur a donné leur congé ; on a brisé leurs fers ; ils sont citoyens. Ne vaut-il pas mieux être citoyen que Jésuite ?

Toute l'Europe catholique demande à grands cris qu'on diminue le nombre des Ordres, & celui des moines de chaque Ordre. Si on pouvait seulement rassembler sous ses yeux une trentaine de ces instituts bizares, gens tondus, gens demi tondus, chaussés, déchaux, avec braies, sans braies, gris, noirs, bay-bruns,

piéce sans barbe, barbe sans piéce; on rirait longtemps d'une telle mascarade. Et qui contemplerait les maux produits par leurs disputes, pleurerait.

Plusieurs provinces en Espagne, en France, en Italie, manquent de cultivateurs. On veut par tout plus de mains qui travaillent, & moins d'oisifs qui argumentent: c'est ce qu'on crie à Paris, à Madrid, à Rome. Par tout le Gouvernement, attentif aux clameurs des peuples & aux besoins publics, s'occupe du soin d'arrêter les progrès du mal, si on ne peut l'extirper. L'âge de faire vœu d'être inutile est du moins reculé de quelques années. Quelques couvents ont été suprimés; & vous croyez qu'on en va ériger un de Jésuites dans Paris! Non, ne le craignez pas. On peut souffrir de vieux abus par paresse; mais on ne se tourmente pas pour en introduire un nouveau.

Les principaux ministres de l'Eglise savent assez quelle rivalité régne entre toutes ces factions qui nous inondent sous le nom d'ordres. Leur habit seul est un signal de haine; les noirs & les blancs divisérent l'Eglise pendant des siècles. On a désiré souvent qu'il n'y eût de couvents que pour les malades & pour ceux qui étant incapables de remplir les devoirs de la société, chercheraient une consolation dans la retraite: mais c'est précisément la jeunesse la plus saine, la plus robuste qu'un enrolleur monacal engage dans son régiment, en le fesant boire à la santé de son Saint. Il y a plusieurs couvents où l'on examine le soldat de

recrue tout nu ; & si on lui trouve le moindre défaut, on le renvoye. Cette pratique est même usitée chez des religieuses. Si elles sont assez mal constituées pour ne pouvoir être mères, on les envoye se marier dans le monde. Si elles sont assez saines pour faire des enfans, on leur fait la grace de les condamner à la stérilité dans leur prison.

Des retraites honnêtes pour la vieillesse & pour les infirmités, voilà ce qui est nécessaire, & voilà ce qu'on n'a pas seulement tenté. L'entousiasme & la sottise firent, dans des temps de ténébres, des fondations immenses. La raison & l'humanité n'en firent aucune. Combien d'Officiers blessés en combattant pour la Patrie sont venus demander l'aumône & quelquefois inutilement à la porte des opulents monastères fondés par leurs ancêtres !

On nous cite les couvens de l'Eglise grecque, mère de l'Eglise latine ; mais premièrement la grecque n'a point cette bigarure d'Ordres innombrables, presque tous ennemis les uns des autres : elle n'a jamais eu que l'ordre de St. Bazile, & la latine ne connut que l'ancien Ordre de St. Benoît avant le douzième siècle, & les moines de cet Ordre défrichèrent des terres incultes avant de défricher la littérature plus inculte encore. Secondement les couvens chez les Grecs sont les séminaires dont on tire tous les prêtres, les curés & les évêques. Etant curés, ils se marient ; étant évêques, il ne se marient plus. Chez nous au contraire les moines ont toujours été dans une espèce de guerre contre

les curés & les évêques. Consultez sur cela l'évêque de Bellai dans son Apocalipse de Méliton. Et n'avez-vous pas vu en dernier lieu des Jésuites fanatiques venir faire des missions chez des curés très-instruits & très-sages, comme s'ils étaient venus prêcher des Iroquois? Ils dépossédaient le curé dans le temps de leur mission, ils s'emparaient de leur Eglise, plantaient une croix dans la place-publique, donnaient la communion sans examen quatre fois la semaine à quiconque se présentait, petite fille, petit garçon, vieil ivrogne, vieille entremetteuse; & se vantaient ensuite à leur Général qu'ils avaient converti une ville entière.

Comptez, Monsieur, que notre Gouvernement ne laissera pas renaître ces abus indignes. Il est déjà assez las de ces confrairies établies autrefois dans des temps de trouble, & qui en ont tant suscités; de ces troupes en masque qui font peur aux petits enfans & qui font avorter les femmes; de ces Giles en jaquette, qui dans nos contrées méridionales courent les ruës pour la gloire de Dieu. Il est temps de nous défaire de ces momeries qui nous rendent si ridicules aux yeux des peuples du nord.

Il nous faut des moines, dit-on; car les Egyptiens eurent des thérapeutes; & il y eut des Esséniens dans le petit pays de la Palestine. Je conçois bien que pendant les guerres des Ptolomées, il y eut quelques familles d'Alexandrie, soit juives, soit grecques, qui se retirèrent vers le lac Mœris loin des horreurs de la guerre civile, comme les Primitifs, que

nous nommons *Quacres* ont été chercher la paix en Pensilvanie, & oublier les crimes religieux de Cromwel, loin de leurs concitoyens fanatiques qui s'égorgeaient pour un surplis. Je conçois que des Esséniens ayent vécu ensemble à la campagne, pour être à l'abri des assassinats continuels commis par Hircan & par Antigone qui se disputaient les sonnettes du grand-Prêtre. Mais quel rapport peut-on trouver entre nos moines d'aujourd'hui & des gens de bien, mariés pour la plupart, qui se retiraient à la campagne loin de la tyrannie!

Si l'habitude, la négligence, la petite difficulté de remuer d'anciens décombres arrêtent quelquefois le Ministère; si on n'ose pas, dans une grande ville, changer en maisons nécessaires ces vastes enceintes inutiles, où vingt fainéants occupent un terrain qui pourait loger trois cent familles; si on a craint d'appliquer à l'Ordre de St. Louis un peu de ces richesses prodigieuses, quelquefois usurpées par des chartes évidemment fausses; si tel Officier, qui a servi trente ans le Roi, ne peut obtenir une modique pension sur la ferme de tel Prieur claustral; si enfin nous conservons encor tant de moines; du moins n'ayons plus de Jésuites.





LES COLIMAÇONS

Du Révérend Père l'Escarbotier, par la grace de Dieu Capucin indigne, prédicateur ordinaire, & cuisinier du grand Couvent de la ville de Clermont en Auvergne.

Au Révérend Pere Elie, Carme chaussé, Docteur en Théologie.

PREMIERE LETTRE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

IL y a quelque tems qu'on ne parlait que des Jésuites, & à présent on ne s'entretient que des escargots. Chaque chose a son temps; mais il est certain que les Colimaçons dureront plus que tous nos ordres religieux: car il est clair que si on avait coupé la tête à tous les Capucins & à tous les Carmes, ils ne pourraient plus recevoir de novices; au lieu qu'une limace à qui l'on a coupé le cou reprend une nouvelle tête au bout d'un mois.

Plusieurs Naturalistes ont fait cette expérien-

ce, & ce qui n'arrive que trop souvent, ils ne sont pas du même avis. Les uns disent que ce sont les limaces simples que j'appelle incoques qui reprennent une tête; les autres disent que ce sont les escargots, les limaçons à coquilles. *Experientia fallax*, l'expérience même est trompeuse. (*) Il est très vraisemblable que le succès de cette tentative dépend de l'endroit dans lequel l'on fait l'amputation de l'âge & du patient. Je dois sans vanité me connaître mieux en colimaçons que Messieurs de l'académie des Sciences: & même que la sorbonne qui se connaît à tout: car depuis que le bienheureux Matthieu Baschi à qui Dieu apparut, nous ordonna de rendre notre capuchon plus pointu (dont nous tenons le grand nom de Capucins) nous avons toujours mangé des fricassées d'escargots aux fines herbes.

Comme les cuisiniers ont toujours été des espèces d'anatomistes, je me suis donné souvent le plaisir innocent de couper des têtes de colimaçons escargots à coquilles, & de limaces nues incoques. Je vais vous exposer fidélement ce qui m'est arrivé. Je ferais fâché d'en imposer au monde; je suis prédicateur aussi,

(*) Dans un Programme des reproductions animales imprimé à Genève chez Claude Philibert, il est dit page 6 dans l'avis du traducteur, que la tête & les autres parties se produisirent dans l'escargot terrestre, & que les cornes se reproduisirent dans le limaçon sans coquille, c'est communément tout le contraire. Et d'ailleurs les limaces nues incoques, & le colimaçon à coquilles sont également terrestres.

bien que cuifinier; mon métier eft de nourrir l'ame comme le corps, & l'*Univers* fait que je ne la nourris pas de menfonges.

Le vingt-fept de Mai par les neuf heures du matin, le temps étant ferein, je coupai la tête entiere avec fes quatre antennes à vingt limaffes nues incoques de couleur mort-doré brun, & à douze efcargots à coquilles. Je coupai auffi la tête à huit autres efcargots, mais entre les deux antennes. Au bout de quinze jours deux de mes limaces, ont montré une tête naiffante, elles mangeaient déjà & leurs quatre antennes commençaient à poindre. Les autres fe portent bien, elles mangent fous le capuchon qui les couvre fans allonger encor le cou. Il ne m'eft mort que la moitié des mes efcargots, tous les autres font en vie. Ils marchent ils grimpent à un mur, ils allongent le cou; mais il n'y a nulle apparence de tête, excepté à un feul. On lui avait coupé le cou entiérement, fa tête eft revenue; mais il ne mange pas encore. *Unus eft ne defperes; fed unus eft ne confidas.* (*)

Ceux à qui l'on n'a fait l'opération qu'entre les quatre antennes ont déja repris leur mufeau. Dès qu'ils feront en état de manger & de faire

(*) On eft obligé de dire qu'on doute encore fi cet efcargot auquel il revient une tête, & dont une corne commence à paraître, n'eft pas du nombre de ceux à qui l'on n'a coupé que la tête & deux antennes. Il eft déjà revenu un mufeau à ceux-ci au bout de quinze jours. Ces expériences font certaines. Les plaifanteries du Capucin ne doivent pas les affaiblir. *Ridendo dicere verum quid vetat!*

l'amour, j'aurai l'honneur d'en avertir votre Révérence. Voilà deux prodiges bien avérés : des animaux qui vivent sans tête ; des animaux qui reproduisent une tête.

J'en ai souvent parlé dans mes sermons, & je n'ai jamais pu les comparer qu'à Saint Denis l'Aréopagite, qui ayant eu la tête coupée la porta deux lieues dans ses bras en la baisant tendrement.

Mais si l'histoire de St. Denis est d'une vérité Théologique, l'histoire des Colimaçons est d'une vérité Physique, d'une vérité palpable dont tout le monde peut s'assurer par ses yeux. L'avanture de Saint Denis est le miracle d'un jour, & celle des Colimaçons le miracle de tous les jours.

J'ose espérer que les escargots reprendront des têtes entiéres comme les limasses ; mais enfin je n'en ai encor vu qu'un à qui cela soit arrivé, & je crains même de m'être trompé.

Si la tête revient difficilement aux escargots, ils ont en récompense des privilèges bien plus considérables. Les Colimaçons ont le bonheur d'être à la fois mâles & femelles, comme ce beau garçon fils de Vénus & de Mercure, dont la Nimphe Salmacis fut amoureuse. Pardon de vous citer des histoires profanes.

Les Colimaçons sont assurément l'espèce la plus favorisée de la nature. Ils ont de doubles organes de plaisir. Chacun d'eux est pourvu d'une espèce de carquois blanc, dont il lance des flèches amoureuses longues de trois à quatre lignes. Ils donnent & reçoivent tour à tour ;

leurs voluptés ſont non ſeulement le double des nôtres; mais elles ſont beaucoup plus durables. Vous ſavez, mon Révérend Pere, dans quel court eſpace de tems s'évanouit notre jouiſſance. Un moment la voit naître & mourir. Cela paſſe comme un éclair, & ne revient pas ſi ſouvent qu'on le dit, même chez les Carmes. Les Colimaçons ſe pâment trois, quatre heures entières. C'eſt peu par rapport à l'éternité; mais c'eſt beaucoup par rapport à vous & a moi. Vous voyez évidemment que Louis Racine a tort d'appeller le Colimaçon *ſolitaire odieux*, il n'y a rien de plus ſociable. J'oſe interpeller ici l'amant le plus vigoureux; s'il était quatre heures entieres dans la même attitude avec l'objet de ſes chaſtes amours, je penſe qu'il ſerait bien ennuyé & s'il déſirerait d'être quelque temps à lui-même; mais les Colimaçons ne s'ennuyent point. C'eſt un charme de les voir s'approcher & s'unir enſemble par cette longue fraiſe qui leur ſert à la fois de jambes & de manteau. J'ai cent fois été témoin de leurs tendres careſſes. Si les limaces incoques n'ont ni les deux ſexes ni ces longs raviſſemens, la nature en récompenſe les fait renaître. Lequel vaut mieux? Je le laiſſe à décider aux Dames de Clermont.

Je n'oſerais aſſurer que les Eſcargots nous ſurpaſſent autant dans la faculté de la vue que dans celle de l'amour. On prétend qu'ils ont une double paire d'yeux comme un double inſtrument de tendreſſe. Quatre yeux pour un Colimaçon! ô Nature! Nature! Cela eſt très-

poſſible ; mais cela eſt-il bien vrai ? Monſieur le Prieur de Jonval n'en doute pas dans le Spectacle de la nature ; & ceux qui n'ont vu de Colimaçons que dans ce livre en jurent après lui. Cependant la choſe m'a paru fauſſe. Voici ce que j'ai vu. Il y a un grain noir au bout de leurs grandes antennes ſupérieures. Ce point noir deſcend dans le creux de ces deux trompes quand on y touche, à travers une eſpèce d'humeur vitrée, & remonte enſuite avec célérité ; mais ces deux points noirs me ſemblent manquer abſolument dans les trompes ou cornes ou antennes inférieures qui ſont plus petites. Les deux grandes antennes ſont des yeux ; les deux petites me paraiſſent des cornes, des trompes, avec leſquelles l'Eſcargot & la limace cherchent leur nourriture. Coupez les yeux & les trompes à l'Eſcargot & à la limace incoque, ces yeux ſe reproduiſent dans le limace incoque, peut-être qu'ils reſſuſciteront auſſi dans l'Eſcargot.

Je crois l'une & l'autre eſpèce ſourde : car quelque bruit que lon faſſe autour d'eux, rien ne les allarme. Si elles ont des oreilles, je me rétracterai ; cela ne coute rien à un galant homme.

Enfin, mon Révérend Pere, qu'ils ſoient ſourds ou non, il eſt certain que les têtes des limaſſes reſſuſcitent ; & que les Colimaçons vivent ſans tête. *O altitudo divitiarum !*

SECONDE LETTRE.

MEs Confrères ne pouvaient croire d'abord qu'un être qu'ils mangeaient, ressuscitât. J'avais beau leur mettre sous les yeux l'exemple des écrevisses auxquelles il revient des pattes, de certains vers de terre, non pas tous, auxquels il revient des queues, de nos cheveux, de nos dents, de notre peau qui renaissent. Ils me disaient que notre peau, nos dents, nos cheveux, nos ongles, & les pattes d'écrévisse ne pensent point; que la tête est le siége de la pensée & le principe de la sensation, que l'ame d'un Colimaçon réside dans la glande pinéale, qu'elle s'enfuit quand la tête est coupée, & ne revient jamais; qu'on n'a point vu d'homme sans tête, penser, marcher, raisonner, parler; & que si cela est arrivé à St. Denis & à d'autres, c'est un miracle qui était necessaire dans les tems où il fallait planter la foi, mais qui ne l'est plus quand la foi a jetté ses profondes racines.

Je leur répondis qu'on avait depuis peu ressuscité deux pendus qui se mirent à penser dès qu'ils purent manger. Je leur citai ce brave chirurgien qui prétend très-possible de mettre une tête sur le cou d'un décapité. Il n'y a, dit-il, qu'à faire tenir le patient debout, au lieu de les faire mettre ridiculement à genoux la tête basse, ce qui dérange le cours des esprits animaux.

Os homini sublime dedit Cœlûmque tueri
Jussit & erectos ad sidera tollere vultus.

Il faut que le patient conserve sa position verticale, qu'un homme adroit & vigoureux lui pose deux mains fermes sur la tête; & dès que l'exécuteur de la justice ou injustice aura coupé le cou, le Chirurgien-Major & deux Aides recoudront promptement la peau. Alors, rien n'ayant été dérangé, le sang coulant dans les mêmes canaux & le fluide nerveux dans les même muscles, la pensée restera toujours à la place où elle était. Voilà comme ce profond anatomiste explique la chose selon les principes deHaller.

Un de nos Peres qui a professé longtems la Philosophie fut très-content de ce sistême. Cela est bel & bon, dit-il; mais qu'est devenue l'ame de votre limasse incoque & de votre escargot, pendant tout le temps que la tête était séparée du corps? Elle n'était pas dans cette tête coupée qui pourit au bout de quelques heures. Etait-elle dans ce corps sans tête! Y avait il dans ce corps un germe de quatre cornes, d'yeux, de gozier, de dents, de mufle& de pensée?

Cette question curieuse en fit naître d'autres; nous demandâmes tous ce que c'est qu'une ame. Nous ressemblions aux médecins du malade imaginaire.

Quare opium facit dormire?
Quia est in eo virtus sopitiva qua facit sopire.
Quare anima facit cogitare?
Quia est in ea virtus pensativa qua facit pensare.

Vous,

Vous, mon révérend Pere, dont l'esprit est si immense & si creux, dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une ame, & comment elle peut être reproduite dans un corps sans tête ?



REPONSE

DU

RÉVÉREND PERE ÉLIE,

CARME CHAUSSÉ.

LA question que vous me proposez, mon révérend Pére, est la chose du monde la plus simple & la plus claire, pour peu qu'on ait étudié en Théologie. Le grand Saint Thomas, l'Ange de l'école, dit en termes exprès, l'ame est en toutes les parties du corps selon la totalité de sa perfection & de son essence, & non selon la totalité de sa vertu (*a*).

Or, la mémoire, entant que vertu conservative des espèces intelligibles, regarde en partie l'intellect, & entant que représentant le passé comme le passé, regarde l'ame sensitive. Donc les Colimaçons ont une ame.

Or, il est dit que l'ame des brutes (*b*) est dans le sang. Mais les Colimaçons n'ont point de

(*a*) *Question LXXVI. partie premiere.*

(*b*) *Deuteronome ch. 12. Lévitique ch. 16.*

sang ; donc leur ame est dans leurs cornes, ce qui était à démontrer.

Pour les limasses incoques à qui on a coupé la tête, c'est toute autre chose. Une ame étant si subtile qu'il en tiendrait cent mille sur une puce, il arrive qu'aussitôt que la tête de la limace a été coupée, l'ame s'enfuit à son derriére & y reste jusqu'à-ce que la tête soit reproduite. Alors elle reprend son ancien domicile. Rien n'est plus naturel & plus à sa place. La réproduction des parties génitales serait bien plus intéressante ; & c'est sur cela que je vous prie de faire les expériences les plus exactes.

Si vous avez encor quelques difficultés, ne m'épargnez pas. Je salue le R. P. Ange de *vino rubro*, & le R. P. *de pediculis*. Je suis fâché de la petite scène que votre Couvent a donnée derniérement en se battant à coups de poings ; j'espère que tout tournera à la plus grande gloire de Saint François d'Assise & du bienheureux Matthieu Baschi que Dieu absolve.







TROISIEME LETTRE DU RÉVÉREND PERE L'ESCARBOTIER.

JE vous envoye, mon Révérend Pere, une diſſertation d'un Phyſicien de St. Flour en Auvergne à laquelle je n'entends rien. Je vous ſuplie de m'en dire vôtre avis. Je n'ai pas le tems de vous écrire plus au long. Je ſors de chaire, & je vais à la cuiſine. Dieu vous ſoit en aide.



DISSERTATION DU PHYSICIEN DE St. FLOUR.

J'Adore l'intelligence ſuprême dans un Colimaçon & dans des millions de ſoleils allumés par ſa puiſſance éternelle; mais je ne connais ni la ſtructure intime de ces mondes, ni celle d'un Colimaçon. Par quel art le Polipe (ſi c'eſt un ànimal, ce qui n'eſt pas aſſurément éclairci) renaît-il quand on l'a coupé en cent morceaux, & produit-il ſes ſemblables des débris mêmes de ſon corps? par quel myſtère non moins incompréhenſible le Li-

maçon reprend-il une tête nouvelle avec les organes de la génération ? il est doué certainement du mouvement spontané de volonté & de désirs. A-t-il ce qu'on appelle une ame ? Je fais gloire de n'en rien savoir, & d'ignorer ce que c'est qu'une ame. Tout ce que je sais avec certitude c'est que la génération des Colimaçons est aussi ancienne que le monde, & qu'il est aussi vrai qu'il est né de son semblable, qu'il est vrai que rien ne se fait de rien depuis qu'il qu'il existe quelque-chose.

Presque tous les philosophes savent aujourd'hui combien on s'empressa de se tromper il y a environ quinze ans, quand le Jésuite Irlandais nommé Néedham s'avisa de croire & de faire croire que non seulement il avait fait des anguilles avec de la farine de bled ergoté, & avec du jus de mouton bouilli au feu, mais même que ces anguilles en avaient produit d'autres, & que dans plusieurs de ses expériences les végétaux s'étaient changés en animaux. Néedham aussi étrange raisonneur que mauvais chymiste, ne tira pas de cette prétendue expérience les conséquences naturelles qui se présentent. Ses supérieurs ne l'eussent pas souffert. Il était en France déguisé en homme, & attaché à un Archevêque ; personne ne savait qu'il fût Jésuite.

Un Géomètre, un Philosophe, un homme qui a rendu de grands services à la Physique, & dont j'ai toujours estimé les travaux, l'érudition & l'éloquence, eut le malheur d'être séduit par cette expérience chimérique. Presque tous nos Physiciens furent entrainés dans l'erreur

comme lui. Il arriva enfin qu'un Charlatan ignorant tourna la tête à des Philosophes savants. C'est ainsi qu'un gros commis des Fermes dans la Basse Brétagne nommé Malcrais de la Vigne fit accroire à tous les beaux esprits de Paris qu'il était une jeune & jolie femme, laquelle faisait fort bien des vers.

Si Néedham le Jésuite avait été en effet un bon Physicien, si ses observations avaient été justes, si du persil se change en animal, si de la colle de farine, du jus de mouton bien bouilli, & bien bouché dans un vase de verre inaccessible à l'action de l'air, produisent des anguilles qui deviennent bientôt meres, voilà toute la nature bouleversée; voilà l'ancienne erreur ressuscitée que la corruption est mere de la génération. Il n'y a plus de germe; & ce que Lucrèce avec toute l'antiquité jugeait impossible va s'accomplir.

Ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
Ex undis homines, ex terra posses oriri
Squammiferum genus, & volucres; erumpere Coelo,
Armenta & pecudes ... ferre omnes omnia possent.

Le hazard incertain de tout alors dispose.
L'animal est sans germe, & l'effet est sans cause.
On verra les humains sortir du fond des mers.
Les troupeaux bondissants tomber du haut des airs;
Les Poissons dans les bois naissant sur la verdure;
Tout poura tout produire, il n'est plus de nature.

Lucrèce avait assurément raison en ce point de physique, quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs; & il est demontré aujourd'hui aux yeux & à la raison qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice préside à tous ces dévelopements d'un bout de l'Univers à l'autre. Il est triste que l'académicien qui se laissa tromper par les fausses expériences de Néedham se soit haté de substituer à l'évidence des germes, ses molécules organiques. Il forma un Univers. On avait déja dit que la plupart des Philosophes à l'exemple du chimérique Descartes avaient voulu ressembler à Dieu, & faire un monde avec la parole.

A peine le pere des molécules organiques était à moitié chemin de sa création, que voilà les anguilles meres & filles qui disparaissent. Monsieur Spalanzani excellent observateur fait voir à l'œil la chimère de ces prétendus animaux comme la raison la démontrait à l'esprit. Les molécules organiques s'enfuient avec les anguilles dans le néant dont elles sont sorties. Elles vont y trouver l'attraction par laquelle un songe creux formait les enfans dans sa Vénus physique; Dieu rentre dans ses droits; il dit à tous les Architectes de sistêmes comme à la mer, *Procedes huc & non ibis amplius.*

Il est donné a l'homme de voir, de mesurer, de compter & de peser les œuvres de Dieu; mais il ne lui est pas donné de les faire.

Maillet Consul au Caire, imagina que la

mer avait tout fait, que ses eaux avaient formé les montagnes, & que les hommes devaient leur origine aux poissons. Le même Physicien, qui malgré les lumieres adopta les anguilles de Néedham, donna encor dans les montagnes de Maillet. Il est si persuadé de la formation de ses montagnes qu'il se moque de ceux qui n'en croient rien. Cela s'appelle en vérité se moquer du monde. Mais s'il lui est permis, comme à tout homme persuadé, de traiter du haut en bas les incrédules, il n'est pas défendu aux incrédules de lui exposer modestement leurs doutes. Il doit du moins pardonner à celui qui a dit que la formation des mers par le Caucase & par les Alpes, serait encor moins ridicule que la formation des Alpes & du Caucase par les mers.

Comment l'Océan par son flux & par ses courans aurait-il élevé le Mont St. Gothard de 16500 pieds au dessus du niveau de la mer telle qu'elle est aujourd'hui? Le lit qui est à présent celui de l'Océan était, dit-on, terre ferme alors, & les Alpes étaient mer. Mais ne voit-on pas que le lit de l'Océan est creusé, & que sans cette profondeur la mer couvrirait la superficie du globe? Comment l'Océan aurait-il pû se percher d'un côté sur le mont blanc & de l'autre sur les cordélieres à seize à dix-sept mille pieds de haut & laisser à sec toutes les plaines sans eau de riviére? Tout cela n'est-il pas d'une impossibilité démontrée? Et n'est-ce pas l'histoire surnaturelle plutôt que la naturelle?

Pour se tirer de cet embarras, on a recours aux Iles qui sont des roches, & on prétend que la terre qui était alors à la place de l'Océan avait ses rivières qui descendaient de ces Iles. Mais il n'y a pas une seule Ile considérable dans la mer pacifique, depuis Panama jusqu'aux Mariannes dans l'espace de cent dix degrés. On ne voit pas dans les mers du Sud & du Nord une Ile qui était une riviére de cent pieds de large. Peut-on s'aveugler au point de ne pas voir que les montagnes des deux continents sont des piéces essentielles à la machine du globe, comme les os le sont aux *bipedes* & aux *quadrupedes*.

Mais la mer a quitté ses rivages; elle a laissé à sec les ruines de Carthage; Ravenne n'est plus un port de mer, &c. Eh bien, parce que la mer se sera retirée à dix à vingt mille pas d'un côté, cela prouve-t-il qu'elle ait voyagé pendant des multitudes de siècles à mille à deux mille lieues sur la cime des montagnes? Oui, dites-vous, *car on trouve partout des coquilles de mer, & le porphire n'est composé que de pointes d'oursin. Il y a des glossopetres, des langues de chien marin pétrifiées sur les plus hautes montagnes; les cornes d'Ammon qui sont des pétrifications du Nautilus poisson des Indes, sont communes dans les Alpes; enfin le Fallum de Touraine avec lequel on fume les terres est un long amas de coquilles. On voit de ces tas de coquilles aux environs de Paris & de Rheims, &c.*

J'ai vu une partie de tout cela, & j'ai douté. Quand la mer serait venue insensiblement jus-

qu'en Champagne, & s'en ferait retournée insensiblement dans la suite des tems, cela ne prouverait pas qu'elle eût monté sur le Mont St. Bernard. J'y ai cherché des huîtres, je n'y en ai point trouvé. En ce dernier lieu, tout l'état major qui a mesuré cette chaine horrible de rochers, n'y a pas vu le moindre vestige de coquilles. Les bords escarpés du Rhône en sont incrustés, mais c'est évidemment de coquilles de Colimaçons, de bivales, de petits testacés très fréquents dans tous les lacs voisins. De coquilles de mer on n'en trouve jamais.

Il n'y a pas longtems que dans un de mes champs à cent cinquante lieues des côtes de Normandie, un laboureur déterra vingt-quatre douzaines d'huîtres; on cria miracle; c'était des huîtres qu'on m'avait envoyées de Dieppe il y avait trois ans. Je suis de l'avis de l'homme aux quarante écus, qui dit que des Médailles romaines trouvées au fond d'une cave à six cent lieues de Rome, ne prouvent pas qu'elles avaient été fabriquées dans cette cave. Quand au fallum de Touraine dont on se sert pour fumer les terres, si c'étaient de coquilles de mer, elles feraient assurément un très mauvais fumier, & on aurait une pauvre récolte. J'ai ouï dire à des Tourangeaux qu'il n'y a pas une seule vraye coquille dans ces miniéres, que c'est une masse de pierres calcaires calcinées par le têms, ce qui est très vraisemblable. En effet, si la mer avait déposé dans une suite prodigieuse de siecles ces lits de petits crustacées, pourquoi n'en trouverait on pas autant dans les autres Provinces?

Faut-il que tous les Physiciens ayent été les dupes d'un visionnaire nommé Palissi? C'etait un potier de terre qui travaillait pour le Roi Louis XIII, il est l'auteur d'un livre intitulé *le moyen de devenir riche, & la maniére véritable par laquelle tous les hommes de France pouront aprendre à multiplier & augmenter leur trésor & possessions, par Maître Bernard Palissi, inventeur de rustiques figulines du Roi.* Ce titre seul suffit pour faire connaître le personnage. Il s'imagina qu'une espèce de marne pulvérisée qui est en Touraine était un magazin de petits poissons de mer. Des Philosophes le crurent. Ces milliers des siecles pendant lesquels la mer avait déposé ses coquilles à trente six lieues dans les terres les charmèrent & me charmeraient tout comme eux si la chose était vraie. C'est sur quoi on donnera bientôt de grands éclaircissements.

Le Porphire composé de pointes d'oursin! Juste Ciel quelle chimère! j'aimerais autant dire que le diamant est composé de pattes d'oye. Avec quelle confiance ne nous répéte-t-on pas sans cesse que les glossopetres dont quelques colines sont couvertes, sont des langues de chien marin! quoi! dix ou douze mille marsouins seraient venus déposer leurs langues dans le même endroit il y a quelques cinquante mille années! quoi! la nature qui forme des pierres en étoiles, en volutes, en piramides, en globe, en cube, ne poura pas en avoir produit qui ressemblent fort mal à des langues de poisson. J'ai marché sur cent cor-

nes d'ammon de cent grandeurs différentes, & j'ai toujours été surpris qu'on n'ait pas voulu permettre à la terre de produire ces pierres, elle qui produit des bleds & des fruits plus admirables sans doute que des pierres en volute.

Mais on aime les systêmes, & depuis que Palissi a cru que les mines calcaires de Touraine étaient des couches de pétoncles, de glands de mer, de buccins, de phollades, cent naturalistes l'ont répété. On s'intéresse à un systême qui fait remonter les choses à des milliers de siecles. Le monde est vieux, d'accord; mais a-t-on besoin de cette preuve pour réformer la chronologie? Combien d'autres ont répété qu'on avait trouvé un ancre de vaisseau sur la cime d'une montague de Suisse, & un vaisseau entier à cent pieds sous terre? Teliamed triomphe sur cette belle découverte. On a vu un vaisseau dans les abîmes de la Suisse en 1460: donc on navigait autrefois sur le St. Bernard & sur le St. Gothart: donc la mer a couvert autrefois tout le globe: donc alors le monde n'a été peuplé que de poissons: donc lorsque les eaux se sont retirées & ont laissé les terrain à sec, les poissons se sont changés en hommes! Cela est fort beau; mais j'ai de la peine à croire que je descende d'une morue.

Si l'on veut du merveilleux, il en est assez sans le chercher dans de telles hypothèses. Les huîtres, les pucerons qui produisent leurs semblables sans s'accoupler, les simples vers de terre qui reproduisent leurs queues, les limasses auxquelles il revient des têtes, sont des objets

assez dignes de la curiosité d'un philosophe.

Cet animal à qui je viens de couper la tête est-il encore animé ? Oui sans doute, puisque l'Escargot décapité remue & montre son cou, puisqu'il vit, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le resserre.

Cet animal a-t-il des sensations avant que sa tête soit revenue ? Je dois le croire, puisqu'il remue le cou, qu'il l'étend, & que dès qu'on y touche, il le resserre.

Peut-on avoir des sensations sans avoir au moins quelque idée confuse ? Je ne le crois pas : car toute sentation est plaisir ou douleur, & on a la perception de cette douleur & de ce plaisir. Autrement ce serait ne pas sentir.

Qui donne cette sensation, cette idée commencée ? Celui qui a fait le limaçon, le soleil & les astres. Il est impossible qu'un animal se donne des sensations à lui-même. Le sceau de la Divinité est dans les apperceptions d'un ciron, comme dans le cerveau de Newton.

On cherche à expliquer comme on sent, comment on pense. Je m'en tiens au poëte Aratus que St. Paul a cité.

In Deo vivimus, movemur, & sumus.

Ah ! si Mallebranche avait voulu tirer de ce principe toutes les conséquences qu'il en pouvait tirer ! Peut-être quelqu'un renouera le fil qu'il a rompu.

RÉPONSE
DU CARME AU CAPUCIN,
ET SON SENTIMENT
SUR LA
DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

GArdez-vous bien, mon Révérend Pere, de vous laisser séduire par les Philosophes dangereux qui avancent que tous les animaux & les végétaux naissent d'un germe qui se dévelope, & que rien ne vient de corruption. C'est une hérésie damnable.

St. Thomas dit en termes formels: *Primum in generationem est ultimum in corruptione.* Là où la corruption finit, la génération commence. St. Paul dans la premiere aux Corinthiens parle ainsi aux incrédules. *Mais, dira quelqu'un, Comment les morts ressusciteront-ils? Insensés! ne voyez-vous pas que les grains semés par vous ne se vivifient point s'ils ne meurent.* Il dit ensuite: *On seme dans la corruption, on recueille dans l'incorruption.* Voyez l'Evangile de St. Jean chapitre douze: *Si un grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il demeure inutile; mais s'il meurt il donne beaucoup de fruit.*

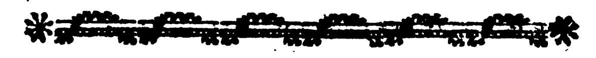
Il est donc évident que c'est la pourriture qui est la mere de tout ce qui respire.

A l'égard de l'Océan qui a couvert les montagnes, St. Thomas n'en dit rien. Aussi je ne vous en parlerai pas. Le nom d'Océan ne se trouve jamais dans l'Ecriture ; de là je juge que cet Océan dont on parle tant est fort peu de chose.

Mais pour les montagnes je suis entiérement de l'avis de ceux qui pensent qu'elles se sont formées en peu de tems : Car vous trouverez au Pseaume 96. que les montagnes ont fondu comme de la cire. Vous trouvez aussi au Pseaume 113. qu'elles ont dansé comme des beliers. Or si étant fondues Pseaume 96. elles ont dansé au Pseaume 113. il faut donc qu'elles se soient entiérement relevées dans l'espace de 17. Pseaumes. Cela est demontré en rigueur.

Vous savez que la théorie des montagnes fait une grande partie de notre théologie, surtout quand elles sont plantées de vignes. Nous avons été fondés sur le Mont Carmel, mandez-moi s'il est vrai que vous l'ayez été à Montmartre. Adieu, que les Colimaçons qui vous sont soumis & tous les insectes qui vous accompagnent, bénissent toujours votre révérence.



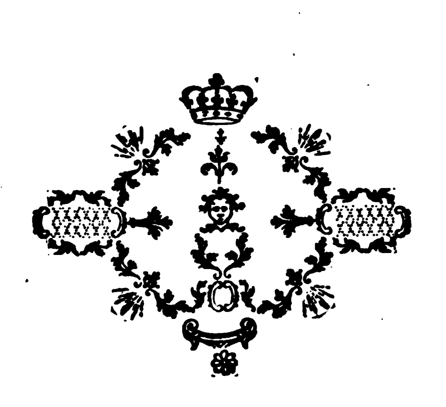


RÉFLEXION

DE L'EDITEUR.

QUoi qu'il en ſoit de tout cela, il eſt indubitable que les limaſſes incoques retrouvent des têtes en quinze jours ou trois ſemaines après qu'on les leur a coupées entiérement, que les Colimaçons à coque, les Eſcargots, commencent à reprendre une petite tête au bout du même tems, pourvu que l'on eût ſoin de couper cette tête entre les quatre antennes. Il n'y a point de petit garçon qui ne puiſſe faire cette expérience; mais y a-t-il quelque homme fait qui puiſſe l'expliquer? Hélas les philoſophes & les théologiens raiſonnent tous en petits garçons: Qui me dira comment une ame, un principe de ſenſations & d'idée réſide entre quatre cornes, & comment l'ame reſtera dans l'animal quand les quatre cornes & la tête ſont coupées? On ne peut guères dire d'une Limaſſe: *Igneus eſt illis vigor & cœleſtis origo*; il ſerait difficile de prouver que l'ame d'un Colimaçon qui n'eſt qu'une glaire en vie ſoit un feu céleſte. Enfin ce prodige d'une tête renaiſſante inconnu depuis le commencement des choſes juſqu'à nous, eſt plus inexplicable que la direction de l'aimant. Cet étonnant objet de notre curioſité confondue tient à la nature des choſes, aux premiers

principes, qui ne ſont pas plus à notre portée que la nature des habitans de Sirius & de Canope. Pour peu qu'on creuſe on trouve un abîme infini. Il faut admirer & ſe taire.



LA



LA TACTIQUE.

J'Étais, lundi passé, chez mon Libraire Caille,
Qui, dans son Magasin, n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un Ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau:
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique:
Il fait seul nos destins: prenez: c'est la Tactique.
La Tactique, lui dis-je? Hélas! jusqu'à présent,
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand Art, ou l'Art par excellence:
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, & je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes desirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuser, du soûfre & du salpêtre;
Qu'un énorme boulet qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse, en deux coups prudemment ménagés,
Cent automates bleux à la file rangés.

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

L'Auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans bruit,
Discrétement chargés de sabres & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six Sentinelles;
Puis, montant lestement aux murs de la Cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flâmes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans; & las de tant d'efforts
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise;
Lui chanter en latin qu'il est leur digne apui;
Que, dans la ville en feu, l'on n'eût rien fait sans lui;
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez Monsieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère.....

Allez; de Belzébut détestable Libraire!
Portez votre Tactique au Chevalier de Tott;
Il fait macher les Turcs au nom de Sabahoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les Chrétiens instruit les infidèles.
Allez; adressez-vous à Monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender & d'Azof.
A FÉDÉRIC surtout offrez ce bel ouvrage;
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître-passé dans cet art plein d'horreur;

Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGÈNE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortît (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel Bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doits, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goute avec sa craie ; & la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie ;
La fiévre, le catharre, & cent maux plus affreux ;
Cent Charlatans fourés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cirus
Jusqu'à ce Roi brillant qui forma Lentulus.
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune Curieux m'observait avec soin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatans interprètes ;
Se sregards assurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ses talens, sans marquer de courroux.
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier :
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant ; Caïn tua son frère.
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique romaine.

Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre ?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est (n'en doutez point) des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste:
La ligue était coupable; Henri quatre était juste;
Mais sans vous retracer les faits de ce grand Roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne Anglaise avec ordre animée
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaut!.... dans les murs de Paris,
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits;
De la douce Gaussin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs:
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calone ?
Et si tous vos Césars, à quatre sous par jour,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire:
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Lurtaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruiantes cohues

Composaient les chansons qui couraient dans les r...
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainsi que le Dieu Mars Apollon prend les armes;
L'église, le barreau, la cour ont leurs allarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la defense
D'un art qui fit longtems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.
Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre, est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formais des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exercât jamais;
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.







LETTRE

AU ROI DE PRUSSE.

Ferney, le 1er Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle : aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre derniere lettre, & Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de 70 ans. Voilà comme on trompe toujours les Rois! J'en ai 79, s'il vous plaît & bientôt 80. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux Arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot, votre Historiographe des Cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge. Il savait par cœur le peu de bon vers & le grand nombre de mauvais qu'on faisait dans Paris : c'était un homme bien nécessaire à l'État !

Vous n'avez donc plus dans Paris
de Courtier de Littérature !
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits
De l'Almanach & du Mercure !
L'in-folio, ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon tems
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guénilles de l'indigence.
Ah ! jugez mieux de nos talens
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes & riches & grands ;
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'Abbé Sabatier,
Malgré sa flateuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit ; l'ennui nous gène ;
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux,
Au lieu du théatre d'Athène :

On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance & la tactique;
Et sur les filles d'opéra.
En Province, une Académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie;
Un Auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des Singes qu'on montre à la Foire,
Et de ceux qui vont à la Cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens:
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule,
Ne passent pas si bien leur tems.





VERS

A feue Madame la Marquise de P**.

LES esprits & les cœurs & les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi:
Et Berg-op-zoom & vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon Roi.
Il vole dans vos bras du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.





COPIE D'UNE LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

*A Madame la Comtesse du B**.*

MADAME,

M. de la Borde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passeport vous daignez m'envoyer !
Dieux ! c'en est trop, adorable Egerie ;
Je serais mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait : ne vous fâchez pas, Madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux :
C'est aux mortels d'adorer votre image ;
L'original était fait pour les dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de Pandore de M. de la Borde ; ils m'ont paru dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables talents, est la seule chose qui puisse aug-

menter l'éclat dont vous brillez. Daignez, Madame, agréer les respects d'un vieux solitaire, dont le cœur ne connaît presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnaissance.



LE BIRIBI.

A MADAME DE**.

IL est au monde une aveugle déesse
Dont la police a brisé les autels ;
C'est du Hocca la fille enchanteresse,
Qui sous l'appas d'une feinte caresse,
Va séduisant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée,
L'argent en main, elle marche la nuit ;
Au fond d'un sac, elle a la destinée
De ses suivants que l'intérêt séduit.
La froide crainte & l'espérance avide,
A ses côtés marchent d'un pas timide ;
Le repentir à chaque instant la suit,
Mordant ses doigts & grondant la perfide.
Belle Philis, que votre aimable cour,
A nos regards offre de différence !
Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour,
Et pour jamais bannissent l'espérance ;
Toujours vos yeux y font régner l'amour.

Du Biribi, la déeſſe infidèle,
Sur mon eſprit n'aura plus de pouvoir:
J'aime encor mieux vous aimer ſans eſpoir,
Que d'eſpérer nuit & jour avec elle.

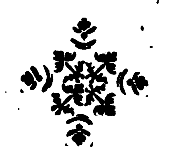


QUATRAIN

*A MADAME LA MARQUISE DE C**,*

*Etant avec ſon mari dans une petite maiſon du Duc de R**.*

DANS le plus ſcandaleux ſéjour,
La vertu même eſt amenée,
Et la débauche eſt étonnée
De reſpecter ici l'amour.





ÉPITRE

A M. MARMONTEL,

Historiographe de France.

MON très-aimable successeur,
De la France Historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingt hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde:
Mais sur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.



Si, vers le soir, un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour,
Le tems change encor davantage.

Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'inde sont l'image
De leurs pesans imitateurs.

De vos courtisans hypocrites,
Mes chats me rappellent les tours:
Les renards, autres chatemites,
Se glissant dans mes basse-cours,
Me font penser à des J......

Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?

Lorsque les chantres du printems
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins & mon toît rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Céde aux bémols des Monsignis
Qu'on chante à l'Opera-comique.
Quel bruit chez le peuple helvétique?
B*** arrive: on est surpris;
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des Immortelles;

Mais chacun m'apprend qu'à Paris,
On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloqueut
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome & d'Athène :
On me dit, partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi, du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène :
Serois-je un esclave échappé,
Qui porte encore un bout de chaîne ?...

Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables :
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami ? des fables.

RÉPONSE

A l'Epître précédente.

AINSI, par vous tout s'embellit ;
Ainsi tout s'anime & tout pense :
Divine & féconde influence
Du beau feu qni vous rajeunit !

Pour vous, l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs sont de toute saison :
Enfant, vous orniez la raison ;
Vieillard, vous couronnez les Graces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène.
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde est tel à peu près
Que vous en tracez la peinture ;
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.

Elle

Elle a de ſublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains capriçes;
Elle eſt ſi belle en ſes horreurs!
Et l'homme eſt ſi laid dans ſes vices!
Croyez-moi: vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres,
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.

De la Ruette & de Clairval,
Grétri fait briller le ramage:
Mais le roſſignol leur rival,
De leurs chanſons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits,
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos dames:
Près de N**, il était aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames:
Sur la Vénus de Médicis,
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B**! ah! qu'il eſt loin,
Le tems où l'on en comptait mille!
Notre pays, j'en ſuis temoin,
N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant,
On a les piquantes fineſſes;
Mais du *beau* les tems ſont paſſés;

Des nymphes, il en est assez :
Mais nous avons peu de déesses.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore assez de charmes ;
Et quand Zaïre, sur le soir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous serait doux de le voir
Applaudir & verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles (*) ;
Venez : nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! si j'approchais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image (**) ;
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
De baiser par ambassadeurs.

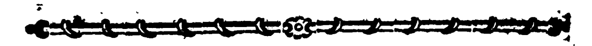
Mais si Paris qui vous desire,
Vous demande aux dieux vainement ;
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

(*) Lorsque Pierre Corneille paraissait au spectacle, on se levait pour lui, comme pour les Princes du Sang.

(**) Voyez la Lettre de M. de Voltaire à Madame la Comtesse du B**. (Notes de l'Auteur.)

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes ;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité,
J'irai ravir quelqu'étincelle,
Pour éclairer l'obſcurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de ſuivre ſes pas.
Je ſais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchantereſſes :
Mais ce ſont de folles maîtreſſes,
Qu'on aime & qu'on n'eſtime pas.



QUATRAIN

Pour le portrait de feue Madame la Ducheſſe de Bouillon.

DEUX Bouillons tour-à-tour ont brillé dans le monde
Par la beauté, le caprice & l'eſprit :
Mais la première eût crévé de dépit,
Si, par malheur, elle eût vu la ſeconde.



IMPROMPTU

*Sur un Carrousel donné par le Roi de P**, & où présidait la Princesse A**.*

JAMAIS, dans Athène & dans Rome,
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne
prix;
J'ai vû les fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

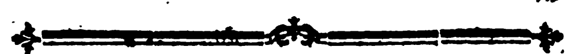


ÉPIGRAMME

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE.

(Laïs remet son miroir dans le temple de Vénus.)

JE le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours
belle:
Il redouble trop mes ennuis;
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.



LES

DEUX SIECLES.

Siècle où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siècle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence & grand dans ſes miſeres,
Vante en tendant la main les tréſors de ſes peres ?
Non ; d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croions valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage ; autrefois Molière était plaiſant ;
Il ſçut nous égayer, mais en nous inſtruiſant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français, quand il eſt ſans gaité !
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jetté ;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là bas, & Racine en ſoupire.

Il ne peut ſuporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſouflés,

Apoſtrophes aux dieux, lieux communs empoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizares,
Et la ſcène Françaiſe en proye à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'état du haut de ſon grenier;
La chute des beaux arts eſt un bien pour la France;
Des revenus du Roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai ſçu fertiliſer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume;
Le public n'en ſait rien: mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité:
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean Jaque avoir une ſtatue. (*)
Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier;
Vous gouvernez l'état! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie!
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers,
Jettez les Apennins dans l'abîme de l'onde,
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,

(†) On a déja vu que Jean Jaque Rouſſeau le Génévois, s'aviſa d'écrire dans une lettre à Monſieur l'Archevêque de Paris que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue à lui Jean Jaque.

Courez chez les Lapons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond :
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés ; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du Roi,
Vien t'en créer un monde & sois dieu comme moi.
A ces discours brillants saisi d'un saint scrupule
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connait si bien,
Avec un récolet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moyse
Pour quinze sous par mois sont l'apui de l'Eglise.
Ils travaillent longtems, leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

Un autre fou paraît suivi de sa sorcière,
Il veut réduire au gland l'Académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contents, sans secours & sans loix ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilants osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie avec moi perdant son pucelage
Accouche d'un fœtus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal ; rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au Dauphin la fille du boureau :
Les petites maisons où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & sa théologie.
Ainsi sur le pont Neuf parmi les charlatans

L'échapé de Genève ameute les passants,
Grimpé sur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire
Sans éclairer l'esprit surchargent la mémoire.

Allons poudreux valets d'insolents imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Petau, copiez moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets sous des noms empruntés,
A l'apétit mourant des Lecteurs dégoûtés :
Mais surtout écrivez en prose poëtique :
Dans un stile empoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots,
Et que votre jargon digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.

Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lezards & lès rats.
Ils n'osaient aprocher : ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent;
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lezards, illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus : & c'est nous qui régnons.



LE PERE NICODEME ET JEANOT.

LE PERE NICODEME.

JEanot, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans nôtre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissants:
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens;
Et de peur de l'abus vous bannissez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeanot;
Abruti bien ton ame, & fai vœu d'être un sot.

JEANOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne,
Je bâille; & de vos soins je me crois déja digne.

J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles
Caressait tour à tour, & volait ses ouailles;
Ce cher Monsieur Billard, & son ami Cursel
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de missel,
Qui prenaient nôtre argent pour mettre en œuvres pies;
Tous ces gens là, mon pere, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit par le diable échauffé
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon pere en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeanot l'hébêté
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée.
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche.
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable;
Il va trouver enfin pour prix de ſes travers
Des fontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſçu ſe connaître;
Mais il fut réprouvé ſi-tôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou formé par la nature
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa mazure,
Laſſé de ſa retraite eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes aîles.
Mais bien-tôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute; & tapi dans ton trou
Fui le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit;
Qu'avec Saint Loyola le menſonge s'enfuit;
Qu'Aranda dans l'Eſpagne éclairant les fidèles
A l'inquiſition vient de rogner les aîles.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une Auguſte cité ſouveraine des mers
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles;
Le Souverain chéri qui nâquit dans Verſailles
Annula, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours.
Mais par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame apéſantie :
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeanot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés--l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend par-tout.—O divine Bétiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrêmité?

O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mere?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.

Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.
Courage ; allons, rends toi, lis le journal chrétien ;
De Jean George croi moi, lis le discours sublime.
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Ouï, Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs ;
D'arguments rebatus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes ;
Jette toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Apren d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases Jeanot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANOT.

Ah ! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goute ; & chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du Collège ?

LE PERE NICODEME.

Jeanot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.





QUELQUES PETITES HARDIESSES DE MR. CLAIR, A L'OCCASION D'UN PANÉGIRIQUE DE ST. LOUIS.

En lisant le Panégirique de saint Louis, prononcé par Mr. Mauri devant notre illustre Académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce Cucupietre ou Pierre l'hermite, changé en Démosthène & en Cicéron. Il donne presque envie de voir une Croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'Empire Ottoman. J'aime l'Eglise grecque; elle est la mère de l'Eglise latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques Princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour lever (non pas trop-haut, mais sur ses pieds) le Patriarche de Constantinople écrasé par le Muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie

d'Alcibiade & d'Anacréon délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec Aspasie & Périclès au sortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des Croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les Croisés. Il semble à les entendre qu'on rendait un service important à Dieu en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son or & son argent dans un pays aride, en visitant les Saints-lieux sur un cheval de charette avec sa maîtresse en croupe, & en se fesant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cent lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cent années, & qui fut toujours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable.

L'arme pietose el capitano, che grand sepolcro libero di Christo col senno e con la mano est fort bon dans un Poëme épique; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hazarde de dire avec soumission, & en me trompant peut-être, que les Papes conçurent ce vaste & hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pélérinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les savants Arabes prétendaient qu'Abraham & Ismaël étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome le Tombeau de S. Pierre & de S. Paul, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savants occidentaux; mais l'opinion répandue depuis très longtems parmi les Chrétiens que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les Fidèles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jérusalem. Le tombeau de Jesus-Christ l'emportait comme de raison, sur le tombeau de ses disciples: quoiqu'après tout la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis, où notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'Abraham.

Le monde ne finissant point, & les Turcs maîtres de Jérusalem rançonnant les pélérins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent non-seulement des Turcs qui leur fesaient payer trop cher leur dévotion; mais

encore

encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs Chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudents s'irritent plus contre leurs frères qui ne les sécourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient sous prétexte d'aider les pélérins, & de délivrer les Saints-lieux, fut ce Pape Grégoire VII, ce moine si audacieux; cet homme si fourbe à la fois & si fanatique, si chimérique & si dangereux; cet ennemi de tous les Rois, qui établit sa Chaire de St. Pierre sur des Trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une Croisade contre les Turcs. Mais cette Croisade devait nécessairement être dirigée contre l'Empire chrétien de Constantinople : on ne pouvait rétablir l'Eglise latine en Asie que sur les ruines de la Grecque sa rivale éternelle; & on ne pouvait écraser cette Eglise qu'en prenant Constantinople.

Urbain second eut le même dessein. C'est cet Urbain second qui agrava la persécution commencée par Grégoire VII, contre le grand & infortuné Empereur Henri quatre. C'est lui qui arma le fils contre le

Père & qui sanctifia ce crime. C'est lui qui, né sujet du Roi de France Philippe premier, osa excommunier son Souverain dans la France même, où il prêcha la Croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Constantinople, que l'Evêque Monteil Légat du Pape & guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siége de cette capitale, & qu'on exterminât les Chrétiens Grecs avant d'aller aux Turcs. Le Comte Bohemondo, qui était dans le secret, n'eut jamais d'autre avis. HUGUES, frère du Roi de France, n'ayant ni troupes, ni argent, ayant hautement soutenu ce projet, fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'Empereur Aléxis Comnène qui le fit arrêter, & qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce Goffreddo, qui n'était point du tout le chef des Croisés, comme on l'a cru, attaqua les fauxbourgs de la ville impériale *col senno e con la mano*, pour son premier exploit; mais trop heureux de faire sa paix avec l'Empereur, il en obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem, dont le Comte de Toulouse & le Prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise, ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot, le but de cette Croi-

ſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'Empire Grec, que les Croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à Grotius *de jure belli & pacis.*

Alors les Papes ſe virent élevés à ce point de grandeur dont les Califes deſcendaient. Ces Califes avaient commencé par porter le glaive & l'encenſoir : les Papes qui commencèrent par l'encenſoir, ſe ſervirent enſuite du glaive des Princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatiſme de ces temps, réuni ſous leurs loix les Empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terraſſaient Henri quatre, Fréderic Barberouſſe & Fréderic ſecond ; mais ils reſtèrent dans Rome & ils ne combattirent qu'avec des Bulles.

On ſait comment les Grecs chaſsèrent les Latins, & reprirent leur malheureux Empire : ont ſait comment les Muſulmans exterminèrent preſque tous les Croiſés dans l'Aſie mineure & dans la Syrie. Il ne reſta de ces multitudes de Barbares émigrants que quelques ordres de Réligieux qui firent vœu au Dieu de paix de verſer le ſang humain.

Ce fut dans ces circonſtances, que Saint

LOUIS eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une Croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son Royaume l'agriculture, le commerce & les loix, d'être le Père de son Peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire ; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de reprendre la Guyenne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son Royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame à se mettre au dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déja donné cet utile exemple en résistant avec piété aux entreprises de la Cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démence des Croisades ? lui qui regardait le bien de son Etat comme son premier devoir. Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem ? Quel intérêt, quelle raison, quel Traité l'appellaient en Egypte ? S'il y avait quelques Français esclaves dans cette contrée, le vieux & sage

Melcisala, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lasses de ces Croisades ridicules & affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa Croisade que parce qu'il était un Saint; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un Saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en Saint & en Héros sans doute; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus Saint & plus Héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que nous pleurons sur lui: il se rendit le plus malheureux des hommes; sur sa femme qui accoucha dans une prison de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort; sur son fils qui périt avec le père dans ces entreprises funestes; sur son frère le Comte d'Artois dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux; sur cinquante mille Français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chérissons sa mémoire, nous nous prosternons devant ses autels ; mais qu'on nous permette d'estimer son vainqueur Almoadan qui le fit guérir de la peste, & qui lui remit deux-cent mille *besans* d'or de sa rançon. On le sait, & on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples instruits & civilisés ; & nous étions les barbares.

Enfin Blanche sa mère qui savait gouverner, désaprouva hautement cette Croisade ; & l'on peut faire gloire de penser comme la reine Blanche.

Je suppose maintenant qu'on raconte à un homme de bon sens l'histoire de cette Croisade de Saint LOUIS, & qu'on lui dise tout ce qu'il a fait de sage, de grand, de beau, c'est-à-dire de juste, avant cette héroïque imprudence : (*) L'homme de bon

(*) L'Abbé de Véli avoue dans son histoire qu'on la traita de *pieuse extravagance*, & *qu'un Roi sage ne devait ni l'autoriser, ni la projetter.*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ses paroles. *J'ai oui dire que ceux qui conseillèrent au bon Roi cette entreprise firent un très grand mal*, & *péchèrent mortellement.*

Au reste il faut savoir que le *Joinville* que nous avons est une traduction faite du temps de François premier. Le jargon de Joinville ne s'entend plus.

ſens dira ſans doute, ce grand Roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique, qu'il fait encor une Croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle couta à la France le meilleur de ſes Rois; & le plus grand homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte ? pour un de ſes frères, à la vérité; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de Conradin, légitime héritier des deux Siciles, & du Duc d'Autriche; pour un monſtre (appellons les choſes par leur nom, ſi nous eſpérons d'effrayer les Tyrans;) pour un monſtre qui fit ſervir la religion & la juſtice, le Pape & les bourrea u au ſupplice de deux têtes couronnées innocentes & reſpectables.

Ce Charles d'Anjou réclamait un petit ſubſide que lui devait le Roi de Tunis, & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pou Naples, on chargea la France d'impôts ſi accablants, que le Peuple fit entendre partout ſes cris de douleur, & que tout le Clergé refuſa longtemps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à ſon frèr que le Roi de Tunis voulait ſe faire Chrétien

& qu'il n'attendait que l'armée Française pour déclarer sa conversion. St. Louis partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine ; il n'y avait plus de Chrétiens dans ce triste païs, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux Bondocdar (*) autrefois l'un des Emirs qui avaient le plus servi aux défaites de St. Louis, était soudan de Da-

(*) NB. Véli dans son Histoire de France fait dire à ce Bondocdar, *Qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres qu'une multitude d'efféminés : vils esclaves plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes & des ruelles que dans les nobles champs du Dieu Mars*. Il n'est guères probable qu'un Soudan ait tenu un tel discours, qu'il ait parlé du Dieu Mars, des tavernes & des ruelles que les Musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encor moins de ruelles. L'Abbé Véli lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du tems de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Véli, on lui doit des éloges & de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le stile de son sujet, & pour faire une bonne Histoire de France il ne suffirait pas d'avoir du discernement & du goût, il faudrait assembler longtems tous ses matériaux à Paris, & aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

mas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes; il avait toujours été vainqueur. Nos Chroniqueurs en parlent comme d'un brigand; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux Saladins, aux Omar, & aux Aléxandres.

C'était contre ce grand homme que St. Louis avait le courage d'aller combattre sur les ossements de deux millions de Croisés morts en Sirie, avec une faible armée, déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à Bondocdar; il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique, & laissa son Royaume dans la désolation & dans la pauvreté: quels sentiments doit-il inspirer? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer & le plaindre. (*)

Nous avons parlé des guerres de ce Prince infortuné: parlons des loix de ce Prince

(*) Véli dit, *que St. Louis songeait à rendre son fils Philippe digne du premier Sceptre du Monde.* Cela n'est pas poli pour l'Empereur, ni pour l'Impératrice de Russie, ni pour le grand Seigneur, ni pour le grand Mogol, ni pour l'Empereur de la Chine. Le Sceptre de la France était un trés beau Sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

juſte, on lui attribue une Pragmatique ſanction, & les établiſſements qui portent ſon nom. Mais comment n'avons nous pas du moins une copie autentique & légale de ces deux fameuſes pièces, quand nous en avons de ſes ſimples ordonnances! Comment peut-on croire que St. Louis ait cité le Code & le Digeſte qui n'étaient nullement connus de ſon temps en France?

On ſe fonde ſur l'opinion commune qui lui attribua ces loix pluſieurs années après ſa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au Cardinal de Richelieu ce teſtament ridicule qui déshonorerait ſa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnû trop tard n'être pas ſon ouvrage?

A Dieu ne plaiſe que St. Louis ait fait un Code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui récélait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la ſucceſſion mobiliaire d'un Pere mort malheureuſement ſans s'être confeſſé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval.*

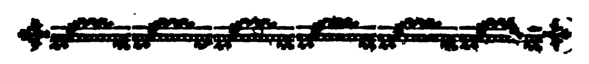
Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout Gentilhomme qui ſe ferait ſauvé de priſon.

Qu'on coupât le poing au fabriquant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce font là des Loix de Dragon, & non des Loïs de St. Louis. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours, comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appellait Fertés, Chatels, Roches, Basties, Bastilles; nos arts perfectionnés à la disette de tous les arts; la politesse à la grossiéreté: les scandales sanglants & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux; l'absurde atrocité Anglaise au siècle de Newton; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain abruti; nos mœurs douces & polies aux mœurs agrestes & féroces. Saint Louis en sera plus grand pour s'être élevé dans ses domaines peu étendus, au dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que barbares dans un si grand nombre de siècles, & que nous ne le sommes plus.



ÉPITRE

A HORACE.

TOujours ami des vers & du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma Lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat secrétaire,
Dont l'écrit froid & long déja mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui voluptueux Horace,
A toi qui respiras la molesse & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins & les amours;
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinaut le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés romains vous flattiez tant un Roi.
Mon Féderic du moins, né Roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin,
Pour voler son tuteur il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron pere de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie;
De son rival Ovide il proscrivit les vers,
Et fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Féderic exigeait des soins moins complaisants.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;

De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Feſait ſans nous gêner les honneurs de ſa table ;
Nul Roi ne fut jamais plus fertile en bon mots
Contre les préjugés, les fripons & les ſots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philoſophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaiſir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On diſait que l'ennui
De ce repos trompeur eſt l'inſipide frère.
Oui, la retraite péſe à qui ne ſait rien faire ;
Mais l'eſprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'Empereur ;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés
De la mer de Genève admirent l'étendue,
Et les Alpes de loin s'élevant dans la nue
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en feſtons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma penſée.
Je vois de ma terraſſe à l'équerre tracée
L'indigent ſavoyard utile en ſes travaux
Qui vient couper mes bleds pour payer ſes impôts.
Des riches Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tous bas, heureux un peuple libre !

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſureté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe : & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots

De cent divers païs les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage.
Depuis le grand Edit (1) inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans sa triste beauté ;
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts,
Et pour mieux cimenter mon utile entreprise
J'unis le protestant avec ma sainte Eglise.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein !
André Ganganelli ton sage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en saint père.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébété
S'indigne en son taudis de ma de félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un Pape, un vice-Dieu,
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le Sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.

(1) A la révocation de l'Edit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex passerent à Genève & dans les terres helvétiques. Cette langue de terre qui est dans la plus belle situation de l'Europe fut déserte ; elle se couvrit de marais, il y eut quatre-vingt charues de moins, plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève par sa seule induistrie, & presque sans territoire a sçu acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures & son commerce.

Aux champs Elifiens tu dois en être inftruit.
Vingt fiecles defcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel fort bizare
Le laurier des Trajans fit place à la Thiare ;
Comment ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des faints, même des beaux efprits,
Comment il en déchut ; & par quelle avanture
Nous vint l'Abbé Nonotte après l'Abbé Depure.

Ce monde, tu le fais, eft un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt trifte, éternel & nouveau.
L'Empire des Romains finit par Auguftule ;
Aux horreurs de la fronde a fuccédé la bulle ;
Tout paffe, tout périt hors ta gloire & ton nom.
C'eft là le fort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays font cités d'âge en âge.

Hélas je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu feche & fans inverfions
Peut-elle fubjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la jufteffe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce ?
Eft-ce affez en effet dune heureufe clarté
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différents tu fçus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois fon doux fourire ;
Je n'ofe te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ferpents ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en eft pas ainfi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauts, de rimeurs fubalternes,
A la Cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;

Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une sacristie,
Ils traitent un grand Roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (2) bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le Diable.
Soudain Fréron l'imprime; & l'Avocat Marchand (3)
Prétend que je suis mort, & fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire
Avec deux faux temoins s'en va chez un Notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon symbole en patois savoyard. (4)

Ainsi, lorsqu'un pauvre homme au fond de sa chaumière
En dépit de Tissot (5) finissait sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouïssons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déja passé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué son role en excellent acteur,

(2) Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup. Mais aussi d'autres Ecrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, & cela les console.

(3) Marchand, Avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, & plusieurs personnes y ont été trompées.

(4) Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite par devant Notaire, d'une prétendue profession de foi, que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce écrite d'un stile ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fut signée par l'auteur.

(5) Célébre Médecin de Lausanne, capitale du pays Romaen.

Et

Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens;

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi, lorsque mon poulx inégal & pressé
Fesait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos aux humains si sévère
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Hubert (6) me fesait rire avec ses pasquinades;
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste & vrai, ton mépris des enfers, (7)
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
Là, jamais on ne vit Mr. l'Abbé Grizel

(6) Neveu de la célèbre Mademoiselle Hubert, auteur *de la religion essentielle à l'homme*, livre très profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, même de les faire en papier avec des ciseaux.

(7) On devait sans doute mépriser les enfers des Payens qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens qui sont la vérité même constatée par l'Eglise.

Ennuyer un malade au nom de l'Eternel,
Et fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra sans me connaître
Gourmander ma faiblesse & me parler en maître!
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton
En lui fesant moi-même un plus sage sermon?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il est ridicule à notre heure fatale
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du tems; ce sont là tes maximes.

Cher Horace, plains moi de les tracer en rimes.
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi polis des Normands & des Goths;
Elle flatte l'oreille, & souvent la césure
Plaît, je ne sais comment en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprens qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abbaisser son cothurne & de parler en prose.



RÉPONSE D'HORACE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

PAR MR. DE LA H....

AU plus gai des vieillards, au plus grand des Poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des Champs Elysiens, salut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux esprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton Epitre charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toujours tes Ecrits
Ont charmé l'Elysée aussi bien que Paris.
Nous avons admiré ta Muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin,
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse

Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvements, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux !

Nous avions grand besoin de cet Ecrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta Muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos Journaux,
Avec peu de respect ont traité nos Héros.
Des soupers du Sophi l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque (1),
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en style de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour
A** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître (2).
Il ne s'attendait pas à ce ton familier;
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son stile à ce point n'est pas encor gâté.
Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un Roi (3)?
D'un Roi ! de ce nom seul mon ombre est offensée;
L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,

Au milieu du Sénat, tomber le grand César.
Octave Triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans Magistrat équitable.
J'ai loué ses vertus & non pas ses forfaits :
Il fut mon bienfaiteur, je chantai ses bienfaits ;
J'applaudis à ses loix, je louai sa police ;
Je célébrai, peut-être avec quelque justice ;
Cet esprit qui joignait tant de talents divers,
Qui commandait au monde, & se connut en vers.
Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.
Que ses vers sont touchants, quand il pleure Virgile !
C'est un Dieu qui l'inspire, ou bien c'est l'amitié :
Quel tribut par les Grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible ;
Qu'il aime les neuf Sœurs, leurs yeux & leurs concerts,
Le son de la louange est celui des beaux vers !
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux scu que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ses vastes ouvrages,
Embrasser tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au loin des rayons éclatants,
Que n'éteindra jamais le long oubli des temps.
Les morts, tu le sais bien, parlent sans flatterie,
Ils sont sans préjugés, comme sans jalousie ;
Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire

A l'Elysée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le Chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses Rois,
Cherche à qui comparer ton Héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homère il parle de ton stile :
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au Temple de Mémoire,
J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir ;
J'eus des moments d'étude, & des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence ;
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les Arts, mes faciles talents,
Variaient mon bonheur & servaient mes penchants.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un Maître dur qui se fait obéir.
Il vient charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes sens & mon ame amollie ;
Qu'au loin, des instruments l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;
Alors dans les transports d'un aimable délire,

Inspiré tout-à-coup je demandais ma lyre.
Je chantais l'espérance & les doux souvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les desirs,
La piquante gaité, la naïve tendresse.
Je vis dans l'Art des vers que nous apprit la Grèce
Un langage enchanteur dans l'Olimpe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la Beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma pensée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accents :
Où, choqué des travers & des vices du temps,
J'exerçai sur les sots ma gaité satyrique :
J'esquissai même un jour un Code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux ;
Le plaisir fut toujours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractere,
M'offrit auprès de lui le rang de Secrétaire.
Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
Accueilli dans sa Cour, à sa table placé,
Je ne lui voulus point assujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes moments à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux qui lui :
L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le sais, eut plus de complaisance ;
A la Cour autrefois il attacha son sort.
Nous connaissons ici ton *Salomon du Nord*,
Et sa prose éloquente, & ses rimes hardies.
D'Argens, qu'il désolait par ses plaisanteries,
Ne nous vanta pas moins son ton, ses agréments,
Sa chère un peu guerriere & ses soupers charmants ;
Où cessant d'être Roi, pour être plus aimable,

Laiſſait la liberté préſider à ſa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les ſots,
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon ; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toujours la dupe ?
De la ſociété perdre tous les appas ?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance ;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence :
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient ſi beaux ! qui pouvait les troubler ?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie ;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur ?
Il fut jaloux & vain : mais, pardonne à ſes mânes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à Monſieur Fréron, il nous eſt plus connu :
Au *Bedlam* (4) de Pluton fuſtigés par Mégère,
Viſé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiècle n'a pas vu de ces obſcurs pédants,
Condamnés au malheur de haïr les talents,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la ſottiſe ?
Quelquefois on les lit ; toujours on les mépriſe.
Laiſſe ces vils ſerpents qui ſifflent ſur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe ?
Tu crains d'être au deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité :
C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :

Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris.
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent : c'est mon plus bel éloge.

Mais toi, qui, des confins du pays Allobroge
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillants,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée?
Ah trop heureux Français! vous faites plus que nous.
Quand la terre asservie était à nos genoux,
La langue des Vainqueurs devint celle du monde:
En chefs-d'œuvres des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talents, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, régne sur l'univers.
Vos drames éloquents, honneur de Melpoméne,
Monuments qui manquaient à la grandeur Romaine
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des Rois votre langue est l'arbitre:
Disputant contre Orlof, l'Orateur du Divan,
Osman plaide en français les droits de son Sultan,
Et dans Fokiani, le Turc & la Russie
Décident en Français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter?
Qu'on la maintienne au moins, en sachant t'imiter.
Qu'on se garde à jamais de bannir de la scène
Ce langage de Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la premiére fois je t'écris dans le tien,
Daigne d'un étranger excuser l'entretien:
Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

NOTES.

(1) *Des soupers du sophi l'admirateur grotesque.*

MR. L** fameux par ses métaphores, s'écrie quelque part avec un enthousiasme très plaisant : *Vive le sophi ! vive le grand homme qui mange avec ses amis ! qui satisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, son appétit & son cœur !*

(2) *A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître.*

Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de sixiéme, répéte souvent dans ses feuilles, *Mânes de Despréaux ! O mon maître !*

(3) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?*

Le gouvernement d'Auguste fondé sur les loix, partagé avec le sénat, conservant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une magistrature suprême* bien plutôt qu'une *royauté.* Ses successeurs en firent un despotisme abominable.

(4) *Au* Bedlam *de Pluton, fustigés par Mégère.*

Nom de *l'hôpital des fous* de Londres.



L'ANNIVERSAIRE

DE LA

St. BARTHELEMI,

POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cent ans,
Jour affreux, jour fatal au monde,
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de sa nuit profonde.
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli;
Séjour de notre antique histoire,
Mortels à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le Triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille & soumis à sa loi
On vit danser le peuple Roi
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrthe & de lière,

Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent ces demi-Dieux
Sous des assassins mercénaires.
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos Champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ses dons renaissans,
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son sejour ?...
On y revint, on fit l'amour ;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siecle a connu les crimes ;
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable ;
Dieu prit pitié du genre humain :
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins misérable.

NB. Les Pièces suivantes ayant été défigurées dans plusieurs Journaux, nous avons rétabli ici la véritable leçon.

LETTRE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE,

A Mr. PIGAL.

CHer Phidias, votre Statue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A sculpter votre serviteur,
Vous égaiez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis si long-temps me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur,
Qui nous consume & qui nous tue,
Le temps, aide de mon pasteur
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue

Séduiſe l'œil du ſpectateur :
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux deſirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrument du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue ;
Et ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue,
De doux appas que ſa pudeur
Ne déroboit point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue,
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue !



LETTRE DE MR. THIRIOT, A MADAME DU P***.

JE vous envoye, Madame, selon vos ordres, la prière à Dieu qui est la fin du traité de la Tolérance, & les vers de Mr. de Ruliere sur la dispute. Ce sont deux excellents morceaux, chacun dans son genre. Le traité de la Tolérance à l'occasion du meurtre de Calas vous parviendra par le carosse d'Orléans avec les autres livres. Ce traité fait déja beaucoup de bien. Cela est rare aux livres; ils amusent, ou ils ennuient, mais ils ne font guéres d'autres effets.

Les vers sur la dispute vous amuseront sans doute beaucoup. Mr. de Voltaire m'a mandé qu'à quelques négligences, ce petit ouvrage lui paraît égal aux meilleurs de Boileau.

Vous serez bien étonnée que la prière à Dieu soit du même homme qui a fait le Russe à Paris, le pauvre Diable & l'Ecossaise. Mais on l'a poussé à bout, & il m'a bien promis que dorénavant il s'égayerait aux dépens de ceux qui l'attaquent sans cesse. Il n'est pas mal de répondre en riant aux calomniateurs qui font les graves, &c. &c.

ODE
A LA VÉRITÉ.

I.

VÉrité! c'eſt toi que j'implore;
Soutien ma voix, dicte mes vers:
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice,
Sous tes pieds tombe l'artifice,
Par la main du tems abattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

II.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars;
Qu'en adoptant l'erreur commune
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatyrique
Penſe avoir flétri les lauriers.

(*) Cette Ode eſt de l'année 1762, dans le tems de l'affreuſe avanture des Calas.

Illuſtres

III.

Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux;
Je vous haïs, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits.
Ce sont les tyrans sans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

IV.

Koulikan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave,
Ailleurs eût rampé sous ses loix.
Et dans ces fameuses journées,
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.

V.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'esclaves hardis;
Entre les bras de sa maîtresse,
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant sa tête
Envoye en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde & la mort!

V I.

Que Borgia ſous ſa thiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la ſanglante Italie,
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré:
O terre! ô peuples qu'il offenſe,
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

V I I.

O vous tous qui prétendez être
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'eſt-ce donc que la vérité?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer;
Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidelle,
Que le tems ne peut effacer.

V I I I.

Quel eſt parmi nous le barbare?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier:
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

I X.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de son temple
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gemissant.

X.

Vérité! porte à la mémoire,
Répéte aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale histoire
Du supplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprêtes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, & tremblez.

X I.

Qu'il est beau, généreux d'Argence, (*)
Qu'il est digne de ton grand cœur,
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente,
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir.
Son zèle est réduit à tout craindre;
Il est cent amis pour nous plaindre;
Et pas un pour nous secourir.

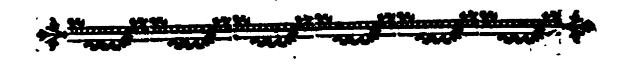
(*) Le marquis d'Argence.

XII.

Quel est ce guerrier intrépide ?
Aux assauts je le vois voler ;
A la Cour je le vois timide :
Qui sait mourir, n'ose parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baisser les yeux :
Mais un mot, un seul mot l'accable ;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.

XIII.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête & le bras ;
Qui pense & parle avec courage ;
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers :
Qui foule aux pieds la calomnie ;
Et qui sait mépriser l'envie,
Comme il méprisa les dangers.



ODE PINDARIQUE

A propos de la guerre présente en Grèce.

I.



AU fond d'un ſerrail inutile
Que fait parmi ſes icoglans
Le vieux ſucceſſeur imbécile
Des Bajazets & des Orcans :
Que devient cette Grece altière
Autrefois ſavante & guerrière,
Et ſi languiſſante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie & plus barbare
Et plus mépriſable que lui ?

II.

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivants de Minerve & de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides
Et favoris de tous les arts ;
Eux qui dans la paix, dans la guerre
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs Dieux,

Lorsque Jupiter & Neptune
Leur asservirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

III.

Mais quand sous les deux Théodoses;
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoses,
Que de vils pédans tonsurés :
Un délire théologique
Arma leur esprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens ;
Et la postérité d'Achile,
Sous la règle de saint Basile,
Fut l'esclave des Ottomans

IV.

Voici le vrai tems des croisades;
Français, Bretons, Italiens,
C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatisme
Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie :
Vengez-moi, vengez ma patrie,
Vous irez après aux saints lieux.

V.

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs & vos bras.

Sortez, renaiſſez arts aimables....
De ces ruïnes déplorables
Qui vous cachaient ſous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

VI.

Que des badauts la populace
S'étouffe à des proceſſions;
Que des impoſteurs à beſace
Préſident aux convulſions;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre
Les noirs ſourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

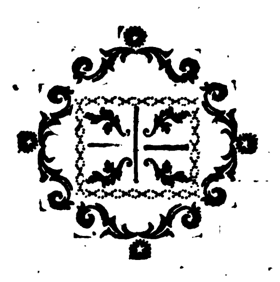
VII.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau.
Je ſuis la fille du grand Être,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellone,
Et rit avec moi ſur ſon trône
Du targum & de l'alcoran.

VIII.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,

A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt :
J'ordonne encor au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère
Les ſerpents du ſacré vallon.
Et puiſqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.



LES

LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE.



ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Monseigneur le Duc de RICHELIEU, *Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, &c. Premier Gentil-homme de la Chambre du Roi, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à nôtre Doyen de l'Académie avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien pour en imposer aux modernes :)

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaissance éternelle ; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre Doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre. Permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours pour nos amusements de

campagne ; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essaier encore si on pouvait faire réussir en France une tragédie profane qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour, ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'autres piéces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le Libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un ma-manuscrit de la piéce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés ou par lui ou par ses amis, & a imprimé le tout sous mon nom aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier, c'est la mienne en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'ame du monde. Elle établit son trône pour un jour ou deux dans le parterre à toutes les piéces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la Cour où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous le digne disciple du Maréchal de Villars dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières : vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sçut si bien faire la guerre & la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingt ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle pour qu'un nouveau siècle lui rendît pleinement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'aprochaient pas à beaucoup près de celles des traitans de ces temps-là. Mais

ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune, n'osaient pas dans le fond de leur cœur envier sa gloire, & baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France & l'Espagne daus l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon ; qu'il fallait envoyer un autre Général à sa place! Et Mahon était déjà pris.

Vous fites des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'est ni au Général, ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici; je ne parle qu'à mon Doyen. Comme il sait le grec aussi-bien que moi, je lui citerai d'abord Hésiode, qui dans l'*erga*, *Kai imerai*, connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai aeidon aeido.

Le potier est ennemi du potier, le masson du masson; le gueux même porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace disait plus noblement à Auguste :

.... diram qui contudit hydram,
Comperit invidiam supremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent :
Et son trop de lumiere importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie;
Faire au poids du bon-sens peser tous ses écrits ;
& donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage ; & cette étiquette subsistera long-tems. Vous savez que je commentai Corneille il y a quelques années par une détestable envie ; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du Roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'Abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une Pratique du théâtre, & une tragédie, appellait Corneille *Mascarille*, & le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disants Jésuites accusèrent Racine de cabaler pour le Jansénisme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être, disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins & les convulsions : ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire. Enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles,

afin qu'ils le disent à leurs pratiques, & que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne & bien méchant qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de Lettres sont assez comme Mr. Chicaneau & Me. la Comtesse de Pimbéche.

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? -- On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la République des Lettres un petit canton où caballera *Le pauvre Diable* (a) avec ses semblables. Mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui sauront rendre justice aux talens; qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité; qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien, qu'au néveu de leur principal fondateur! C'est un devoir attaché à votre nom. C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours, c'est à vous de ramener la belle littérature & le bon goût dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous apartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie Français, & pour en écarter la calomnie qui s'en rapproche toujours, quoique toujours chassée ? A quel autre qu'à vous les Académiciens pourraient-ils avoir re-

(a) Voyez la petite Piéce intitulée *Le pauvre Diable*.

cours dans leurs travaux & dans leurs afflictions ? Et quelle gloire pour vous dans un âge où l'ambition eſt aſſouvie & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être, dans un loiſir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie Françaiſe.

Après avoir fait Œdipe & les Loix de Minos, à près de ſoixante années l'un de l'autre, & après avoir été calomnié & perſécuté pendant ces ſoixante ans, ſans en faire que rire, je ſors preſque octogénaire, (c'eſt-à-dire beaucoup trop tard) d'une carriere épineuſe, dans laquelle un goût irréſiſtible m'engagea trop long-temps.

Je ſouhaite que la ſcène Françaiſe, élevée dans le grand ſiécle de Louis XIV, au-deſſus du théâtre d'Athènes & de ceux de toutes les nations, reprenne la vie après moi ; qu'elle ſe purge de tous les défauts que j'y ai portés ; & qu'elle acquiére les beautés que je n'ai pas connues.

Je ſouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carriere un homme de génie, tous ceux qui n'en ont pas ne s'ameutent point pour le faire tomber, pour l'écraſer dans ſa chûte, & pour l'opprimer par les plus abſurdes impoſtures.

Qu'il ne ſoit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien ſaine l'eſt par les inſectes ; ces inſectes & ces folliculaires ne mordants que pour vivre.

Je

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la Cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la Cour par hazard entende parler de ses talens.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une longue conversation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de spectacles grotesques appellé par les Anglais *Show*, & par nous la *rareté*, *la curiosité!* Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalousie, rupture, & raccommodement!

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables & des sentimens monstrueux exprimés en vers plus monstrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de son stile.

Que dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands Maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans son pays.

Que tous les vers soient harmonieux & bien faits: merite absolument nécessaire, sans lequel la poësie n'est jamais qu'un monstre: mérite auquel presqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble & difficile.

Que Faxhal & les Comédiens de bois ne fassent pas absolument déserter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que personne n'ose plus se faire valoir par

la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les Rois très chrétiens, par les Empereurs, par tous les Princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la Bulle *In Cœna Domini* si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la Nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art, comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés & des talens. Mais tout étant devenu *lieu-commun*, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance & la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du Public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes; la multitude des Journaux & des Brochures & des Dictionnaires satiriques occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste chez un petit nombre d'esprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la Nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après Démosthène, Sophocle & Euripide. Ce fut le sort des Romains après Cicéron, Virgile & Horace; ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux & qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel

oubli, & qui ſont remplacés par d'autres éphémères. On eſt accablé ſous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres. Et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiſſus de calomnies infames vomies par la baſſeſſe contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la muſique, ſont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des diſcuſſions ſur tous ces arts: Mais, que le grand artiſte eſt rare!

L'écrivain le plus mépriſable, & le plus bas peut dire ſon avis ſur trois ſiécles ſans en connaître aucun, & calomnier lâchement pour de l'argent ſes contemporains, qu'il connait encor moins: on le ſouffre parce qu'on l'oublie. On laiſſe tranquillement ces colporteurs devenus auteurs, juger les grands hommes ſur les quais de Paris, comme on laiſſe les nouveliſtes décider dans un caffé du deſtin des Etats. Mais, ſi dans cette fange un génie s'éleve, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monſeigneur, ces réflexions; je les ſoumets à votre jugement & à celui de l'Académie, dont j'eſpère que vous ſerez longtems l'ornement & le Doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage, du reſpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus ſenſible à votre bienveillance, qu'aux maladies dont ſes derniers jours ſont tourmentés.



PERSONNAGES.

TEUCER, Roi de Crête.

MÉRIONE, } Arcontes.
DICTIME, }

PHARÈS, grand Sacrificateur.

AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

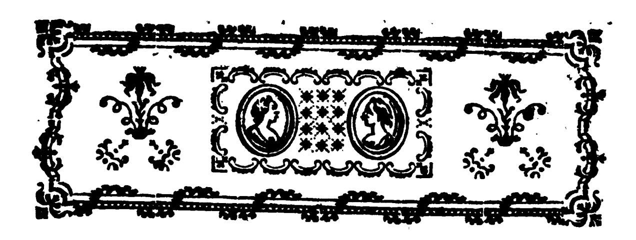
ASTÉRIE, Captive.

UN HÉRAUT.

Plusieurs guerriers Cydoniens.

Suite, &c.

La Scène est à Gortine Ville de Crête.



LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente les portiques d'un Temple, des tours sur les côtés ; des cyprès sur le devant.

TEUCER, DICTIME.

Quoi ! toujours, cher ami, ces Arcontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans !
Minos qui fut cruel a régné sans partage ;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage ;
Un titre ; un vain éclat, le nom de majesté,

L'appareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang; je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours.
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager,
Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a ſes périls: je les connais ſans doute;
Je les ai vus de près; je ſais ce qu'il en coute.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
(2) En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.
Par le ſang de ce fils il crut plaire à la Crête.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiete
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eſt entouré?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône;
Une ſombre tempête en tout temps l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois;
Les uns dans les conſeils, les autres par les armes;
Vos jours toujours troublés ſont entourés d'allarmes:
Hélas! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin,
Leurs pénibles travaux ſe ſuccédent ſans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs,
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu! ces guerriers ſous les armes blanchis

Vieux superstitieux aux meurtres endurcis ;
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène.
Ils redoutaient Calcas, ils tremblent à mes yeux
Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée :
Elle est encor barbare, (3) & de son sang trempée,
A des Dieux destructeurs elle offre ses enfans :
Ses fables sont nos loix, ses Dieux sont nos tirans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire.
D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,
Insolents dans le crime, & tremblants aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras
S'il le faut soutenir par des assassinats.
Je suis né trop sensible ; & mon ame attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie.
J'admire son courage, & je plains sa beauté.
Ami, je crains les Dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & surtout cette fille,
Que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encor ; & peut être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés ; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement séduits par leur propre imposture

Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & sans trône, errants, & vagabonds,
Mais, libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modéles.
La nature est leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons.
Les Arcontes & moi, selon nos loix antiques
Donneront audience à ces hommes rustiques.
Reçois-les. Et surtout qu'ils puissent ignorer
Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir sans frémir ces sauvages guerriers,
De ma famille entiere insolents meurtriers?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent;
J'étoufferai la voix de mes ressentiments:
Je vaincrai mes chagrins qui résistaient au tems;
Il en coute à mon cœur; tu connais sa blessure;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend?
On vient. Puissent les dieux que ma justice implore,
Ces Dieux trop mal servis, ces Dieux qu'on déshonore,
Inspirer la clémence, accorder à mes vœux,
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux.



SCENE SECONDE.

TEUCER, DICTIME : *le Pontife* PHARÈS *avance avec les Sacrificateurs à sa droite. Le Roi est à sa gauche accompagné des Arcontes de la Crête.*

PHARÉS (*au Roi & aux Arcontes.*)

PRenez place, Seigneur, au temple de Gortine (5).
Adorez & vengez la puissance divine.

(*Ils montent sur une Estrade, & s'asseient dans le même ordre. Pharès continue.*)

Prêtres de Jupiter, organes de ses loix,
Confidens de nos Dieux. --- Et vous Roi des Crétois, ---
Vous, Arcontes vaillants qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
(6) De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros.
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
La majesté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive

Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peules odieux
Ennemis de nos loix, & proscrits par nos Dieux,
Des repaires sanglants de leurs antres sauvages
Ont cent fois de la Crête infesté les rivages :
Toujours envain punis ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.

(*à Teucer*)

Remplissez à sa fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance
Aux champs de Bérécinthe en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes. —
Exterminez, grands Dieux ! tous ces peuples profanes !
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon Temple ;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire — & vous, prêtres des Dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crête est plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte ; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes ;
Le meurtre & le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère
Peut-il servir la Crête & consoler un père ?

Plût aux Dieux que Minos, ce grand Législateur,
De notre République auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices.
L'homicide en effet rend-il les Dieux propices ?
Avons-nous plus d'états, de trésors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eût égorgé son fils ? —
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proye
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calcas & de la Grèce unie
Le Ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (7)
Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crête heureuse & florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au Souverain des Dieux rendons un autre hommage.
Méritons ses bontés, mais par notre courage.
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups.
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe & son premier sujet.
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.

S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous presse?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète,
Portez celui des Dieux dont je suis l'interprète.
Mais voici la victime.

(On amène Astérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCENE TROISIEME.

Les Personnages précédents, ASTÉRIE.

DICTIME.

A Son aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encor il est de barbarie!
Que ma triste raison gémit sur ma patrie!

PHARES.

Captive des Crétois remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, & de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom.
Ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père a dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sçais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crête aux yeux de ma patrie
Est un fantôme vain que ton impiété
Fait servir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprend que ton trépas, qu'on doit à tes blasphêmes,
Est déja préparé par mes ordres suprêmes.

ASTÉRIE.

Je le sais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le sais inhumain ; mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes & terribles ;
Tu les connais ; tu sçais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par un aigle portés
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il existe, & s'il régit la terre,
S'il nâquit parmi vous ; s'il lance le tonnerre, (8)
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si longtems insulté.
Puisse tout l'appareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber sur ta tête !
Puisse le temple horrible où mon sang va couler
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler !
Périsse ta mémoire ! & s'il faut qu'elle dure

Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature !
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes dieux.
Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux —.

Et toi que l'on dit Roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Semble tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plain-tu mon infortune en voulant mon ſupplice ?
Non, de mes aſſaſſins tu n'ès pas le complice.

MÉRIONE. (*Arconte à Teucer.*)

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un uſage antique, & partout reſpecté
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente !...

MÉRIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus, fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être ;
Mais en Crète elle eſt ſainte ; & vous n'êtes pas maître
De ſécouer un joug dont l'état eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MÉRIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer ?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,

Mais je déteste en lui le maître tirannique.
Il obtint dans la Crête un absolu pouvoir.
Je suis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
(*à Dictime.*)
Vien, suis-moi.

PHARÈS (*se lève, les sacrificateurs aussi, & descendent de l'Estrade.*)
Qu'aux autels on traine la victime.

TEUCER.
Vous osez!....

SCENE QUATRIEME.

Les Personnages précédents. UN HÉRAUT *arrive le caducée à la main. Le Roi, les Arconter, les Sacrificateurs sont debout.*

LE HERAUT.
De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y sont présentés.
De l'olivier sacré, les branches pacifiques,
Simbole de concorde, ornent leurs mains rustiques.
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.
Il n'est point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

TEUCER.
La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable assemblage.

Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'est par-là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour. —
Allez; qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde, & dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée. —
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi! si tu veux m'épargner.
Mon suplice est injuste autant qu'épouvantable.
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas, mais s'il faut que je meure,
C'est une crauauté que d'en différer l'heure.

(*On l'emmène.*)

TEUCER.

Le conseil est rompu, — Vous braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal aisément désarmer ma colere.
Si je vois en pitié cette jeune étrangere,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace.
Tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander,
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la. Mais surtout si vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME, & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Ou sont ces députés envoyés à mon maître ?
Qu'on les fasse approcher ; — mais je les vois paraître ;
Qui de vous est Datame ? & quel titre d'honneur
Distingue sa naissance ainsi que sa valeur ?

DATAME.

C'est moi qui suis Datame ; & ma grandeur unique
Est de verser mon sang pour notre république.
Tous les titres sont vains ; il suffit de mon nom.

DICTIME.

Est-ce vous qui venez offrir une rançon ?
Pensez-vous par des dons aux Crétois inutiles
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? . . .

DATAME.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.
Je l'aime ; je la veux, sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'instruisit à vaincre, & qui me sert de père ;
S'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres surpris.
Nous venons les tirer d'un infâme esclavage.
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Est-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé sa course ; & je puis en son nom
De la belle Astérie annoncer la rançon.
Du sommet des rochers, qui divisent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues :
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts ;
Par le fardeau des ans sa marche est rallentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton Roi ce qu'il peut présenter :
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Longtems nos adversaires ;
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en Souverains.
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel est son sort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive ; je demande Astérie à ton Roi,
A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidelle

Arma dix ans vos Grecs indignement séduits :
Une cause plus juste ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon seul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes.....

(*à Dictime.*)

Guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir
Ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais ; prévien le malheur de la Crête.

DICTIME.

Nous savons réprimer cette audace indiscrete.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous insulter.
Calme tes vains transports. Aprend, jeune Barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon Prince se déclare,
Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser ;
Qu'il punit à regret ; qu'il sait récompenser ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère surtout la justice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel est donc ce Roi ?
S'il est grand, s'il est bon ; que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ? ... La vertu persuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'Ambassade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux loix des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais ?

DICTIME.

Non : ce vaste édifice
Est le Temple, où des Dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crête y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos. Ce grand fourbe, & ce roi si cruel!
Lui, dont nous détestons & le trône & l'autel;
Qui les teignit de sang. Lui, dont la race impure,
(9). Par des amours affreux, étonna la nature.
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des loix pour nous tirannifer!
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appellé Minotaure!
Lui qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains;
Et qui ne mérita par ses fureurs impies
Que d'éternels tourmens sous les mains des Furies!—
Parle : est-ce là ton Sage, est-ce là ton Héros?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée est injuste & trompeuse!
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse:
Ses loix & ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus; & les nôtres sont grands:
Mais nous avons un Prince ennemi des Tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix salutaires
Aboliront bientôt tant de loix sanguinaires.

Prend confiance en lui. Sois sûr de ses bienfaits :
Je jure par les Dieux ....

DATAME.

Ne jure point ; promets .....
Promets-nous que ton roi sera juste & sincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père ....
De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à souhaiter.
La nature pour nous fut assez bienfaisante :
Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante
A prodigué ses biens pour prix de nos travaux.
Nous possédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre sont nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis. —— Méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne ; Oui peut-être aujourd'hui
En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon roi blesser la dignité ;

(*à sa suite.*)

Mais il l'estimera. —— Vous ; allez qu'on prépare
Ce que les champs de Crête ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

(*Ils sortent.*)

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
De pareils Alliés sont de mauvais Sujets;
Leur mâle liberté peut servir nos projets,
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crête, & tous les arts d'Athène.

SCENE SECONDE.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare,
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés, religion, patrie!
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'état,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit; & je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir;
Mais amis généreux, ils pouraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l'ame noble & fière
Connait l'humanité dans son audace altière:

Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur.
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage,
D'atteindre à sa vertu, quoique dure & sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissants, si jaloux,
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, & chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux :
Fesons mieux : gagnons les : c'est-là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'etat pour le mieux gouverner ?
Je veux sauver les jours d'une jeune Barbare.
Du sang des citoyens serai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je suis bien malheureux !
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ?
Ah ! je ne suis pas roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc; contre les loix la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi détestable !
Il domine au Sénat ! On ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'açord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va ; le cruel du moins n'aura point sa victime.
Va ; dans ces mêmes lieux profanés si longtemps,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglants.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire,)
Mon nom respecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'est un triste sort. —
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense & domine en mon cœur. —
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise. —

(*Les Gardes sortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette Tour,
Et la rendre au cruel armé pour son suplice,
Qui presse au nom des Dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure ; la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs hors celui de Pharès.



SCENE TROISIEME.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE; GARDES.

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi ! Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?
O ! roi vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez.

TEUCER.

Non. Je veille sur vous ; & le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous revetrez en paix votre premier séjour. —
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. — Oubliez nos autels. —
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez. — Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTÉRIE.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échape a volé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux,
Qui me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri. —
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui près de son tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais au fond de ma prison
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame envoyé par un père
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTÉRIE.

Datame! lui! Seigneur! que vous me confondez!
Il serait dans les mains du Sénat de la Crète?
Parmi mes assassins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiete
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous serait-il promis? est-ce un parent, un frère?
Parlez, son amitié m'en deviendra plus chere.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTÉRIE

De quelle ombre de joye, hélas! puis-je jouïr?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La justice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'himen n'ont point brillé pour moi.
Seigneur, Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos serments sont communs, & ce nœud vénérable

Est plus sacré pour nous, est plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui dans les champs de Mars
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans sans défense,
Et devant vos autels ont trainé l'innocence;
Ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un Prêtre veut mon sang, & j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils sont brisés, n'en soyez point en doute;
C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont sauvée.
Il vous suivra bientôt. Rentrez. Que cette Tour
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce serait peu d'assurer votre vie;
J'abolirai nos loix, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah! que vous méritiez, Seigneur, une autre cour,
Des sujets plus humains, un culte moins barbare!

TEUCER.

Allez, avec regret de vous je me sépare.
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté,
Je dois venger mes dieux, vous & l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE QUATRIEME.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre ?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas.
Et vous savez assez que dans nos grands débats,
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglants préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, & nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse :
Il vous entraînera ; je vous en averti.
Pharès a pour sa cause un violent parti ;
Et d'autant plus puissant contre le diadême
Qu'il croit servir le ciel, & vous venger vous-même.
» Quoi ! dit-il ; dans nos champs la fille de Teucer
» A son père arrachée, expira sous le fer ;
» Et du sang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé respecte une barbare !...
» Lui seul est inhumain : seul, à la cruauté
» Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
» Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne :
» L'encensoir du pontife offense sa couronne.
» Il outrage à la fois la nature & le ciel,
» Et contre tout l'Empire il se rend criminel... «
Il dit ; & vous jugez si ces accens terribles

Retentiront longtems sur ces ames fléxibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il sçut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, & pensez-vous m'instruire?

MERIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MERIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin.
Je sais prendre sans vous conseil de ma justice.

MERIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit respecté (10)
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit!

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre.
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais; tout noble est tyran tour-à-tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors. Enfin, je la déteste :
Soyez sûr qu'à l'état elle sera funeste.

MÉRIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;
Mais vous parlez en Prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen.
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez hazarder, dans ces dissentions,
Des véritables droits pour des prétentions !...
Consultez mieux l'esprit de notre République.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois vôtre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos loix...

TEUCER.

Laissez vos loix, elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte,
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs. Il faut persuader.
La prudence & le tems pouront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me suive.
Il est tems que je régne & non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître. —
Et nous, allons, Dictime, assembler nos amis;
S'il en reste à des rois insultés, & trahis.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Pensent-ils m'éblouir par la pompe roiale,
Par ce faste imposant que la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labirinthe où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce Temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts des béliers égorgés & sanglants
Sont de ces murs sacrés les honteux ornements.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monuments si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai, qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'il ont formés?
La nature à ce point serait-elle égarée!

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,
Qu'elle

Qu'elle n'eſt plus la même & qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des Dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages.
Nous n'avons point de Temple en nos déſerts ſauvages;
Mais nous ſervons le ciel & ne l'outrageons pas,
Par des vœux criminels & des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie & partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté qui dût être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aziles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruiantes villes.
Ils ſont cruels & vains, polis & ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! ſurtout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement?
Son père eſt attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crête:
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu,
Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes allarmes;
Mais on m'a fait ſentir que graces à leurs loix
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.

Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immense intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Astèrie à son époux livrée,
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas ;
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Astérie avec nous
Rêvolait à Cydon dans les bras d un époux.
Faut-il partir sans elle, & venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang & des monceaux de cendre ?

SCENE SECONDE.

Les personnages precédents, UN CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH ! savez-vous le crime ? . . .

DATAME.

O ciel ! que me dis-tu ?
Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie. . . . .

DATAME.

Eh bien ? . . . .

LE CYDONIEN.

Cet édifice ;
Ce lieu qu'on nomme Temple est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Astérie !

LE CYDONIEN.

Appren que dans ce même jour ;
En cette même enceinte, en cet affreux séjour,
De je ne sais quels grands la horde forcenée
Aux buchers dévorants l'a déja condamnée.
Ils appaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce Temple barbare.
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare ;
Sous un couteau perfide & qu'ils ont consacré,
Son sang offert aux Dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
Ces restes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en est encor un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance

D'assouvir sur eux tous notre juste vengeance;
De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés;
De noyer dans leur sang ces monstres révérés.

DATAME (*revenant à lui.*)

Qui! moi! je ne pourais, ô ma chère Astérie!
Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourai sans doute. — O mes braves amis,
Montrez ces sentimens que vous m'avez promis.
Périssez avec moi. Marchons.

On entend une voix d'une des tours.

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.... d'où part cette voix! quels Dieux ont sur ma tête
Fait retentir au loin les sons de ces accens?
Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens?

La même voix.

Datame!...

DATAME.

C'est la voix d'Astérie elle-même! —
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu suprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur désolé,
Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à son amant s'explique.

DATAME.

Je n'entens plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là sa tombe? Est-ce là sa prison?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre?

UN CYDONIEN.

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre!

DATAME.

Des prisons ! est-ce ainsi que ces adroits tirans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivants !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourons-nous marcher sur leurs vastes ruines ?

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend ? —— Astérie ! —— ah grands Dieux !
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux. ——
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice :
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

SCENE TROISIEME.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU pensez-vous aller, & qu'est-ce que vous faites ?
Quel transport vous égare ; aveugles que vous êtes ?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cette esclave ils suivent donc les pas ;
Qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles,
Dressés par la vengeance à des Dieux inflexibles ;
Qu'ils sortent de la Crête. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux.

Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts.....
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs!
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les allarmes!
Ah! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pouraient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCENE QUATRIEME.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure cher Dictime,
Demeure. Il n'eſt plus tems de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des loix la triſte barbarie
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie.
L'humanité plaintive implorant mes ſecours
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tirans leur innocente proie.
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas!
Datame......

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paira de ſa tête une telle inſolence.
Lui! s'attaquer à moi tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté;
Lorſque déja ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive!
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne conçois pas!
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront: voilà tout le fruit de mon zèle.
Je feſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager!
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne,
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret, mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,
Ces parvis tout ſanglants, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grace, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéresse.
Mais je ne dois penser qu'a servir mon païs.
Ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop sévère;
Mais il est des mortels dont le dur caractère
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
D'ailleurs, ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr. C'en est fait.--- Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins!

SCENE CINQUIEME.

TEUCER, DICTIME, UN HÉRAUT.

TEUCER.

Que sont-ils devenus ?

LE HÉRAUT.

Leur fureur inouie,
D'un trépas mérité sera bientôt suivie;
Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment;
Le Sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas!

LE HÉRAUT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.

Ma pitié me trompait sur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire destinée.---
L'arrêt est-il porté ?

LE HÉRAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer sur nos autels Astérie à la mort.
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice.
On réserve Datame aux horreurs du suplice.
On ne veut point sans vous juger son attentat :
Et la seule Astérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'est mon premier devoir.
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir ;
Mon autorité faible est ici désarmée.
J'ai ma voix au Sénat, mais je regne à l'armée.

LE HÉRAUT.

Le père d'Astérie accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas pesants,
Se soutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain poura se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes !
Ce vieillard a choisi des moments bien funestes.
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté ?
Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

LE HÉRAUT.

Il a, si je l'en crois, des présents à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il insiste ; il nous dit qu'au bout de sa carrière
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds se jetter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouse, & ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations dans ce moment terrible
Ne descendirent point dans mon ame sensible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux tems
Le jour trop différé de ces grands changements.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse, (12)
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés,
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnés !
Rien ne peut captiver votre main bienfaisante ;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre est contente.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZÉMON, *accompagné d'un Esclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

QUoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en allarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond régne sur ces remparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'offre aucun azile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie,
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens, simples & généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge !
Ah ! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !
Une route pénible & la triste vieillesse

De mes sens fatigués accable la foiblesse.

(*Il s'assied.*)

Goûtons sous ces Cyprès un moment de repos.
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE SECONDE.

AZÉMON sur le devant, TEUCER dans le fond précédé du HÉRAUT.

AZÉMON (*au Héraut.*)

IRai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître;
Sans avoir dans la Crête entretenu ton maître?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux je t'annonce mon roi,
Il vient avec bonté; parle, rassure toi.

AZÉMON.

Va, puisqu'à ma priere il daigne condescendre,
Qu'il rende grâce aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon destructeur à ta perte obstiné,
Te force à déserter ton païs, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZÉMON (*s'étant levé.*)

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre; & graces à mon zèle
Un heureux avenir se déploiera pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Appren que déformais,
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix;
Quitte ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crain que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu feras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dût le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas.
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie;
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle, & tout roi que je ſuis
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton païs Aſtérie eſt perdue.
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déjà prêts à courir.

AZÉMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi: j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah ! père infortuné, quelle erreur te transporte !

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés ;
Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoye.

TEUCER.

Cesse de t'abuser ; remporte tes présents.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans !
Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCENE TROISIEME.

TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

AH ! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du sacrifice on fait tous les apprêts.
Ce spectacle est horrible & la mort est trop près.
Le seul aspect des rois ailleurs si favorable
Porte partout la vie, & fait grace au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé ! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguste & solemnelle.
L'autel de Jupiter est orné de festons.

On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répète
Sous le fer conſacré la victime à genoux....
Pour la derniere fois, Seigneur, retirons nous.
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſurtout qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père; & je plains ce ſacré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus; — & cependant j'eſpère...

TEUCER.

Fui malheureux, te dis-je.

AZÉMON (*l'arrêtant.*)

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtéıie à tes Dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes ſanglantes
Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré.
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais ſoin de ſes jours innocents:
Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parents.
Je ſens quelle eſt ta perte & ta douleur amère. —
Ç'en eſt fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à ſon père!
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or.* Azémon *continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont apppartenu. — Tu gémis & tu pleures. —
Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est tems que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille. — Apprens qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O ciel !

DICTIME.

O providence !

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de son destin.

(*Il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats à nous deux si contraire
T'enleva ton épouse & qu'il la fit périr.
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit : elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER (*s'écriant.*)

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux !

TEUCER

TEUCER (*embrassant Azémon*)

Ah ! mon libérateur ! ——
Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée ;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus.
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER (*à Dictime.*)

Ma fille ! Allons, suis moi.

DICTIME.

Quels moments !

TEUCER.

Ah ! peut être
On l'entraîne à l'autel, & déja le grand prêtre...
Gardes qui me suivez, secondez votre roi. ——

(*On entend la trompette.*)

Ouvrez vous, Temple horrible ! (*) Ah ! qu'est-ce que je voi !
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZÉMON.

Astérie !

PHARÈS (*à Teucer.*)

Oses-tu délivrer ma captive !

(*) Il en fonce la Porte, le temple s'ouvre. On voit Pharès entourré de sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'Autel. Elle se retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur : & Pharès le glaive à la main est prêt à frapper.

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! béniſſez les mains, qui briſent votre autel ;
C'était l'autel du crime.

(*Il renverſe l'autel, & tout l'appareil du ſacrifice.*)

PHARÈS

Ah ! ton audace impie,
Sacrilège tiran, ſera bientôt punie.

ASTÉRIE (*à Teucer.*)

Sauveur de l'innocence, auguſte protecteur,
Eſt-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! ſi vous les ſauvez, ſauvez ceux de Datame ;
Etendez juſqu'à lui vos ſecours bienfaiſants.
Je ne ſuis qu'une eſclave.

DICTIME.

O bienheureux moments.

TEUCER.

Vous eſclave ! ô mon ſang ! ſang des rois ! fille chere !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendüe à ton père.

ASTÉRIE.

Qui ? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goûte un deſtin nouveau dans mes embraſſements.
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Join ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi !

TEUCER.

Dis mon père — il n'eſt point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas ! eſt-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZÉMON.

J'en atteſte les Dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTÉRIE.

Mon père ! —

TEUCER (*à ſes Gardes.*)

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère. —
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel ! ô deſtins inouïs !
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce Temple environner Pharès.
Déja de la vengeance ils ſont tous les apprêts :
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui ;
Tout votre ami qu'il eſt il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploye ?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance & de ſes fers chargé,
A reçu ſon arrêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni ses Dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras.
Et le peuple à genoux, témoin de son suplice,
Des Dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, croi-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas, dans ces émotions,
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire.
Il atteste les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce Temple, à l'autel, immolé l'inhumain,
Si le respect des Dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame il en sera puni,
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(à Astérie.)

Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur! — sauvez Datame, — approuvez notre amour.
Mon sort est en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER (*au Héraut.*)

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère.
Veille ſur elle.

AZÉMON.

O roi! ce n'eſt qu'en ton païs
Que ton cœur paternel aura des ennemis. —
(*Teucer ſort avec Dictime & ſes Gardes.*)
O toi, Divinité, qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer Temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en tout honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infâme
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore;
(13)
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton Temple eſt comme toi dans l'univers entier:
Je n'ai rien à t'offrir: rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas! j'avais unie.

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous & moi comme on brave la mort.
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZÉMON, ASTÉRIE, MÉRIONE, LE HÉRAUT, Suite.

TEUCER (*au Héraut.*)

ALlez, dites leur bien que dans leur arrogance
Trop longtems pour foiblesse ils ont pris ma clémence.
Que de leurs attentats mon courage est lassé,
Que cét autel affreux, par mes mains renversé,
Est mon plus digne exploit & mon plus grand trophée
Que de leurs factions enfin l'ydre étouffée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison,
Ne distilera plus les flots de son poison.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître. —

(*Le Héraut sort.*)

(*à Merione.*

Et vous qui ne savez ce que vous devez être,
Vous qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abatre ou soutenir mon trône ?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas besoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi tirez enfin l'épée.

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher sous votre souverain.

MÉRIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors & mon sang.
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu;
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des Dieux, & les grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour opprimer la Crête & pour nous asservir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'état est dans moi. — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tirans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui, marchez téméraire;
Oui, combattez sous eux, je n'en suis point jaloux,
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.

(*Mérione sort.*)

(*à Azémon.*)

toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque

M'a forcé malgré moi d'aimer ta République,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;
Toi par qui je ſuis père, atten ſous ces ombrages,
Ou le comble, ou la fin de mes ſanglants outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il ſort.*)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon roi. -- Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre !
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre !
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés
N'y feraient-ils venus que pour être immolés
Que devient Aſtérie ? — Ah ! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE SECONDE.

ASTÉRIE, AZÉMON, GARDES.

ASTÉRIE.

CIel ! où porter mes pas & quel ſera mon ſort !

AZÉMON.

Garde toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille ! — de ce nom mon amitié t'appelle ;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le Temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés.
Tremble !

ASTÉRIE.

Qui, moi, trembler ! vous qui m'avez conduite !

Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & sans force, hélas ! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE (*voulant sortir.*)

Ne puis-je pas mourir ?

AZEMON (*se mettant au devant d'elle.*)

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon ame abattue ;
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais sans honneur.
La mort avec Datame est du moins généreuse ;
La gloire adoucira ma destinée affreuse :
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parents, leurs époux ;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour Père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère ?
Les plaintes, les regrets & les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et s'il en est besoin, raffermissez mon ame.
J'ai honte de pleurer sans sécourir Datame.

SCENE TROISIEME.

Les personnages précédents, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds sa joye & sa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi mon fils ?

ASTÉRIE.

Teucer n'est pas vainqueur !

DATAME.

Il l'est, n'en doutez pas, je suis le seul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre ?
O ciel ! ô providence, enfin triomphe aussi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'état le parti redoutable,
Les Arcontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahissant son père a cru servir ses Dieux.
Nous entendions leurs cris tels que sur nos rivages
Les sifflements des vents appellent les orages ;
Et nous étions réduits au désespoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde,
Où cachés aux rayons du grand astre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,

Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs génisses ;
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit, & laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abbat à ses pieds ; aux fers on l'abandonne ;
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger, l'accompagnent soudain.
Je les vois sous mes coups roulant dans la poussiere.
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables loix
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte,
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau
Prête à verser ton sang sous les coups d'un boureau.
Ce boureau sacrilège était Pharès lui-même ;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si long-tems
Sur les serfs odieux de ce Temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardents à le défendre,
Appellant Jupiter qui ne peut les entendre ;
Et poussant jusqu'au ciel des hurlements affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux,
Je l'atteins, je le perce, il tombe, & je m'écrie,
Barbare, je t'immole à ma chère Astérie.
De ma juste vengeance & d'amour transporté
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté ;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime ;
Tandis que tous les siens étonnés de leur crime

Sont tombés en silence, & saisis de terreur,
Le front dans la poussiere aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi,
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTERIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eusse été sans doute,
Lorsque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon estime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,

Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien est-il en Crête une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne. —
S'ils osaient devant moi. . .

AZEMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront
Dans les champs de la Crête on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crête entiere a de plus odieux.
De ces fameuses loix qu'on vante avec étude,
La premiere en ces lieux serait l'ingratitude ? . . .

La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste, & n'eut pas moins d'horreur.
Je respecte mon père, & je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être.
Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'himénée,
Je lui préférerais Datame & mes déserts.
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un roi.

SCENE DERNIERE.

Les personnages précédents, TEUCER, MÉRIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

Ton père te le donne,
Il est à toi. Nos loix se taisent devant lui.

ASTERIE.

Ah ! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce Temple aux fureurs de la flamme,

(On voit le Temple en ſeu, & une partie qui tombe dans le fond du théatre.)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame.
Reconnaiſſez ma fille, & ſervez nous tous trois
Sous de plus juſtes Dieux, ſous de plus ſaintes loix.

(à Aſtérie.)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon Prince un ſuprême pouvoir. (14)

(à Mérione.)

Vis, mais pour me ſervir, ſuperbe Mérione.
Ton Maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéir. —

Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères:
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux. —

Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire! —

Nobles, ſoyez ſoumis & gardez vos honneurs. —
Prêtres, & grands, & peuple, adouciſſez vos mœurs.
Servez Dieu déſormais dans un plus digne Temple,
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi Dieu ſur la terre, ô grand homme! ô grand roi!
Règne, règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Aſtérie, & me crois digne d'elle.

FIN.



NOTES.

(1) *Ils n'ont choisi des Rois que pour les outrager.*

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eut en Grèce un seul roi despotique. La tirannie Asiatique était en horreur, ils étaient les premiers Magistrats comme encor aujourd'hui vers le Septentrion nous voyons plusieurs Monarques assujettis aux loix de leur République. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Œdipe de Sophocle ; quand Œdipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes, il m'est permis comme à vous de crier* Thebes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il serait bien fâché d'être Roi, que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un Monarque, qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentiments dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les Tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprêtes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'Idoménée en Crête, n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

Page 119 Lig. 3.

Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène.

Les poëtes & les historiens disent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille ; & Homère décrit le divin Achille sacrifiant de sa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'est à peu près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des sauvages superstitieux & sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des

des dieux ridicules & des guerriers très grossiers vivants de rapine. Mais ces *Bardes* étalerent des images frappantes & sublimes, qui subjuguent toujours l'imagination.

NB. Le Lecteur s'appercevra qu'on a oublié un numero à cette Note.

(3) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du tems de la guerre de Troye. Euripide dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On sait d'ailleurs que dans plusieurs de ces antiques orgies Bacchus était surnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand Roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'est Achille qui traite ce Roi de lâche & de chien. Diomède blesse Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient soupé avec tous les Dieux. Jupiter qui a déja pendu sa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies*. Si les Dieux sont perfides, que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable à qui les Dieux ont fait une armure défensive très inutile; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le *Logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la sagesse, fille de Jupiter, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infâme mensonge, & par le plus abominable prestige. Achille enfin ayant tué si aisément pour tout exploit le pieux Hector, ce Prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parents; Achille lui répond, *je voudrais te hacher par*

morceaux & te manger tout cru. Cela pourrait justifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là ; il perce les talons d'Hector, y passe une lanière, & le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits des Cannibales, il avait la fievre chaude ; & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse qui devint la langue universelle.

(4) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crête. Elle défendit longtems sa liberté, & fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les Empereurs Grecs, par les Sarrasins, par les Croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils ?

(5) *Le Temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crête, où l'on avait élevé le fameux Temple de Jupiter.

(6) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle est injuste.

L'Histoire ancienne, c'est-à-dire la Fable, a dit depuis longtems que ce grand législateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon & sage législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens : du moins Virgile le dit :

In foribus lethum Androgeo tùm pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum septena quot annis
Corpora natorum.

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacri-

ice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds Scholiastes sur le nombre des victimes & sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de Minotaure, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage Minos.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Eusèbe, (*) prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce Sanchoniaton vivait longtemps avant l'époque où l'on place Moyse, & huit cent ans après Thaut, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusèbe.

» Chez les anciens, dans les grandes calamités, » les chefs de l'état achetaient le salut du peuple en » immolant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs » enfans. Ilous (ou Chronos selon les Grecs, ou Saturne que les Phéniciens appellent Israël, & qui fut » depuis placé dans le ciel) sacrifia ainsi son propre » fils dans un grand danger où se trouvait la République. Ce fils s'appellait Jeüd : il l'avait eu d'une fille » nommée Annobret ; & ce nom de Jeüd signifie en » Phénicien *premier-né* ».

Telle est la première offrande à l'Etre éternel dont la mémoire soit restée parmi les hommes ; & cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Bracmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie ; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde, ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y sont pas encor abolis de nos jours, malgré les efforts des Mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déserté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux Climats, ont vu très souvent de jeunes veuves riches & belles se précipiter par dévotion sur

(*) Préparation Evangélique. Livre premier.

le bucher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'Amiral Roussel vit il n'y a pas longtems sur le bords du Gange. *Tantùm religio potuit suadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolomée Lagus; elle est probablement aussi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine; mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine; & qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon & Tantale servant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères surperstitieux qui commirent un parricide par piété. Il est beau aux mithologistes d'avoir imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les usages des voisins, non seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora, jusqu'à la transmigration de Babilone; mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très longtemps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle: il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brulaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur Dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc signifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos & filias suas igne.* (*)
» Il ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui est dans
» la vallée des enfans d'Hennon, pour y mettre en cen-
» dre leurs fils & leurs filles par le feu.

(*) Jérémie Chap. VIII. v. 13.

« Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux : (a) » Vous immolez aux Dieux vos enfans » dans des torrens sous des pierres.

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles offert au Dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la Horde juive sur la Horde madianite dans le petit désert de Madian Arabe sous le commandement d'Eléazar, du temps de Moyse. On ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (b) *les Nombres*, nous dit que les Juifs, ayant tué dans le combat tous les mâles de la Horde madianite & cinq Rois de cette Horde, avec un prophête ; & Moyse leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante-mille neuf cent livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnoie d'aujourd'hui : plus, six-cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs ; soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges ; le tout étant, le reste des dépouilles ; & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente deux filles pour la part du Seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles ; puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs ; & que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces Madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles

(a) Isaïe Chap. XLVII.

(b) Nombres Chap. XXXI.

avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable sacrifice. Car ce fut un anathême, un vœu, une offrande ; & tout se fit avec la plus grande solemnité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les Lévites portant l'arche d'alliance : & devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième pocession de ce septième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de Josué.

Le massacre du roi Agag fut inconteſtablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre Samuel qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse & la foi du roi Saül qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations, les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, fesaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaise bierre.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de Procope un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & Roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes Tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du Roi Messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appellons *Gaulois* ; c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté Gauloise que

nous avons tant vantée. C'était le bon temps, quand des *Druïdes*, ayant pour Temples des forêts, brulaient les enfans de leurs concitoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces Druïdes mêmes.

Les Sauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de *Druïdeſſes*, des Sorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques uns ſubſiſtent encore, & que le Profeſſeur Schœflin a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata.* Ce ſont là les monumens de cette partie du monde : ce ſont là nos antiquités. Les Phidias, les Praxiteles, les Scopas, les Mirons en ont laiſſé de différentes.

Jules Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages voulut les civiliſer. Il défendit aux Druïdes ces actes de dévotion ſous peine d'être brulés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, que Céſar n'était grand Pontife qu'à Rome ; que la religion Druïdiqué était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans bruler des petites filles dans de l'ozier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine à les renouveller. Les buchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé, & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous appellons nos pères & nos maîtres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine. Car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſociété de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne. Mais on péchait contre Dieu,

qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira dans les siècles à venir celui qui a émoussé le couteau sacré & sacrilège de l'inquisition. Un tems viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérome de Prague comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bucher solemnel par un Electeur Palatin, & par un Electeur de Brandebourg; quatre vingt Princes ou Seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'Empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, *comme le Soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant Prélat Allemand. Des Cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre auquel pendaient quinze houpes d'or, siégaient sur la même ligne que l'Empereur, au dessus de tous les Princes. Une foule d'Evêques & d'Abbés étaient au dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuses. Quatre-cent Docteurs sur un banc plus bas tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait ving-sept Ambassadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille Gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq-cent joueurs d'instrumens qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie; & sept-cent dix-huit courtisannes magnifiquement parées, entre mêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cent,) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean & Jérome* en l'honneur du même Jesus-Christ qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules. Et les flam-

mes en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que lorsque le Picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'Espagnol Michel Servet dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu. Que Polieucte & Néarque, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célebre pour la prospérité de l'Empereur; qu'ils brisent les autels, les statues, dont les débris écrasent les femmes & les enfants; ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; & quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions mal sonnantes, c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourait encore regarder comme un sacrifice notre St. Barthelemi (dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait plus d'ordre & plus de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'Anne Dubourg Prêtre & Conseiller au Parlement, également respecté dans ces deux ministeres? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront longtems les esprits attentifs & les cœurs sensibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse & à la torture plus cruelle que la mort deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amolir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit? Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain.

(7) .... *n'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'Iphigénie fut en effet sacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de Diane

& de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une Déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place ; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(8) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient Minos fils de Dieu ; comme les Thébains disaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le disaient de Castor & de Pollux, les Romains de Romulus ; comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengiskan ; comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si Jupiter le maître des Dieux & le père de Minos était né véritablement en Crête, & si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que Jupiter soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, & que ce Jov venait de Jeova, ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle Théologiens, dit Ciceron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crête. (*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au Souverain des Dieux en Asie, en Grèce, à Rome ; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle Ciceron ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit

Primus in orbe Deos fecit timor ardica cœlo
fulmina cum caderent.

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raisonnent & qui aiment. S'ils

(*) *De naturâ Deorum*, Liv. 3.

avaient raisonné, ils auraient conçu que Dieu l'auteur de la nature envoye la rosée comme le tonnerre & la grêle ; qu'il a fait des loix suivant lesquelles le temps est serein dans un canton tandis qu'il est orageux dans un autre ; & que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babilone tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels & immuables de la Providence universelle est une vertu ; mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les Dieux, n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(9) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-seulement Platon & Aristote attestent que Minos ce Lieutenant de police des enfers autorisa l'amour des garçons ; mais les avantures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les Scoliastes qui pour sauver l'honneur de Pasiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme Crétois nommé Tauros, que Minos fit mettre à la Bastille de Crête sous la garde de Dédale ?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Pasiphaé s'ajusta si bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé ?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable, ont osé dire que la Reine fit entrer d'abord une genisse amoureuse dans le creux de cette statue, & se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux ; mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes ; témoin le fameux *novimus & qui te*, de Virgile, témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorsqu'Hérodote était en Egypte ; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête : témoin la

notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre. Témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon Prêtre Luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Estonie à ne plus tant fréquenter les génisses, les ânesses, les brebis & les chêvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplements, & sur-tout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejetter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme rapporte des histoires de Centaures & de Satyres dans son livre des Pères du désert, Saint Augustin dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait une bonne attestation pour toute l'histoire de Minos, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appellait autrefois esprits forts, ceux qui avaient quelques doutes sur cette tradition.

On prétend qu'Euripide composa une Tragédie de Pasiphaé. Elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, & qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux, mais quand on a lu Poliphème on peut croire que Pasiphaé fut mise sur le théâtre.

(10) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'est le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses Magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, & faire périr toute une République. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un yvrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages? Supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister. Le feu Roi de Pologne Stanislas Lekinsky dans son loisir en Lorraine écrivit son

vent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *la voix du Citoyen* imprimé en 1749. Notre tour viendra sans doute, où » nous serons la proye de quelque fameux conqué- » rant. Peut-être même les Puissances voisines s'accor- » deront-elles à partager nos Etats : « (page 19.) la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un Roi, sage, humain éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa Capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un Royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour florissant si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & si la liberté peut y subsister avec la Royauté.

(11) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du Temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chêvres étaient immolés dans le *Périptère.*

Ces Temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine & de fange ; il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien Flavian Joseph dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Joseph était exagérateur, quelles ridicules hiperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinents il étala ; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de nouvelles hiperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de

cinquante mille Prêtres bouchers pour exterminer, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable ; mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les Prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au de-là du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célebre poëte Anglais :

The priests eat rost-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cueillers ou des cuillieres à pot, de grandes jares pour mettre la graisse, & tout ce qui peut inspirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité des mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes & jusqu'à leurs propres enfans. Mais les sacrifices de l'inquisition dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appellées *Temples* en Egypte & à Babilone, & du fameux temple d'Ephése regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St. Pierre de Rome, pas même à St. Paul de Londres, pas même à Ste. Genevieve de Paris que bâtit aujourd'hui Mr. Soufflot, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St. Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos Eglises à des boucheries, & les Sermons de Tillotson & de Massillon à des augures.

(12) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtements & des loge-

ments commodes! nous sommes d'hier & l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique. Et que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine. Toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes), étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse & qui se renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siècles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire.

In qua scribebat barbara terra fuit.

(13) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent longtemps sans Temples & sans autels, & surtout les peuples *Nomades*. Les petites Hordes errantes qui n'avaient point encor de ville forte portaient de village en village leurs Dieux dans des coffres sur des charettes trainées par des bœufs, ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très longtemps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charette l'idole du Dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloc vestri*, (*a*) *& imaginem Idolorum vestrorum sidus Dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit dans l'histoire des *Juges* qu'un Jonatham, fils de Gersom fils aîné de Moyse, fut le Prêtre d'une

(*a*) Amos v. 26.

idole portative, que la Tribu de Dan (b) avait dérobée à la Tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des Dieux de campagne ; (s'il est permis de se servir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon qui voyagea longtems dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon au second livre des loix. „ Si on veut y faire attention on trouvera en „ Egypte des ouvrages de peinture & de sculpture, „ faits depuis dix mille ans qui ne sont pas moins „ beaux que ceux d'aujourd'hui, & qui furent exécu„ tés précisément suivant les mêmes règles ; quand je „ dis dix mille ans, ce n'est pas une façon de parler ; „ c'est dans la vérité la plus exacte.

Ce passage de Platon qui ne surprit personne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monuments de sculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec & si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent humainement parlant.

Les chrétiens qui dans les premiers temps étaient des hommes simples retirés de la foule, ennemis des richesses & du tumulte, des espèces de Thérapeutes, d'Esséniens, de Caraïtes, de Bracmanes, (si on peut comparer le saint au profane) les chrétiens, dis-je n'eurent ni Temples, ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les sanctifièrent qu'avec le temps. *Nous sommes partout, excepté dans les Temples*, dit Tertulien. Athéna-

(b) Juges Ch. XVIII.

gore,

gore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de Temples aux chrétiens Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est *Minutius Felix*, écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

» *Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra* » *& aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fin-* » *gam, cum si rectè existimes sit Dei homo ipse simulacrum?* » *Templum quod extruam, cùm totus hic mundus ejus* » *opere fabricatus eum capere non possit, & cùm homo la-* » *tius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majes-* » *tatis includam? Nonne meliùs in nostra dedicandus est* » *mente, in nostro imo consecrandus est pectore?*

» Pensez vous que nous cachions l'objet de notre » culte pour n'avoir ni Autel ni Temple? Quelle image » pourions nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la rai- » son l'homme est l'image de Dieu même Quel Tem- » ple lui éléverai-je lorsque le monde qu'il a construit » ne peut le contenir? Comment enfermerai-je la ma- » jesté de Dieu dans une maison quand j'y suis trop au » large, moi qui ne suis qu'un homme? Ne vaut-il pas » mieux lui dédier un Temple dans notre esprit, & le » consacrer dans le fond de notre cœur? «

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun Temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des Temples que vers le commencement du régne de Dioclétien, ce héros guerrier & philosophe qui les protégea dix-huit années entières; mais séduit enfin & devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir longtems auparavant du Sénat & des Empereurs, la permission d'ériger des Temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des Synagogues à Rome. Mais il est encore plus probable que les Juifs qui payaient très chérement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouïr. Ils les regardaient comme des Dissidents, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les

perſécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples ; tels sont les primitifs nommés Quakres, les Anabatiſtes, les Dunkards, les Piétiſtes, les Moraves & d'autres. Les primitifs même de Penſilvanie n'y ont point érigé de ces temples ſuperbes qui ont fait dire à Juvénal,

Dicite pontifices, in ſancto quid facit aurum ?

& qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardieſſe & de ſévérité :

Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne ſçut plus qu'abuſer d'un ample revenu ;
Et pour toute vertu fit au dos d'un carroſſe
A côté d'une mître armorier ſa croſſe.

Mais Boileau en parlant ainſi ne penſait qu'à quelques prélats de ſon tems, ambitieux ou avares, ou perſécuteurs. Il oubliait tant d'Evêques généreux, doux, modeſtes, indulgents, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer delà que l'Egypte, la Caldée, la Perſe, les Indes ayent cultivé les arts depuis les milliers de ſiècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos Livres ſacrés, ſur leſquels il ne nous eſt pas permis de former le moindre doute.

(14) *Un ſuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par ſuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tirannie que le jeune Guſtave troiſième, ſi digne de ce grand nom de Guſtave, vient d'abjurer & de proſcrire ſolemnellement en rétabliſſant la concorde, & en feſant régner les loix avec lui. On entend par ſuprême pouvoir, cette autorité raiſonnable fondée ſur les loix mêmes & tempérée par elles, cette autorité juſte & modérée qui ne peut ſacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui ſe ſoumet elle-même à la juſtice, qui lie inſéparablement l'intérêt de l'état à celui du trône ; qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie ſerait coupable envers le genre humain.

JULES CÉSAR.

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

N 2



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

AYant entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière diférente qu'ils employent l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance ; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de *Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur poura aiſément comparer les penſées, le ſtile & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le ſtile & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais feraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a falu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear* ; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas, eſt traduit avec fami-

liarité & avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'Auteur quand il s'élève ; & lorsqu'il est enflé & guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore ; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés ; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de *Shakespear*, mais aucune traduction (*). On a voulu aparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du maure de Venise, *Yago* au commencement de la pièce, vient avertir le sénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

(*) On traduit actuellement à Paris les ouvrages de *Shakespear*, & c'est le traducteur des *Nuits de Young* qui fait ce présent au public.

» Je dis, monsieur, que vous êtes trahi; &
» que le maure est actuellement possesseur des
» charmes de votre fille ".

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

» Tête & sang, monsieur, vous êtes un de
» ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable
» vous le commandait; parce que nous venons
» vous rendre service, vous nous traitez de ruf-
» fiens. Vous avez une fille couverte par un
» cheval de Barbarie; vous aurez des petits-
» fils qui henniront, des chevaux de course
» pour cousins germains, des chevaux de ma-
» nège pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

» Qui es-tu, misérable profane?

YAGO.

» Je suis, monsieur, un homme qui viens
» vous dire que le maure & votre fille font
» maintenant la bête à deux dos.

LE SÉNATEUR.

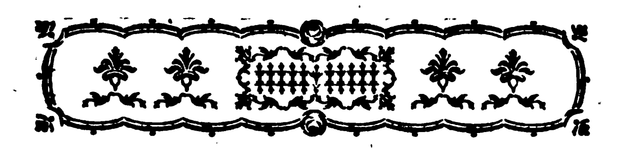
» Tu ès un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaitre *Shakespear*, & qu'on ne peut deviner quel est le

génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a donné sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le *Jules César* français, qui se trouvent dans le *César* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *César* est la plus fidelle, & même la seule fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien ou étranger. On trouve à la vérité dans l'original quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire ; mais ils sont en très petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coutent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus dificile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la dificulté, vous ôtez le mérite.





JULES CESAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE (*a*).

FLAVIUS.

HOrs d'ici ; à la maison ; retournez chez vous, fainéans ; est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre profession (*b*) ? Parle, toi, quel est ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monsieur, je suis charpentier.

(*a*) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, sans compter les assistans. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième & le cinquième se passent à Modène & en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première scène est en prose.

(*b*) C'était alors la coutume en Angleterre.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir ? où est ta régle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adressant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je suis... comme qui dirait un savetier.

MARULLUS.

Mais di-moi, quel est ton métier ? te dis-je ; répons positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monsieur ? mais j'espére que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, racommodeur d'ames (*c*).

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain salope ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'apelles-tu, me racommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet savetier ? l'es-tu ? parle.

(*c*) Il prononce ici le mot *semelle* comme on prononce celui d'ame en anglais.

Il faut savoir que *Shakespear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il falait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les spectacles, & que *Shakespear* le servait selon son goût.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alêne ; je ne me mêle point des afaires des autres marchands, ni de celles des femmes ; je suis un chirurgien de vieux souliers ; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues ?

LE SAVETIER.

Eh, monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, & que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS (*il parle en vers blancs*).

Pourquoi vous réjouir ? quelles sont ses conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus enchainés à son char
Aportent des tributs au souverains du monde ?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, & sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée & toutes ses vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans des places publiques,
Sur les tours, sur les toits, & sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Atendiez-vous le tems où le char de Ponpée
Trainait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel rétentissait de vos voix, de vos cris ;
Les rivages du Tibre & ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux ! vous assemble aujourd'hui ?
Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des dieux,

Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude (*d*).

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Assemblez vos amis, & les pauvres surtout :
Pleurez au bord du Tibre, & que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(*Le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin ;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abatons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
Il voleroit trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendroit de loin dans un lâche esclavage.

(*d*) Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs.

SCENE SECONDE.

CÉSAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*) CALPHURNIA femme de César, PORCIA femme de Brutus, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CÉSAR.

ÉCoutez, Calphurnia.

CASCA (e)

Paix, messieurs, hola, César parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord.

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi milord?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

(e) *Shakespear* fait de *Casca* sénateur une espèce de bouffon.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CÉSAR.

Va, cours, aquite-toi de la céremonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar!...

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appellé dans la foule? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui frédonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle, Céſar ſe tourne pour l'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, pren garde aux ides de Mars (*f*).

CÉSAR.

Quel homme eſt-ce là?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voye ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fen la preſſe, regarde Céſar.

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lu: comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des boufons & des crocheteurs? On l'a déja dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

CÉSAR.

Que disais-tu tout à l'heure ? répéte encor.

L'ASTROLOGUE

Pren garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(*César s'en va avec toute sa suite.*)

SCENE TROISIEME.

BRUTUS & CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales ?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah ! je vous en prie, allons-y

BRUTUS (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux ; les gouts, l'esprit d'Antoine,
Ne sont point faits pour moi ; courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un tems je ne vois plus en vous
Cette afabilité, ces marques de tendresse
Dont vous flatiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis secrets ;
Des chagrins peu connus ont changé mon visage ;
Ils me regardent seul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;

J'ai l'air indiférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Aprenez, aprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées;
Tous diſent en plaignant ce ſiécle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétens-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

CASSIUS.

Écoute, cher Brutus, avec attention,
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion.
Supoſons qu'un miroir puiſſe avec modeſtie
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus.
Pardonne ! tu le ſais, je ne ſuis point flateur.
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.

(g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le ſont ſi peu. c'eſt que le goût n'était pas formé.

(On

(*On entend des aclamations & le son des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi ?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône ?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si longtems me tenir incertain ?
Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause ?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre moi ton cœur, montre moi sans frémir
La gloire dans un œil & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire & brave le trépas ;
Car le ciel m'est témoin, que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais ; je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les loix d'un mortel mon égal ;
Nous sommes nés tous deux libres comme César.
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
Suporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux lutait contre ses bords,
Veux-tu, me dit César, te jetter dans le fleuve ?
Oseras-tu nager malgré tout son couroux ?
Il dit, & dans l'instant, sans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis, César ose me suivre.

Il me suit en éfet, & de nos bras nerveux
Nous combatons les flots, nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entens César qui me crie, au secours,
Au secours, ou j'enfonce, & moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Enée,
Qui dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce César aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous,
Il tonne, & Cassius doit se courber à terre,
Quand ce dieu par hazard daigne le regarder !
(*h*) Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
D'un grand accès de fièvre, & que dans le frisson,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses lèvres poltrones.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius*,
Titinius (*i*); *a boire.* Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible, & c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible & mou qui commande aux Romains !

(*h*) Tous ces contes que fait *Cassius* ressemblent à un discours de *Gille* à la foire. Cela est naturel, oui; mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

Lui notre maître ! ô dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit !
J'entends des cris de joye. Ah ! Rome trop séduite,
Surcharge encor César & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaste Colosse ; & nous petits humains,
Rampans entre ses pieds nous sortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
Ah ! l'homme est quelquefois le maître de son sort :
La faute est dans son cœur, & non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers ;
César ! Brutus ! eh bien ! quel est donc ce César ?
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
Ecrivez votre nom, sans doute il vaut le sien :
Prononcez-les, tous deux sont égaux à la bouche :
Pesez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également (*k*)
Je voudrais bien savoir ce que ce César mange,
Pour s'être fait si grand ! O siècle ! ô jours honteux !
O Rome ! c'en est fait, tes enfans ne sont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit sans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

CASSIUS *continue & dit.*

Ah ! c'est aujourd'hui que Roume existe en effet ;

(*k*) Ces idées sont prises des contes des sortiers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grace aux *Bacons*, aux *Shaftsburi*, aux *Colins*, aux *Wholastons*, aux *Dodwels*, aux *Midlstons*, aux *Bolingbrokes*, à tant d'autres génies hardis.

Car il n'y a de roum (de place) que pour César (l)

CASSIUS achève son récit par ces vers.

Ah dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux; j'y pensais plus d'un jour.
Nous en pourrons parler: mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours, tout mon cœur s'en ocupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil paysan que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCENE QUATRIEME.

CÉSAR *rentre avec tous ses courtisans, & BRUTUS continue.*

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Casca doucement par la manche;
Il passe, il te dira dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi

(l) Il y a ici une plaisante pointe, Rome en anglais se prononce *roum*, & *roum* signifie aussi *place*. Cela n'est pas tout-à-fait dans le stile de *Cinna*; mais chaque peuple & chaque siecle ont leur stile & leurs sorte d'éloquence.

Combien l'œil de César annonce de colère.
Voi tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, commme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs
Réfutant ses raisons bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR *regardant Cassius & Brutus qui sont sur le devant.*

Puissai-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crain point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

CESAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;
Il prétend par les faits, juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goutons sans remords;

(*m*) Cela est encor tiré de *Plutarque.*

Il sourit rarement, & dans son dur sourire
Il semble se moquer de son propre génie ;
Il parait insulter au sentiment secret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit, je suis sourd d'une oreille.
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine & sa suite.)

SCENE CINQUIEME.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA *à Brutus.*

César sort, & Brutus par la manche me tire :
Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! si je le savais, vouz le demanderais-je ?

(Cette scène est continuée en prose)

CASCA.

Oui-da! Eh bien, on lui a ofert une couronne, & cette couronne lui étant présentée, il l'a rejettée du revers de la main. (*il fait ici le geste qu'a fait César.*)

Alors le peuple a applaudi par mille aclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a ofert trois fois la couronne?

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, & à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a ofert la couronne?

CASCA.

Eh qui donc? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière; c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pour-

tant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet (*n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté, Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a ofert encore, il l'a rejetté encore; mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encor présenté, il l'a encor refusé; & à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, & a batu de ses vilaines mains avec tant de fraças, & a tant jetté en l'air ses sâles bonnets, & a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanoui, il est tombé par terre; & pour ma part, je n'osais rire de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Di-moi, je te prie; César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

Cela est vraisemblable, il est sujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut mal; c'est vous & moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par-là; mais je suis sûr que Jules César est tombé: & regardez moi

(*n*) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespear* ait traité en comique un récit dont le fonds est si noble & si intéressant; mais il s'agit de la populace de Rome; & *Shakespear* cherchait les sufrages de celle de Londres.

comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & sifflé, selon qu'il lui plaisait ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui ?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vû la populace si aise de son refus de la couronne, il m'a ouvert son manteau, & leur a offert de se couper la gorge.... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assembléée, messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier, hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne sais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu se sont regardés en souriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silen-

ce. Adieu : il y a eu encor bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir ?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu diner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, & si ton diner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Atten moi. Adieu tous deux.

(*le reste de cette scène est en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon ! qu'il est devenu brute !
Je l'ai vû tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente & grossière ;
C'est la sausse, croi-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me parait : ami, séparons-nous ;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant souvenez-vous de Rome.

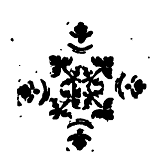
SCENE VI.

CASSIUS *seul.*

BRutus, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables :
Le plus beau naturel eſt quelque fois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jetter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar ;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quiter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)



SCENE VII.

(On entend le tonnerre ; on voit des éclairs. CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté & rencontre Casca.*)

CICERON.

BOn foir, mon cher Cafca. Céfar eft-il chez lui ?
Tu parais fans haleine, & les yeux éfarés.

CASCA.

N'êtes vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jufqu'en fes fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents & les fières tempêtes
Renverfer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux océan, tout écumant de rage,
Élever jufqu'au ciel fes flots ambitieux ;
Mais jufqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fit pleuvoir ainfi les flammes fur nos têtes.
Ou la guerre civile eft dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Cafca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un efclave, je crois qu'il eft connu de vous,
A levé fa main gauche ; elle a flambé foudain,
Comme fi vingt flambeaux s'allumaient tous en-
femble,
Sans que fa main brûlât, fans qu'il fentît les feux :
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)
Un lion a paffé tout près du capitole ;

Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
Il s'en va fièrement sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux immobiles, tremblantes ;
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir sans bruler la ville épouvantée.
Le triste & sombre oiseau qui préside à la nuit
A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les loix de la nature.
C'est le ciel qui nous parle & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraissent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICERON.

Bon soir donc, cher Casca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer ; adieu.

(*Il sort.*)



SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'est la loi de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle éfroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus couronnés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoye
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier ! que ce feu du génie
Qui luit chez les Romains est éteint dans tes sens !
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.

Pourquoi ces yeux hagards & ce visage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courage veux-tu savoir la cause ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchainés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédisent ?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites ?
Tant de monstres, croi moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore;
Et si je te nommais un mortel, un romain,
Non moins afreux pour nous que cette nuit afreuse,
Que la foudre, l'éclair & les tombeaux ouverts;
Un insolent mortel dans les rugissements
Semblent ceux du lion qui marche au capitole,
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces afreux prodiges!

CASCA.

C'est César, c'est de lui que tu prétens parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-il pas aujourd'hui des bras comme nos pères ?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faiblesse & l'esprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes !

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre afreux de roi;
Et sur terre & sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome, où déja César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.

Dieux ! c'est vous qui donnez la force aux faibles
cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime ;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens coupable, oui, tout homme en ses
mains
Porter la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il oprimer ?
Il n'eut jamais osé régner sur les Romains ;
Il ne seroit pas loup, s'il n'était des moutons (o)
Il nous trouva chevreuils quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! & que d'ordure, ô ciel !
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vai-je m'emporter ?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre ?
Êtes-vous un esclave ? êtes-vous un romain ?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous sufise.
Je ne sais point flater César par des raports.
Pren ma main, parle, agi, fai tout pour sauver
Rome.

(o) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'atachent point à ces mots une idée basse ; ils n'ont point le proverbe *qui se fait brebis le loup le mange.*

Si

Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le dévancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée;
Allons, car à présent dans cette horrible nuit
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés ensemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, sanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami (*p*).

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca; je peux répondre de son zèle;
C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rens graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

(*p*) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force & de beautés vrayes.

CASSIUS.

M'attendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah ! si le grand Brutus était gagné par vous.

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier (*q*)
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui sût punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots sufiront pour subjuguer son ame.

CASCA.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera passera pour vertu.
Son crédit dans l'état est la riche alchimie,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

CASSIUS.

J'at ens tout de Brutus, & tout de son mérite.
Allons, il est minuit, & devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller & s'assurer de lui.

(*q*) Un papier du tems de *César* n'est pas trop dans le *costume* ; mais il n'y faut pas regarder de si près ; il faut songer que *Shakespear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS & LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

OH Lucius ! hola ! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraitrá.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appellez-vous ? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothéque,
Et dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure, —— oui, Rome enfin l'exige ; ——
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui ;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! —- mais, quoi ! le diadême
Charge-t-il après tout la nature de l'homme.
Oui ; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste ;
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.

Le trône & la vertu sont rarement ensemble.
Mais quoi ! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe, — on sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente ;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs ;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre ;
Alors jusques au ciel élevant ses regards,
D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César. Il le faut prévenir.
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractère ;
C'est un œuf de serpent, qui s'il était couvé,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS *rentre*

Les flambeaux sont déja dans votre cabinet ;
Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, monsieur, sur la fenêtre,
Cacheté comme il est, & je suis très certain
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te reposer, il n'est pas jour encore.
Mais à propos, demain n'avons-nous pas les ides (*a*)?

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur (*b*)

BRUTUS.

Pren le calendrier,
Et vien m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

(*a*) Ce sont ces fameuses ides de Mars, 15 du mois, où *César* fut assassiné.

(*b*) Il l'appelle tantôt *mylord*, tantôt monsieur, *sir*.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit*)
» Tu dors; éveille toi, Brutus, & songe à Rome;
» Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
» Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
» Debout. Sers ton pays, parle, frape, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je pense à Rome assez -- Rome -- c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. -- *Parle, frape & nous venge.*
Tu veux donc que je frape -- oui, je te le promets,
Je fraperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinziéme du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frape à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Cassius m'a parlé de César
Mon cœur s'est échaufé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible,
Et l'accomplissement n'est qu'un fantôme afreux,
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet atentat (*c*);
C'est la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frere (*d*) est là qui vous demande.

(*c*) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami.*

BRUTUS.

Est-il seul ?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs (e) chapeaux jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages;
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration! quoi! dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?
Va, ne te montre point, pren le masque imposant
De l'afabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

(e) *Hats*, chapeaux.



SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TRÉBONIUS *en se découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bon jour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.

(*à part à Cassius.*)

Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là c'est Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(Il lui parle à l'oreille; & pendant ce tems-là les conjurés se retirent un peu.)

DECIMUS.

L'orient est ici; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIMUS.

Pardonnez, monsieur; déja quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le soleil est au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourse,
(f) Mais ses traits à présent frapent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout; hors d'ici; retournez dans vos lits,

(f) On a traduit cette dissertation parce qu'il faut tout traduire.

Dormez, laiſſez veiller l'afreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flatte,
Doivent renplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu (*g*).
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs.
Un Romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ſes cheveux blancs ſufiſent,
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un apui dans ſa grave vieilleſſe.

(*g*) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devions fraper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive ;
Il est trop dangereux, vous savez ses mesures ;
Il peut les pousser loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que César & lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*h*) *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante ;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres ;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
(*i*) Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'est l'esprit de César.
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
Ah ! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps !
Hélas ! il faut qu'il meure. — O généreux amis,

(*h*) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table*.

(*i*) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

Frapons avec audace, & non pas avec rage ;
Faisons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maitre
habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire, & non pas odieuse.
Nous serons médecins, & non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à fraper Marc-Antoine ;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains je crains ; cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas ! bon Cassius, ne le redoute point ;
S'il aime tant César, il pourait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car, il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure ;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend l'horloge sonner ; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes, mais le costume est observé ici comme dans tout le reste.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déja trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces éfrayans prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures
Pouraient le détourner de marcher au sénat.

DECIMUS.

Ne crain rien, si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on atrape les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flateurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le louerai sur-tout de haïr les flateurs.
(*k*) Il dira qu'il les hait, étant flaté lui-même.
Je lui tendrai ce piége & le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,

(*k*) L'évêque *Warburton* dans son commentaire sur *Shakespear* dit que cela est admirablement imaginé.

Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber ; je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne, à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS

L'aube du jour paraît, nous vous laiſſons, Brutus,
Amis, diſperſez-vous ; ſongez à vos promeſſes,
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(*l*) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentils-
hommes ;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins ;
Imitez les acteurs du théatre de Rome ;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

Eh, garçon, ---- Lucius ---- il dort profondément;
Ah, de ce doux ſommeil goute bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude acable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

(*l*) On traduit exactement.



SCENE III.

BRUTUS & PORCIA *sa femme.*

PORCIA.

Brutus — mylord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraitre si matin?
Que voulez-vous ? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'afronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air si est mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah Brutus ! ah pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous soupions vous quitates la table,
Et vous vous promeniez pensif & soupirant;
Je vous dis, qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,
Vous fixates sur moi des yeux sombres & tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frapates du pied en vous gratant la tête.
Je redoublai d'instance, & vous sans dire un mot,
D'un revers de la main signe d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.

(*m*) C'est encor là un des endroits qu'on admire, & qui sont marqués avec des guillemets.

Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus ---- Ah! ne me cachez
rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, & s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous restaurer,
A l'air humide & froid vous marchez presque nud,
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume?
Pensez-vous vous guérir, en étant plus malade?
Non, Brutus; votre esprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. -- Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, & si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux;
Dites moi ce secret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.

Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari ?
N'êtes vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve ?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbougs de votre volonté ?
S'il eſt ainſi, Porcie, eſt votre concubine (*n*),
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les goutes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets ?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton ; pourriez vous bien douter
Que je ſois élevée au deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux (*o*) ?
Confiez vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déja ſur moi-même eſſayé ma conſtance ;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit ;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire ?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je ? Grands dieux, rendez moi digne d'elle.

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

(*o*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornelie* :

Certes vos ſentimens font aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſufiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix en étant répétée, retournée ; mais il eſt beau que *Shakeſpear* & *Corneille* ayent eu la même idée.

Écoute,

Écoute, écoute, on frape, on frape, écarte toi.
Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie.
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

Qui va là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contre-tems !
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens partout les dieux vengeurs de ma patrie,

Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome !
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins ;
Qui comme un (*p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impossible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? di.

BRUTUS.

Un exploit qui poura guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis ; ce seul mot vient d'emflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse ;
Mais vien, je le ferai : tu parles, il suffit.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le théâtre représente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au secours, César meurt ; venez ; on l'assassine.
Hola ! quelqu'un.

(*p*) L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette piéce pourrait être chargée de pareilles notes ; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

UN DOMESTIQUE.

Mylord!

CÉSAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CÉSAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
(q) Ne s'eſt montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies:
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vu des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont échappés.
Des bataillons armés combatant dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpeïen:
Les airs ont retenti des cris des combatans;
Les chevaux henniſſaient; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidents:
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.

(q) Encor une fois la traduction eſt fidèle.

César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'est point de comètes ;
Mais le ciel enflamé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domestique revient.*)

CESAR.

Que disent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez vous, disent-ils, de sortir de ce jour.
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il sortira, vous dis-je, & le danger (*r*) sait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée ;
Je suis l'aîné ; je suis le plus vaillant des deux ;
Je ne sortirais point !

CALPHURNIE.

Hélas ! mon cher mylord,

(*r*) Traduit mot à mot.

Votre témérité détruit votre prudence :
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé ;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux, faites moi cette grace.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre*.

CESAR à DÉCIUS.

AH ! voilà Décius, il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant César ;
Je viens pour vous chercher, le sénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'est très faux), je n'ose (encor plus faux).
Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il est malade.

CESAR.

Eh quoi ! César mentir !

Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'ofer dire vrai devant ces vieilles barbes ?
Vous direz feulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand Céfar, dites moi du moins quelque raifon;
Si je n'en difais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raifon, Décius, eft dans ma volonté :
Je ne veux pas, ce mot fuffit pour le fénat :
Mais Céfar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous fatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je fuis malgré moi-même
Retenu par ma femme : elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma ftatue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruiffeaux de pur fang;
De vigoureux Romains accouraient en riant,
Et dans ce fang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce fonge eft un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprête mal ce fonge favorable :
C'eft une vifion très belle & très heureufe.
Tous ces ruiffeaux de fang fortant de la ftatue,
Ces Romains fe baignant dans ce fang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau fang & de nouveaux deftins.

CESAR.

C'eft très bien expliquer le fonge de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en ferez certain, lorfque j'aurai parlé.
Sachez que le fénat va vous couronner roi;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il eft à préfumer qu'il changera d'avis.
C'eft fe moquer de lui, Céfar, que de lui dire,

» Sénat, féparez vous; vous vous raffemblerez
» Lorfque fa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, Céfar eft devenu timide.
Pardonnez-moi, Céfar, excufez ma tendreffe;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainfi :
L'amitié, la raifon vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos fotes terreurs,
Et je fuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au fénat.

SCENE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR *continuant.*

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céfar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auffi, vous venez fi matin!
Bon jour, Cafca; bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laiffé que la peau fur les os.
Quelle heure eft-il ?

BRUTUS.

Céfar, huit heures font fonnées.

CESAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

(*Antoine entre, & César continue.*)

Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble César.

CESAR.

Va, fais tout préparer.
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison;
Mettez vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TREBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas... Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble (*s*),
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui parait semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.

(*Ils sortent tous, & César reste avec Calphurnie*).

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCENE VIII.

Le théâtre représente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *lisant.*

CÉsar, garde-toi de Brutus; prens garde à Cassius;
» ne laisse point Casca t'approcher; observe bien Cinna;
» défie toi de Trébonius; examine bien Cimber,
» Décius. Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius;
» tous ces gens-là sont animés du même esprit, ils
» sont aigris contre César. Si tu n'es pas immortel,
» prens garde à toi. La sécurité enhardit la conspiration.
» Que les dieux tout-puissans te défendent!
» *Ton fidèle Artémidore* ».

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traitres.

(*Il sort, & se met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au sénat, ne me répon point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fusses de retour,

Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance ! ô courage ! animez mes esprits ;
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, & pense comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi ! tu restes ici ?

LUCIUS.

Je ne vous comprens pas ;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez !

PORCIA.

Garçon . . . tu me diras . . . comment Brutus se porte ;
Il est sorti malade . . . aten . . . observe bien ---
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent ---
Reste un moment, garçon.—Quels bruits, quels cris j'entens !

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute ;
J'entens des voix, des cris, un bruit de combatans ;
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entens rien du tout.

(*Artémidore entre.*)



SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est ?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais César est-il au capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'atens ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute ?

ARTEMIDORE.

Oui ; puisse ce placet plaire aux yeux de César !
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame !
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à César.

ARTEMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait ; je sais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue est fort étroite ;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,

Qu'en ce passage étroit ils pouraient m'étoufer ;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(*il sort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre ... Hélas ! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée ?
Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, & di bien à Brutus —
— Que je suis très joyeuse, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une rue qui mène au capitole: le capitole est ouvert. CÉSAR *marche au son des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CÉSAR *à l'autre devin.*

Eh bien, nous avons donc ces ides si fatales!

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS *du côté oposé.*

Trébonius par moi vous en présente un autre;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTEMIDORE.

Lisez d'abord le mien, il est de conséquence;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CÉSAR.

L'afaire me regarde? elle est donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne diférez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fai place.

CASSIUS

Peut-on donner ainſi des placets dans les rues?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'aprochant de Caſſius.*

Écoutez, caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès!

CASSIUS *étonné.*

Comment! quelle entrepriſe?

POPILIUS.

Adieu, portez vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès & de notre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à fraper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar ſait tout, qu'allons-nous devenir?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne pren point d'allarme;
Popilius Léna ne parle point de nous.
Voi comme Céſar rit; ſon viſage eſt le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour ocuper César il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné, serrons-nous près de lui.

CINNA *à Casca.*

Souvien-toi de fraper & de donner l'exemple.

CÉSAR *s'assied ici, & on supose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat & moi nous puissions corriger?

CIMBER *se mettant à genoux devant César.*

O très grand, très puissant, très redouté César,
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flateries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.
Flate, prie à genoux, & lèche moi les pieds;
(*a*) Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

(*a*) Traduit fidélement.

CIMBER *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son couroux en faveur de mon frère ?

BRUTUS *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie ;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rapellé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, César, César, pardon !
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourait me fléchir si je vous ressemblais.
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus afermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon (b).
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans ;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière ; on y voit des mortels
Tout de chair & de sang, tout formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister, & cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

CIM-

CIMBER.

Ô César !

CÉSAR.

Prétens-tu faire ébranler l'Olimpe ?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand César !

CÉSAR *repoussant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de César.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il frape, les autres conjurés le secondent. César se débat contr'eux; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frape comme à regret. César tombe, en s'écriant :*)

Et toi, Brutus, aussi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie est morte.

Courons tous, & crions liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez liberté.

BRUTUS *aux sénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.

Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius ?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'est vous, Publius ; allons, prenez courage,
Soyez en sureté ; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laissez nous ; la foule qui s'empresse
Pourait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre & de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine ?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré ;
Il fuit dans sa maison ; pères, mères, enfans,
L'éfroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connait qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le tems est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans des craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le tems qu'il eût à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baissons-nous sur le corps de César ;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au
coude (*c*) ;
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place ;
Là brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchise.

CASSIUS.

Baissons nous, lavons nous dans le sang de César.
(*Ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.*)
Cette superbe scène un jour sera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théatres,
César mort & sanglant aux pieds du grand Pompée ;
Ce César si fameux, plus vil que la poussière !

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

(*c*) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit diférent des nations. Cette horrible barbarie de Casca ne ferait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français, nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans des occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve autant qu'on peut cette atrocité dégoutante.

Fin du troisieme Acte.

VOilà tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallele ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque diférence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de Céſar. On aporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encor joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & Lépide, délibérer ſur leur triumvirat & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences ; puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voye ſouvent encor avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que

la plûpart des pièces de Lopez, de Vega & de Calderon en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon; on y verra le même génie que dans Shakespear, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossiéretés toutes semblables, des inconséquences aussi frapantes, & le même mélange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'espagne & l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour aplaudir pendant plus d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais & le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations diférentes se réunissent-elles dans un goût si étrange ? Il faut qu'il y en ait une raison, & que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres & si sauvages. J'ai vu jouer le *César* de Shakespear, & j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, & son atachement à César vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; & malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'atachait.

Troisiémement, il y a beaucoup de naturel: ce naturel est souvent bas, grossier & barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent : ce sont des Campagnards des siécles passés qui conspirent dans un cabaret; & César qui leur propose de boire bouteille ne ressemble guère à César. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits

ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encor plus froids.

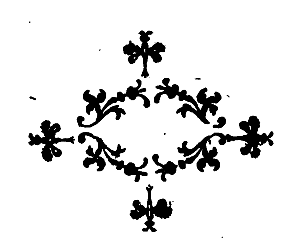
Enfin une quatrième raiſon, qui jointe aux trois autres eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plait à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu: & beaucoup de grands, comme on l'a deja dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très cultivé, & le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au ſeizième ſiécle, & les Français au dix-ſeptième, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, & pour exiger qu'une pièce de théâtre ſoit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureuſement Lopez de Vega & Shakeſpear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Pluſieurs auteurs dramatiques en Eſpagne & en Angleterre tâchèrent d'imiter Lopez & Shakeſpear; mais n'ayant pas leurs talents, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils ſervirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations, ſi nous avions été dans le même cas. Leur théâtre eſt reſté dans une enfance groſſière, & le nôtre a peut-être aquis trop de rafinement. J'ai toujours penſé qu'un heureux

& adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres & de Madrid avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui aprochent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite ; on l'excuse sans doute ; il était presque sans modéle & sans conseil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait sa langue qui n'était pas perfectionnée encore ; il ne luttait pas assez contre les dificultés de la rime qui est le plus pesant de tous les jougs, & qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespear, & plein de génie comme lui : mais le génie de corneille était à celui de Shakespear, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.



RÉPONSE

A UN ACADÉMICIEN.

VOus me reprochez, monsieur, de n'avoir point étendu ma critique dans mes commentaires sur plusieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'eusse examiné plus sévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée* (*a*);

Qu'il eût voulu soufrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses allarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut se dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des soupçons n'est pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette espéce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laissé quelquefois au lecteur le soin d'observer par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entiere,

ne me parait point un vers assez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie*. Il me semble que je l'indique assez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquiéme acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ses mains;

(*a*) Acte III. Scène IV.

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux aplique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Il est vrai qu'en général on ne doit point dire de soi qu'on a un grand cœur ; il est vrai qu'aujourd'hui on n'aplique point de charmes à des maux ; il est encor vrai que quand on parle assez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaisirs s'amusent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impose ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne se vante d'en avoir un.

Apliquer des charmes à des maux m'a paru bien, parce que dans ce tems-là ce qu'on apellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus secrets des sortilèges. *Les faibles déplaisirs s'amusent à parler*, sembler signifier ici, *s'amusent a se plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine bas me sauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils sont mauvais ; mais ayant déja remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes sur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de sévérité ; mais je vous assure que je n'ai songé

ni à être indulgent, ni à être dificile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont est l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne pense point ainsi parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernieres tragédies sont très mauvaises, & qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire. Je crois de plus qu'il y a des sujets qui ont par eux-mêmes des défauts absolument insurmontables, par exemple, il me semble qu'il était impossible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* sans des langueurs & des aditions inutiles. Je dis la même chose de *Pompée* ; & il me parait évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquième acte de *Rodogune*, sans gâter le caractère de la princesse qui donne le nom à la pièce.

Joignez à tous ces obstacles, qui naissent presque toujours du sujet même, la prodigieuse dificulté d'être précis & éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le style noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers qui marchent toujours deux à deux, qui soufrent très peu d'in-

versions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Considérez encor la gène des bienséances, celle de lier les scènes de façon que le théâtre ne reste jamais vuide, celle de ne faire ni entrer ni sortir aucun acteur sans raison. Voyez combien nous sommes asservis à des loix que les autres nations n'ont pas connues; vous verrez alors quel est le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais aussi vous voyez qu'il n'est guère possible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'esprit se montrent partout. Si quelque pièce entière aproche de cette perfection, à laquelle il est à peine permis à l'homme de prétendre, c'est peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'est celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours pensé que ce sont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai pensé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, sans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui sont restés en possession du théâtre. Ce mérite est si rare, & cet art est si dificile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que presque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'êtes content, monsieur, d'aucune des pièces de théâtre qu'on a fait depuis quatre-vingts ans; voilà presque un siécle entier de perdu. Je suis malheureusement de votre avis: je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars çà & là dans nos pièces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oserai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe* qui est mieux reçue au théâtre que celle de *Corneille*, mais je crois avec la même ingénuité, que cette

pièce ne vaut pas grand'chôse, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reſſouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaſte* me parait inſuportable.

Toutes les autres pièces du même auteur me ſemblent très médiocres, & la preuve en eſt que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude aſſidue de l'art dramatique; cela ſeul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre ſe connaiſſait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eſt ſur ce fondement que je me ſuis cru autoriſé à dire ce que je penſais ſur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre ſous les yeux des objets de comparaiſon. Tantôt je fais voir comment un Eſpagnol & un Anglais ont traité à peu près les mêmes ſujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très ſupérieur.

Je n'ai pu dire que mon ſentiment. Ce n'eſt point ici un vain diſcours d'apareil, dans lequel on n'oſe expliquer ſes idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en expoſant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en éfet expoſé que des doutes que chaque lecteur poura réſoudre.

J'ai toujours ſouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puiſque *Cinna* a des remords, il les eût immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit:

Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai pensé ainsi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a semblé que si j'avais conspiré contre un prince, & si ce prince m'avait acablé de bienfaits dans le tems même de la conspiration, ce serait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs pensent autrement, je ne puis que les laisser dans leur opinion; mais je sens qu'il ne m'est pas possible de leur sacrifier la mienne.

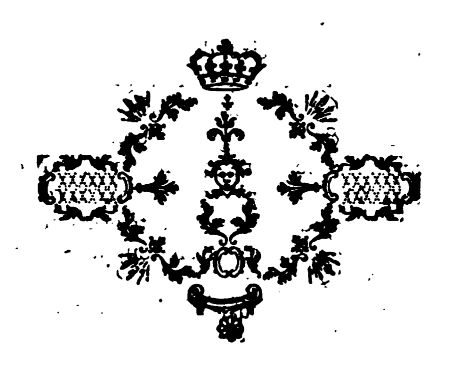
J'observerai encor avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages sur d'autres. Tel homme préférera Cinna, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers; un homme plein de sentiment sera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en est de même dans tous les arts: ce qui se rapproche le plus de nos mœurs est toujours ce qui nous plait davantage.

Ainsi, monsieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraissent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaisir à celles qui seront plus de votre goût. Je prétends seulement que dans ces deux pièces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre; que la magnificence de la poësie y répand ses charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les pièces d'aucun autre auteur; que jamais plus de dificultés n'ont produit plus de beautés: mais comme il y a des beautés de diférente espèce, celles qui seront les plus conformes à votre manière de pen-

ser seront toujours celles qui devront faire le plus d'éfet sur vous.

Je m'en suis entiérement rapporté à vous sur tout ce qui regarde la grammaire ; c'est un article sur lequel il ne peut guère y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre chose que de conserver le mien, & de respecter celui des autres.

Je suis, &c.



L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſallon royal du palais, par don Pédro Calderon de la Barca.

PREFACE



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

IL s'eſt élevé depuis longtems une diſpute aſſez vive, pour ſavoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Calderon*; n'ayant rien vu de ſatisfaiſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'*Héraclius* de *Calderon*, intitulé, *en eſta vidà todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4°, avant que le recueil de *Calderon* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant *D. Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur atentif verra aiſément quelle eſt la diférence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Calderon*; & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaiſon des théâtres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.





PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, sorcier.

FÉDERIC, prince de Calabre.

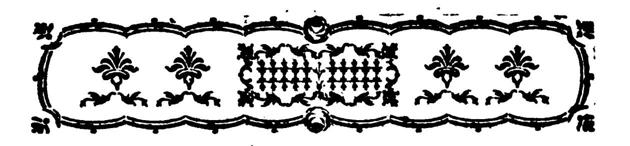
LIBIA, fille du sorcier.

LUQUET, paysan gracieux, ou bouson.

SABANION, autre bouson, ou gracieux.

Musiciens & soldats.





L'HERACLIUS ESPAGNOL, OU LA COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout est vérité, & tout mensonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour & on sonne de la trompette; de l'autre on joue du luth & du théorbe : des soldats s'avancent à droite, & Phocas parait le dernier; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile parait la dernière. Les soldats crient, *vive Phocas* : Phocas répond, *vive Cintia*, allons soldats, dites en la voyant, *vive Cintia*. Alors les soldats & les dames crient de toute leur force, *vive Cintia & Phocas*.

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la musique chante ce couplet.

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour (*a*).

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main: nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux; ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs leur dit: c'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des complimens à un tyran. La musique recommence alors, & on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hazard. L'empereur Phocas prend alors la parole, & fait ce récit qui, comme on voit, est très à propos.

Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des applaudissemens, & je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile comme vous savez; & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

Mais voyant que vous êtes politique & avisée, & que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je

(*a*) Il y a dans l'original mot à mot:

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni sur vous ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage ; & afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, & que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naissance, & que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grace à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu & la neige se disputent la cime ; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de serpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; & dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta longtems si j'étais homme ou bête, & résolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les grifes des oiseaux, & les armes des hommes contre lesquels je combatis ; leurs corps me servirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine ; nous mimes à contribution le plat pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparames de quelques villes bien peuplées ; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était assez puissant pour me résister ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa

en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire Romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendarts.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage aprocher de ses états, nous acorda un pardon général, à nos voleurs & à moi : (ô sotes raisons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combatis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent ; son armée me nomma son capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense ; je mis le siège devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés ni le froid des hyvers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil me fissent quiter mes tranchées : enfin les habitans presqu'ensevelis sous leurs ruines, & demi morts de faim, se soumirent à regret, & me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne assez rarement.

Me voila à présent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui est à présent empereur, j'ai pourtant encor deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires, l'une est la rancune, & l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter atention.

Eudoxe qui était femme & amante de Maurice, & qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme

le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très bien de cet Astolphe, & si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

Mais laissons cela, & passons à une autre avanture; elle n'est pas moins étrange, & cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux avantures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'aprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant suporter mon absence, elle résolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement

la surprirent en chemin dans un désert; mon confident qui l'acompagnait alla chercher du secours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant: elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chifre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu disparut aussi-tôt, emportant avec lui mon fils & le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laissé le tems de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui comme tout l'orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse, j'ignore même encor si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines; je chercherai par toute l'isle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes espérances & mes craintes finissent.

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui souhaite? Allons, ne diférons point.

CINTIA *à ses femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, batez du tambour, & sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites résonner vos diférentes voix:

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive, vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(*On entend ici une voix qui crie derriere le théâtre,* meurs.)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants: quelle est cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, vive Phocas?

LIBIA *derriere le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre; c'est une femme qui parait belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuse, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du penchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sûreté, repren tes esprits.

CINTIA *à Libia.*

Di-nous qui tu es?

LIBIA.

Je suis Libia fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes, & des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre: il fait des prédictions, & j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe & ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides, que le tems, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtiments ruinés, qui étant sans écorce & sans racine, sont prêts à tomber au

moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crain rien; ne poursuis pas; tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourez trouver aisément cet homme; car si les tambours & la musique l'on fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il aprochera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faisons entendre encor nos instrumens.

(*La musique recommence, & on chante encor.*)

Sicile, en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire &c.

(*Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-meme, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, & que vous hazardiez ainsi votre vie & la mienne!

LEONIDE.

Que voulez vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(*On entend alors le son des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bien-venue des roſes & des œillets, leur muſique n'aproche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hyver les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage dès ouragans, le bruit de la chûte des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'aproche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un tems ſerein; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas apellé, pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'aproche d'une femme; je ne ſais quoi de doux & de

tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas apellé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger, ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente, sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah Léonide, que tu penses à merveille!

HERACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages; regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, & sage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégresse & la tristesse; elle blesse & elle guérit, c'est du thériaque & du poison. Enfin elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, & rien de si mauvais quand elle est mauvaise, &c.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous en garantir?

HERACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté ? & quand nous instruirez-vous qui vous êtes & qui nous sommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfans ! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius & Léonide s'échapent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux boufons de la pièce viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius sortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'est-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel est cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aspect !

CINTIA.

Quelle horrible présence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arivée ici très irrésolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poison de deux de mes sens, l'ouïe & la vue; avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes-vous?

CINTIA.

Je suis une femme, & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? & si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HERACLIUS.

Non, je présume pourtant que si: j'ai vu le ciel; & si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc, toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HERACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait & qui a fait tant de peur à une femme?

HERACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'eſt pas peu ſavoir, que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux aprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule ; elle veut prendre ſes flèches.)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons ; quel beſoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton ſtile, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'apartient

n'apartient pas à ta peau, ou ta peau n'apartientt pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrivent Libia & Léonide qui ſe diſent à peu près les mêmes choſes que Cintia & Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théâtre. Héraclius & Léonide ſortent & rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, & concluent qu'Aſtolphe avait raiſon de dire que la femme eſt un tableau à double viſage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Aſtolphe qui s'eſt retiré dans ſa grotte. Enfin Phocas parait avec ſa ſuite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.*)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcaſſe qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux ſauvages.*

Vous me faites ſouvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HERACLIUS.

Nous ne ſavons rien de nous, ſinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même; & vous autres, pourai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en saurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, & tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure, c'est-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais, c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des soldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Leonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HERACLIUS & LÉONIDE *ensemble.*

Va, va, arive, arive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop éfrontée, allons; qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une fléche qui ne soit lancée dans leur poitrine (*b*).

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, & s'écrie.*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reste en suspens en s'écriant.*)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances, ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un siécle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à present n'est que contre le bon sens; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentiments pour *Héraclius*, & qui doit l'épouser à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tue lui & *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pédro Calderon de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs boufonneries à cette situation, & ils croyent que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif*).

CINTIA.

Je n'ai jamais vu létargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de fraper Phocas.

PHOCAS *à Astolphe*.

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'éfrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons, lève toi, & di-moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice que ta fidélité sauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, où dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, voi comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je l'avoue ; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le céles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang : ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur (c).

(c) On voit que dans cet amas d'avantures & d'idées romanesques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Quoi ? vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*tous deux ensemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Astolphe.*

Di, toi, qui des deux l'est ?

HERACLIUS.

Moi.

LÉONIDIE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frape l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causeroit bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils ; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout

dans sa douleur, qui me donna tout, & ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pouras-tu les faire périr l'un & l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où suis-je? Quand je suis prêt de me venger d'un ennemi qui pourait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; & le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauve-garde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien; la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas sera conduit au suplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force & sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, & qu'un autre l'a nourri. Crain que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la

mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison : & cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(*Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS & LEONIDE.

Non ; ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne ?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne poura rien changer dans vos cœurs ?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une paysanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourments le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eſt là aimer. Hélas ! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'eſpèrent-ils ? qu'on les traîne en priſon, où qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur . . . .

PHOCAS.

Ne me dites rien, je sens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

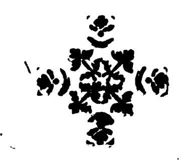
(*Cette scene terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia & Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo père de Libia arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat, que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune & le soleil obéissent à ma voix.

(*Aussi-tôt la terre tremble, le théatre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.*)

C'est ainsi que finit la premiere journée de la piéce de Calderon.



SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce cahos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on apelle Héraclius, lui parle ainsi : » Nous sommes les premières qui avons » vu combien sa rudesse est traitable.... J'en ai eu » compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord » si fier, & ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait » d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un em- » pereur ; il était si intrépide avec Phocas, il aimait » mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de » Maurice ! enfin sa piété envers ce vénérable viel- » lard ! Tout doit te plaire comme à moi.

Cela est naturel & intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime, c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond, » C'est ainsi qu'en juge ma valeur ; & en voyant » l'excès de leur courage je les ai crus tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Astolphe, qu'il est content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes : » car, dit Astolphe, puisque le son » des instrumens les a fait sortir de notre caverne, il les » attirera une seconde fois. On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant, le sorcier persuade à Phocas que toute cette avanture pourroit bien n'être qu'une illusion, qu'on n'est sûr de rien dans ce monde, que la vérité est partout jointe au mensonge. » Pour vous en con- » vaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais » superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages, » sur quoi est-il fondé ? sur le vent ; c'est un portrait » de la vie humaine.

Bientôt après Héraclius & Léonide reviennent au son de la musique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à-peu-près comme *Arlequin sauvage*. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il se sent une secrette horreur pour Phocas. Les paysans gracieux aprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas est à la chasse au tigre, & qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas ; ainsi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius ; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encor entendre de la musique. On répond en chantant à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit, *On ne sait si leur origine royale est mensonge ou vérité.* Le second chœur dit, *Que leur bonheur soit vérité & mensonge.* Ensuite on leur présente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en frissonnant, dit Héraclius : *je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée, que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme un ornement, & non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche s'ils savaient à quoi elle oblige.*

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait présent, *Tout cela est*

beau, dit-il, *cependant je n'en suis point ébloui, je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainsi déveloper, dans le fils de Maurice, l'instinct du courage, & dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie & sans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échapent au milieu de ses épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds, & les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfans. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, & les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide au contraire ne le remercie seulement pas. Phocas s'en étonne. » De quoi aurai-je à te remercier? lui dit Léonide: » si tu me donnes des honneurs, ils sont dûs à » ma naissance; quelle qu'elle soit: si tu m'as acordé » la vie elle m'est odieuse, quand je me crois fils de » Maurice. » Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia & Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arive un ambassadeur du duc de Calabre, & cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève, le prétendu ambassadeur parle ainsi,

» Le grand-duc Frédéric, sachant, ô empereur! » que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous, & » devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous » deux; vous de votre arrivée & elle de l'honneur qu'elle » a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser » sa main blanche. Mais, pour venir à des matières » plus importantes, le grand-duc mon maître m'a

» chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre,
» sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure
» la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il
» payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne se
» trouve point d'héritier plus proche que Maurice,
» c'est à mon maître qu'apartient le bonnet impérial,
» & la couronne de laurier, comme un droit hérédi-
» taire. Il vous somme de les restituer.

PHOCAS.

Ne poursui point, tai-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse, c'est assez que tu les aies prononcées.

LEONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vîte monsieur l'ambassadeur.

HERACLIUS.

Léonide, pren garde: il vient sous le nom sacré d'ambassadeur: n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS *à l'ambassadeur.*

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la derniere raison des princes est de la poudre, des canons & des boulets. (*d*)

PHOCAS.

Eh bien soit, que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous

(*d*) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Calderon* & celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des balles au cinquieme siecle sont dignes de la conduite de cette piéce.

avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique & des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins, & divertissons-nous pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jetter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un soufle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur, & une si grande majesté.*)

LEONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation rustique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans les exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très bien & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une

caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse ? & di-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, & qui était en son pouvoir ? N'a-t-il pas également pris soin de l'un & de l'autre ?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité Héraclius parle fort sagement.

LEONIDE.

Quelle est donc cette fidélité ? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous instruire de notre destinée: mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tai-toi : puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de....

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'apelles ainsi ; vieux traître, vieux tyran !

(*Léonide lui saute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je suis tout brisé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arêtez!

(*Phocas paraît alors. Cintia & le sorcier arrivent.*

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise afaire.

HERACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(*Léonide relevé s'excuse devant Phocas & Cintia de sa chûte; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :*

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu : mais dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, & l'autre par sa modération.

Fin de la seconde Journée.





TROISIEME JOURNÉE.

LA troisieme journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; & ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux & sur la voix de Cintia & de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice : Comment le savez-vous ? dit Héraclius ; C'est, répond Libia, que mon pere me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'apartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra ; car l'empire est hydropique de mon sang, & il s'assouvira du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, & voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me parait impossible,

CINTIA.

Je vois évidement l'impossibilité

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Écoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, atendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Étonné de tout ce que j'aprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie,

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant feint de dormir.*

Déja ils sont informés de cette tromperie, & persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires & si distincts, celui d'ennemi & celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi & qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flote toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de pere, & celui d'ennemi ; allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LEONIDE *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle afection secrette : mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, & je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*).

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais n'importe, je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit atiédi.

(*e*) On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à *Léonide* ? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est fils de *Maurice* ? Tout cela parait d'une démence inconcevable.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : aprochons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner, & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre désir que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'acomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LEONIDE.

Il est parti, & je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LEONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer (*f*) ? Mais quoi ? je me suis senti une secrette

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'est à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos ; il faut donc qu'elle ait tenu le même discours, tantôt à *Héraclius* tantôt à *Leonide.*

inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrette inclination? Sans doute: donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi restai-je en suspens?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HERACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, & c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne suis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier, qu'il meure; j'entends crier, qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix, aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles tout est égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main!

HERACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te fraper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'ac-

tion que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étoufés, que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défen-moi, Léonide : toute ma valeur tremble encor à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace ; il me semble que je le vois encor escrimer avec cet aspic de métal, & ces regards de basilic.

HERACLIUS.

Eh ! seigneur, quand je mets à vos pieds, non-seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis, & mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah ! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah ! ciel, ou m'enfuirai-je dans un si grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laisse aller.*)

PHOCAS (*quand Héraclius est parti.*)

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré, ... Oui, seigneur, je le suivrai ; son châtiment sera égal à sa trahison ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur ?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est ; c'est une létargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse ; mes idées sont toutes troublées ; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie, je ne suis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, & que si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice ; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, & si je juge bien ou mal.

CYNTIA.

Tout cela est si obscur qu'on ne peut pas juger de leur intention : il faut les entendre : notre jugement ne peut ateindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS *à Lisippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange avanture ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit ; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges ?

(*Tous ensemble*).

On ne poura nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(Tous ensemble.)

Nous sommes entrainés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas & Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence.

(Il sort.)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas aussi?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(Libia & Cintia derrière la scène appellent Phocas.)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, & que de choses tu me caches!

(On entend derrière le théâtre.)

Voila le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie (*g*).

(*Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc afin que la conclusion de cette terrible avanture réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi poursuivi par les chiens, sans que j'aye le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'etaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'acours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour savoir...; mais que vois-je?

LEONIDE.

Je viens savoir...; mais qu'aperçois-je?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

(*g*) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *afamé* de *humbre*, *faim*.

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu ?

HERACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais ? où était-il ?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice !

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboyements des chiens ; j'ai appellé, vous êtes venu ; sûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chasseurs derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arivent avec les deux paysans gracieux, & une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

LEONIDE.

Je n'en sais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échaper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est

un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, & où nous ferons des festins & des réjouissances.

LEONIDE.

O ciel ! sera-ce une fiction ? & ce que nous avons vu était-il une vérité ? quel est le certain ? quel est l'incertain ? je n'y conçois rien, mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, & bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit ; jouit soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais ?

HERACLIUS.

Non, seigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne causent que des peines, & que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent & disparaissent, & qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(Le vieil Astolphe & Lisippo arivent, & s'arrêtent au fond du théâtre.

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'ose aprocher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te suplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HERACLIUS.

Non seigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je reprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'est la vérité; & puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez ; mais de qui le sais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin iréprochable, c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le savoir ?

HERACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel espoir me reste-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paye assez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, & de manquer de respect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne sais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LÉONIDE *à Héraclius.*

Arête, ne le maltraite point sans raison; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il n'est pas vrai que nous soyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flater ainsi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit?

(*Un des paysans gracieux.*)

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abîme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a apris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.



ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire ?

CINTIA.

Et toi, traitre Liſippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ; il n'eſt plus tems de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'afirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

(*Tous les acteurs crient.*)

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur votre parole & ſur la mienne, il faut la tenir ; & ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous & pour moi j'accomplirai ma promeſſe.

messe. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, perçez-en le fond. --Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort ; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoye courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père, je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant (*h*).

PHOCAS.

Espère mieux, & voi si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraine aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion!

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens

(*h*) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi, selon Calderon, *tout est mensonge & vérité.*

ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main, & qu'ils disent à haute voix, vive Léonide!

HERACLIUS.

O cieux! favorisez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique chante*, vive Léonide.)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en atendant héritier de l'empire; & quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favorisez-moi!

ASTOLPPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(*La musique recommence, & chante*, vive Léonide! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours & du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en apareil de guerre.

CINTIA (*qui aparemment s'en était allée, & qui revient sur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents & des flots, & ce gonflement passager des va-

gues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds & salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste-cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaitre le port.

PHOCAS.

C'est aparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt...

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flote du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertissemens! Cette flote ne m'inspire aucune épouvante; je vais enróler du monde; & pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis malgré moi avec mes gens.

(*Ils suivent Phocas. Astolphe & Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient :* ô cieux! ayez pitié de nous! *On voit avancer la flote de Fréderic, & on entend :* à terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

(*Troupe de soldats de Phocas.*)

Vive Léonide ! vive Léonide !

FREDERIC grand-duc de Calabre, *descendant de son vaisseau.*

Prenons terre, formons nos escadrons ; que les ennemis surpris soient épouvantés : qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi ; puisque les eaux & les vents m'ont été si favorables : que le sang & le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre ; je suis neveu de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? surtout, lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il aracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les destinées ne m'apellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné ? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice ? Enfin quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me sufirait ; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(*On voit de loin Astolphe sur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déja porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de destruction ! Autant que ma vue peut s'étendre, au tant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme, mais il soufle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole

pas : ce n'est point un poisson, car il ne nage pas ; il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(*Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux ! nous implorons votre secours.

FREDERIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE à *Héraclius*.

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous ; & afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni longtemps de la cour, m'a sauvé deux fois la

vie ſur la terre & ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe (*i*). Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : acordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit atendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croye avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel parait ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Eh qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joye. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprens mes eſprits ; & plus je te conſidére, plus il me ſemble que je t'ai déja vu.

FRÉDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais aproché des

(*i*) Le fonds de cette ſcène parait intéreſſant & admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraye tragédie, c'eſt-à-dire, d'une péripétie atendriſſante, toute en action, ſans aucun embaras, ſans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HERACLIUS.

C'est la vérité ; mais je t'ai vu sans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir sans me voir !

HERACLIUS

Oüi.

FREDERIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'aprofondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'aprendras ce que je veux savoir, & qui me ravit déja en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déja dit que je suis le fils des montagnes, acoutumé au travail & à la peine ; & quoique j'aye beaucoup souffert, écoute-moi, je me reposerai en te parlant.

FREDERIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HERACLIUS.

Écoute ; tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna....

(*Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arivant sur la scène*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oposer à la hardiesse de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous acompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDERIC.

J'espère en vous deux. J'atends de vous mon triomphe : déja mes soldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas parhissent, les trompettes & les clairons sonnent la charge, la bataille se donne : on entend d'un côté,* vive Phocas ; *& de l'autre,* vive Frédéric. *Puis tous ensemble crient,*

Aux armes, aux armes, combatons, combatons.)

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les sentiers ; si vous marchez de ce côté, vous pourez tout rompre.

CINTIA *paraissant armée, à la tête des siens.*

Non, vous ne romprez rien, c'est à moi de défendre ce poste.

HERACLIUS.

Qui poura soutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frape mes yeux !

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, & à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à présent c'est moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? Rien que les vissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie, moi fuir ? & fuir de vos yeux ! ce sont deux choses si impossibles, que si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas ariver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, & si tu restes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

(CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*)

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai soin de ma réputation & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous avez déja fait, que vous ne vous en souvenez plus, & que mon bien & mon mal vous sont indifférens.

(*Des voix s'élevent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FRÉDERIC.

Passez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir (*k*) je ne pourais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye & qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HERACLIUS *se jettant sur Léonide.*

Oui, tu mouras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combatent tous deux.*)

(*k*) On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia*, il est dificile de s'en apercevoir.

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont perdues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, secourez-moi (l) !

(On entend les tambours.)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui en brisant ton frein, brise les loix & le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mords aux dents, demeure; & en courant ainsi déchaîné, ne fui pas.

FREDERIC *à Heraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel ! ma vie est perdue !

HERACLIUS *courant sur lui.*

C'est mon ennemi; qu'il meure!

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

(l) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia*. Je l'ai traduit fidélement.

Pues, no me puedo declarar;
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer ? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle

PHOCAS.

Malheureux ! qu'ai-je entendu ? tout est toujours équivoque entr'eux. Toujours ces voix, *qu'il meure*, *qu'il ne meure pas* ! Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain ; il disait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas*. Tout est changé ; c'est lui qui te défend, & c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté ?

LEONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Frederic, & des soldats s'aprochent*).

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FREDERIC.

C'est ici que son cheval l'a jetté par terre.

LEONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de soldats.*)

UN SOLDAT.

Acourez tous.... mais que vois-je ?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds ; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc ?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(*Phocas meurt en disant ces paroles ; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang, il faut donc qu'il se croye son père, mais comment peut-il le croire ?*)

CINTIA.

Déja tous ses gens sont en fuite, & les miens ayant sécoué le joug de la tyrannie disent & redisent ;

Vive Héraclius ; qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne son front du sacré laurier !
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(*Les soldats & le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne apartient à Fréderic, il l'a méritée ; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, & non

pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes ; c'est à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FREDERIC.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité & vêtu en prince, & qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de son habit de gala.*)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantements ; je vous ai menti ; j'ai menti aussi à Frédéric, qu nd je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fumes élevés ensemble, qu'il soit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ferai votre fujet foumis & fidèle.

HERACLIUS.

Si par hazard une grandeur fi inefpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours batent, les clairons fonnent, le peuple & les foldats s'écrient :)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces aplaudiffemens finiffent.

HERACLIUS.

Efpérons qu'un roi fera heureux quand il commencera fon règne par être détrompé, quand il connaitra, qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiffe une vérité, & qui ne puiffe être un menfonge.

Fin de la troifieme & dernière Journée.



DISSERTATION DE L'ÉDITEUR

SUR

L'HÉRACLIUS DE CALDERON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespear, sa grandeur & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéressans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Calderon, & le *Jules César* de Shakespear, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *mille & une nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, & rempli de tout ce que l'imagination éfrénée peut concévoir de plus absurde. La pièce de Shakespear, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des yvrognes du tems de la reine Elizabeth ; mais le fonds est toujours vrai, & ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Calderon, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encor pis : mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés, pour ne pas apercevoir dans ce fameux Calderon la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste, & sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Calderon ne savait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance parait assez quand il supose une reine de Sicile du tems de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire; & surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de Philippe V, & ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique; nous, au contraire, nous primes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols du tems de Louis XIII & de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid*; il traduisit le *Menteur*, la *suite du Menteur*; il imita *D. Sanche d'Aragon*. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Calderon, il les ait insérés dans son *Héraclius*, & qu'il ait embelli le fonds du sujet? Molière ne prit-il pas deux scènes du *pédant joué* de Cyrano de Bergerac son compatriote & son contemporain?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon, mais il ne l'est

pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très fameux en Espagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se faisait, quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? & quelle mortification lui aurait-on donnée? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ses traductions de Guillen de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Calderon dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un *original dont il s'est fait depuis de belles copies*. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, & leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appellé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *famosa comédia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée (dit-on) dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emanuel de Guera, juge

eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron après ſa mort, parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'*Héraclius* dans Corneille ? Ce docteur était très inſtruit de tout ce qui concernait Calderon ; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies ; tantôt ils faiſaient emſemble des pièces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux qu'on joue encor en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes & françaiſes, tirées de l'écriture ; mais elles ſont chargés de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très inutile au progrès des arts de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théâtres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebatue, écoutons Lopez de Vega lui-même, génie égal pour le moins à Sakeſpear. Voici comme il parle à peu près dans ſon épitre en vers, intitulée, *nou-*

vel art de faire des comédies en ce tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizares ;
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos aieux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aieux étaient des barbares (m).
L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit (n).
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous six verroux (o)
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épitre, il en est à sa quatre-cent-quatre-vingt-troisième pièce de théâtre ; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez & de Shakespear était d'être comédiens ; mais Molière était comé-

(*m*) Mas come le servieron muchos barbaros
Che enseñaron el vulgo a sus rudezas ?

(*n*) Muere sin fama è gallardon.

(*o*) Encierro los preceptos con seis llaves &c.

dien aussi ; & au lieu de s'asservir au détestable goût de son siécle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût ; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont-neuf & le second livre de Virgile. Les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire : nous avons notre goût ; Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges ? diront les partisans de ces pièces irrégulières & bizarres. Qui ? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus & pater & res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième & le sixième livre de Virgile, & le sauront par cœur, soyez sur que ce sont là des beautés de tous les tems & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* & d'*Athalie* applaudis sur tous les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts ; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure ?



CONTE NOUVEAU

TRADUIT DU SYRIAQUE:

Par Dom CALMET.



CHAPITRE PREMIER.

LA jeune princesse Amaside, fille d'Amasis roi de Tanis en Egypte, se promenait sur le chemin de Péluse avec les dames de sa suite. Elle était plongée dans une tristesse profonde, les larmes coulaient de ses beaux yeux. On sait quel était le sujet de sa douleur, & combien elle craignait de déplaire au roi son pere par sa douleur même. Le vieillard Mambrès, ancien mage & eunuque des Pharaons, était auprès d'elle, & ne la quittait presque jamais. Il la vit naître, il l'éleva, il lui enseigna tout ce qu'il était permis à une belle princesse de savoir des sciences de l'Egypte. L'esprit d'Amaside égalait sa beauté; elle était aussi sensible, aussi tendre que charmante, & c'était cette sensibilité qui lui coûtait tant de pleurs.

La princesse était âgée de 24 ans; le mage Mambrès en avait environ 1300; c'était lui, comme on sait, qui avait eu, avec le grand Moyse, cette dispute fameuse dans laquelle la victoire fut longtemps balancée entre ces deux profonds philosophes. Si Mambrès succomba, ce ne fut que par la protection visible des puissances célestes qui favoriserent son ri-

val. Il fallut des Dieux pour vaincre Mambrès. L'âge affaiblit cette tête, si supérieure aux autres têtes, & cette puissance qui avait résisté à la puissance universelle ; mais il lui resta toujours un grand fond de raison ; il ressemblait à ces immenses bâtiments de l'antique Egypte dont les ruines attestent la grandeur. Mambrès était encore fort bon pour le conseil, & quoiqu'un peu vieux, il avait l'ame très compatissante.

Amasis le fit sur-intendant de la maison de sa fille, & il s'acquittait de cette charge avec sa sagesse ordinaire : la belle Amaside l'attendrissait par ses soupirs. O mon amant ! mon jeune & cher amant, s'écriait-elle quelquefois ! le plus grand des vainqueurs, le plus accompli, le plus beau des hommes ! quoi, depuis près de sept ans, tu as disparu de la terre ! quel dieu t'a enlevé à ta tendre Amaside ? tu n'es point mort, l'univers aurait célébré & pleuré ton trépas ! tu n'es point mort ! les savants prophetes de l'Egypte en conviennent ; mais tu es mort pour moi, je suis seule sur la terre, elle est déserte ; par quel étrange prodige as-tu abandonné ton trône & ta maîtresse ! ton trône ! il était le premier du monde, c'est peu de chose ; mais moi qui t'adore, ô mon cher Na... Elle allait achever. Tremblez de prononcer ce nom fatal, lui dit le sage Mambrès, ancien eunuque & mage des Pharaons ; vous seriez peut-être décelée par quelqu'une de vos dames du palais, elles vous sont toutes très dévouées, & toutes les belles dames se font, sans doute, un plaisir de savoir les passions des belles princesses ; mais enfin il peut se trouver une indiscrette & même à toute force une perfide ; vous savez que le roi votre pere, qui d'ailleurs vous aime, a juré de vous faire mourir, si vous prononciez ce nom terrible, toujours prêt à vous échapper ; pleurez, mais taisez-vous. Cette loi est bien dure, mais vous n'a-

vez pas été élevée dans la sagesse égyptienne pour ne savoir pas commander à votre langue ; songez qu'Harpocrate un de nos plus grands dieux a toujours le doigt sur sa bouche. La belle Amaside pleura & ne parla plus. Comme elle avançait en silence vers les bords du Nil, elle apperçut de loin dans un bocage baigné par le fleuve, une vieille femme couverte de lambeaux gris, assise sur un tertre ; elle avait auprès d'elle une ânesse, un chien, un bouc, vis-à-vis d'elle, un serpent qui n'était pas comme les serpens ordinaires, car ses yeux étaient brillants & tendres, sa physionomie était noble & intéressante, sa peau brillait des couleurs les plus vives & les plus douces, il se dressait sur sa queue avec une grace ravissante ; un énorme poisson, à moitié plongé dans le fleuve, n'était pas la moins étonnante personne de la compagnie ; il y avait sur une branche un corbeau & un pigeon ; toutes ces créatures semblaient avoir ensemble une conversation assez animée. Hélas ! dit la princesse tout-bas, ces gens là parlent, sans doute, de leurs amours ; & il ne m'est pas permis de prononcer le nom de ce que j'aime ! La vieille tenait à la main une chaine légere d'acier, longue de cent brasses, à laquelle était attaché un taureau qui paissait dans la prairie. Ce taureau était blanc comme la neige, fait au tour, potelé, léger même, ce qui est bien rare. Ses cornes étaient d'yvoire ; c'était ce qu'on vit jamais de plus beau dans son espèce ; celui de Pasiphaé, celui dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe, n'approchaient pas de ce superbe animal. La charmante génisse en laquelle Isis fut changée aurait à peine été digne de lui.

Dès que le taureau blanc vit la princesse, il courut vers elle avec la rapidité d'un jeune cheval arabe qui franchit les vastes plaines & les fleuves de l'antique Saana pour s'approcher de la brillante cavale qui

regne dans son cœur, & qui fait dresser ses oreilles. La vieille faisait ses efforts pour le retenir ; le serpent semblait l'épouvanter par ses sifflements ; le chien le suivait & lui mordait ses belles jambes ; l'ânesse traversait son chemin & lui détachait des ruades pour le faire retourner ; le gros poisson remontait le Nil, & s'élançant hors de l'eau, menaçait de le dévorer ; le bouc restait immobile & saisi de crainte ; le corbeau voltigeait au tour de la tête du taureau, & comme s'il eût voulu s'efforcer de lui crever les yeux. La colombe seule l'accompagnait par curiosité, & lui applaudissait par un doux murmure.

Un spectacle si extraordinaire jeta Mambrès dans de sérieuses pensées. Cependant le beau taureau blanc tirant après lui sa chaîne & la vieille, était déjà parvenu auprès de la princesse saisie d'étonnement & de peur ; il se jette à ses pieds, il les baise, il verse des larmes, il la regarde avec des yeux où régnait un mélange inoui de douleur & de joye ; il n'osait mugir, de peur d'effaroucher la belle Amaside ; il ne pouvait parler : un faible usage de la voix, accordé à quelques animaux lui était interdit ; mais toutes ses actions étaient éloquentes. Il plut beaucoup à la princesse ; elle sentit qu'un léger amusement pouvait suspendre pour quelques moments les chagrins les plus douloureux ; voilà, disait-elle, un animal bien aimable, je voudrais l'avoir dans mon écurie. A ces mots le taureau blanc plia les quatre genoux & baisa la terre. Il m'entend, s'écria la princesse ! il me témoigne qu'il voudrait m'appartenir ; ah divin mage, divin eunuque ! donnez moi cette consolation, achetez moi ce beau chérubin ; * faites le prix avec la vieille à laquelle il appartient sans doute ; je veux que cet animal soit à moi ; ne me refusez pas cette innocente

* *Cherub* en Caldéen signifie un bœuf ; je ne sais pas comment on dit Bœuf en Egyptien.

consolation. Toutes les dames du palais joignirent leurs prieres aux instances de la princesse; *Mambrès se laissa toucher & alla parler à la vieille.*



CHAPITRE II.

MADAME, lui dit-il, vous savez que les filles & surtout les princesses, ont besoin de se divertir : la fille du roi est folle de votre taureau, je vous prie de nous le vendre; vous serez payée argent comptant. Seigneur, répond la vieille, ce précieux animal n'est point à moi, je suis chargée, moi & toutes les bêtes que vous avez vues, de le garder avec soin, d'observer toutes ses démarches & d'en rendre compte. Dieu me préserve de vouloir jamais vendre cet animal impayable.

Mambrès, à ce discours, se sentit éclairé de quelques traits d'une lumiere confuse qu'il ne démêlait pas encore. Il regarda la vieille au manteau gris avec plus d'attention. Respectable dame, lui dit-il, ou je me trompe, ou je vous ai vue autrefois. Je ne me trompe pas, répondit la vieille, je vous ai vu, seigneur, il y a 700 ans dans un voyage que je fis de Syrie en Egypte, quelques mois après la destruction de Troye, lorsque Hiram II régnait à Tyr & Nephel Keres sur l'ancienne Egypte.

Ah! madame, s'écria le vieillard, vous êtes l'auguste Pythonisse d'Endor. Et vous, seigneur, lui dit la Pythonisse en l'embrassant, vous êtes le grand Mambrès d'Egypte. O rencontre imprévue! jour mémorable! décrets éternels, dit Mambrès! ce n'est pas, sans doute, sans un ordre de la providence que nous nous retrouvons dans cette prairie sur les bords du

Nil, près de la superbe ville de Tanis; quoi, c'est vous Madame, qui êtes si fameuse sur les bords de votre petit jourdain, & la premiere personne du monde pour faire voir des ombres! quoi, c'est vous, seigneur, qui êtes si fameux pour changer les baguettes en serpents, le jour en ténébres & les rivieres en sang? Oui, madame, mais mon grand âge affaiblit une partie de mes lumieres & de ma puissance; j'ignore d'où vous vient ce beau taureau blanc & qui sont ces animaux qui veillent avec vous autour de lui. La vieille se recueillit, leva les yeux au ciel, puis répondit en ces termes: mon cher Mambrès, nous sommes de la même profession; mais il m'est expressément défendu de vous dire quel est ce taureau; je puis vous satisfaire sur les autres animaux; vous les reconnaîtrez facilement aux marques qui les caractérisent: Le serpent est celui qui persuada Eve de manger une pomme, & d'en faire manger à son mari; l'ânesse est celle qui parla si bien, dans un chemin creux, à Balaam votre contemporain; le poisson qui a toujours sa tête hors de l'eau, est celui qui avala Jonas, il y a quelques années; ce chien est celui qui a suivi l'ange Raphaël & le jeune Tobie dans le voyage qu'ils firent du temps du grand Salmanasar à Ragès en Médie. Ce bouc est celui qui expie tous les péchés d'une nation; ce corbeau & ce pigeon sont ceux qui étaient dans l'arche de Noé, grand événement, catastrophe universelle que presque toute la terre ignore. Vous voilà au fait, mais pour le taureau, vous n'en saurez rien. Mambrès écoutait avec respect, puis il dit: l'éternel révéle ce qu'il veut, & cache ce qu'il veut; illustre Pythonisse, toutes ces bêtes qui sont commises avec vous, à la garde du taureau, ne sont connues que de votre généreuse & agréable nation, qui est elle-même inconnue à presque tout le monde; les mer-

veilles que vous & les vôtres, & moi & les miens avons opérées, seront un jour un grand sujet de doute & de scandale pour les faux sages; heureusement elles trouveront croyance chez les sages véritables, qui seront soumis aux voyants dans une petite partie du monde, & c'est tout ce qu'il faut. Comme il prononçait ces paroles, la princesse le tira par la manche, & lui dit: Mambrès, est-ce que vous ne m'acheterez pas mon taureau? Le mage plongé dans une rêverie profonde, ne répondit rien, & Amaside versa des larmes. Elle s'adressa alors elle-même à la vieille, & lui dit: ma bonne, je vous conjure par tout ce que vous avez de plus cher au monde, par votre pere, par votre mere, par votre nourice qui sans doute vivent encore, de me vendre non-seulement votre taureau, mais aussi votre pigeon qui lui paraît très affectionné; pour vos autres bêtes, je n'en veux point; mais je suis fille à tomber malade de vapeurs, si vous ne me vendez pas ce charmant taureau qui fera toute la douceur de ma vie. La vieille lui baisa respectueusement les franges de sa robe de gaze, & lui dit: princesse, mon taureau n'est point à vendre. Votre illustre mage en est instruit; tout ce que je pourrais faire pour votre service ce serait de le mener paître tous les jours près de votre palais; vous pourriez le caresser, lui donner des biscuits, le faire danser à votre aise; mais il faut qu'il soit continuellement sous les yeux de toutes les bêtes qui l'accompagnent & qui sont chargées de sa garde. S'il ne veut point s'échapper, elles ne lui feront point de mal; mais s'il essaye encore de rompre sa chaine comme il a fait dès qu'il vous a vue, malheur à lui! je ne répondrais pas de sa vie, ce gros poisson que vous voyez l'avalerait infailliblement & le garderait plus de trois jours dans son ventre, ou bien ce ser-

pent qui vous a paru peut être assez doux & assez aimable, lui pourrait faire une piqure mortelle.

Le taureau blanc qui entendait à merveille, tout ce que disait la vieille, mais qui ne pouvait parler, accepta toutes les propositions d'un air soumis ; il se coucha à ses pieds, mugit doucement, & regardant Amaside avec tendresse, il semblait lui dire : venez me voir quelque fois sur l'herbe. Le serpent prit alors la parole & dit : princesse, je vous conseille de faire aveuglément tout ce que mademoiselle d'Endor vient de vous dire, l'ânesse dit aussi son mot & fut de l'avis du serpent. Amaside était affligée que ce serpent & cette ânesse parlassent si bien, & qu'un beau taureau qui avait des sentimens si nobles & si tendres ne pût les exprimer. Hélas! rien n'est plus commun à la cour, disait-elle tout bas ! on voit tous les jours de beaux seigneurs qui n'ont point de conversation, & des malotrus qui parlent avec assurance. Ce serpent n'est point un malotru, dit Mambrès ; ne vous y trompez pas, c'est peut-être une personne de la plus grande considération. Le jour baissait, la princesse fut obligée de s'en retourner, après avoir bien promis de revenir le lendemain à la même heure ; ses dames du palais étaient émerveillées & ne comprenaient rien à ce qu'elles avaient vu & entendu ; Mambrès faisait ses réflexions ; la princesse songeant que le serpent avait apellé la vieille *mademoiselle*, conclut au hasard qu'elle était pucelle & sentit quelque affliction de l'être encore ; affliction respectable qu'elle cachait avec autant de scrupule que le nom de son amant.





CHAPITRE III.

LA belle princeſſe recommanda le ſecret à ſes dames ſur ce qu'elles avaient vu ; elles le promirent toutes, & en effet elles le garderent un jour entier. On peut croire qu'Amaſide dormit peu cette nuit. Un charme inexplicable lui rapellait ſans ceſſe l'idée de ſon beau taureau. Dès qu'elle put être en liberté avec ſon ſage Mambrès, elle lui dit : ô ſage, cet animal me tourne la tête. Il occupe beaucoup la mienne, dit Mambrès. Je vois clairement que ce chérubin eſt fort au deſſus de ſon eſpèce. Je vois qu'il y a là un grand myſtère. Mais je crains un événement funeſte. Votre père Amaſis eſt violent & ſoupçonneux ; toute cette affaire exige que vous vous conduiſiez avec la plus grande prudence. Ah ! dit la princeſſe, j'ai trop de curioſité pour être prudente ; c'eſt la ſeule paſſion qui puiſſe ſe joindre dans mon cœur à celle qui me dévore pour l'amant que j'ai perdu ; quoi ! ne pourrai-je ſavoir ce que c'eſt que ce beau taureau qui excite dans moi un trouble ſi inoui ? Mambrès lui dit : madame, je vous ai avoué déja que ma ſcience baiſſe à meſure que mon âge avance ; mais je me trompe fort, ou le ſerpent eſt inſtruit de ce que vous avez envie de ſavoir ; il a de l'eſprit, il s'explique en bons termes, il eſt accoutumé depuis long-tems à ſe mêler des affaires des dames. — Ah ! ſans doute, dit Amaſide, c'eſt ce beau ſerpent de l'Egypte qui, en ſe mettant la queue dans la bouche, eſt le ſymbole de l'éternité, qui éclaire le monde dès qu'il ouvre les yeux & qui l'obſ-

curcit dès qu'il les ferme. Non, madame --- C'est donc le serpent d'Esculape ? --- Encore moins. --- C'est peut-être Jupiter sous la forme d'un serpent ? --- Point du tout. --- Ah je vois, je vois, c'est votre baguette que vous changeâtes autrefois en serpent ? --- Non, vous dis-je, madame, mais tous ces serpents là sont de la même famille; celui-ci a beaucoup de réputation dans son pays; il y passe pour le plus habile serpent qu'on ait jamais vu; adressez-vous à lui. Toutefois je vous avertis que c'est une entreprise fort dangereuse. Si j'étais à votre place, je laisserais là le taureau, l'ânesse, le serpent, le poisson, le chien, le bouc, le corbeau & la colombe. Mais la passion vous emporte; tout ce que je puis faire est d'en avoir pitié & de trembler.

La princesse le conjura de lui procurer un tête à tête avec le serpent; Mambrès qui était bon, y consentit, & réfléchissant toujours profondément, alla trouver sa Pythonisse. Il lui exposa la fantaisie de sa princesse avec tant d'insinuation qu'il la persuada. La vieille lui dit donc qu'Amaside était la maîtresse; que le serpent savait très bien vivre, qu'il était fort poli avec les dames, qu'il ne demandait pas mieux que de les obliger, & qu'il se trouverait au rendez-vous. Le vieux mage retourna porter à la princesse cette bonne nouvelle; mais il craignait encore quelque malheur & faisait toujours ses réflexions. Vous voulez parler au serpent, madame; ce sera quand il plaira à votre altesse. Souvenez-vous qu'il faut beaucoup le flatter, car tout animal est paîtri d'amour propre & sur-tout lui. On dit même qu'il fut autrefois chassé du ciel pour son excès d'orgueil. Je ne l'ai jamais oui dire, repartit la princesse. Je le crois bien, reprit le vieillard. Alors il lui apprit tous

les bruits qui avaient couru sur ce serpent fameux ; mais, madame, quelqu'avanture singuliere qui lui soit arrivée, vous ne pouvez arracher son secret qu'en le flattant. Il passe dans un pays voisin pour avoir autrefois joué un tour pendable aux femmes, il est juste qu'à son tour une femme le séduise. J'y ferai mon possible, dit la princesse. Elle partit donc avec ses dames du palais & son mage eunuque.

La vieille alors faisait paître le taureau blanc assez loin. Mambrès laissa Amaside en liberté & alla entretenir la Pythonisse. La dame d'honneur causa avec l'ânesse; les dames de compagnie s'amuserent avec le bouc, le chien, le corbeau & la colombe; pour le gros poisson qui faisait peur à tout le monde, il se replongea dans le Nil par ordre de la vieille. Le serpent alla aussi-tôt au devant de la belle Amaside dans le bocage, & ils eurent ensemble cette conversation.

LE SERPENT.

Vous ne sauriez croire, madame, combien je suis flatté de l'honneur que votre altesse daigne me faire.

LA PRINCESSE.

Monsieur, votre grande réputation, la finesse de votre physionomie, & le brillant de vos yeux m'ont aisément déterminée à rechercher ce tête à tête. Je sais par la voix publique (si elle n'est pas trompeuse) que vous avez été un très grand seigneur dans le ciel empirée.

LE SERPENT.

Il est vrai, madame, que j'y avais une place assez distinguée; on prétend que je suis un favori disgracié; c'est un bruit qui a couru d'abord dans l'Inde;

l'Inde; les brachmanes ſont les premiers qui ont donné une longue hiſtoire de mes aventures; je ne doute pas que des poëtes du Nord n'en faſſent un jour un poëme épique bien bizarre; car en vérité, c'eſt tout ce qu'on en peut faire. Mais je ne ſuis pas tellement déchu que je n'aie encore dans ce globe-ci, un domaine très conſidérable. J'oſerais preſque dire que toute la terre m'appartient.

LA PRINCESSE.

Je vous crois, monſieur, car on dit que vous avez le talent de perſuader tout ce que vous voulez, & c'eſt régner que de plaire.

LE SERPENT.

J'éprouve, madame, en vous voyant & en vous écoutant, que vous avez ſur moi l'empire qu'on m'attribue ſur tant d'autres ames.

LA PRINCESSE.

Vous êtes, & je le crois, un aimable vainqueur; on prétend que vous avez ſubjugué bien des dames, & que vous commençates par notre commune mere dont j'ai oublié le nom.

LE SERPENT.

On me fait tort; je lui donnai le meilleur conſeil du monde, elle m'honorait de ſa confiance; mon avis fut qu'elle & ſon mari devaient ſe gorger du fruit de l'arbre de la ſcience. Je crus plaire en cela au maître des choſes. Un arbre ſi néceſſaire au genre humain, ne me paraiſſait pas planté pour être inutile. Le maître aurait-il voulu être ſervi par des ignorants & des idiots? L'eſprit n'eſt-il pas fait pour s'éclairer, pour ſe perfectionner? Ne faut-il pas connaître le bien & le mal, pour faire l'un

& pour éviter l'autre ? Certes, on me devait des remerciements.

LA PRINCESSE.

On dit pourtant qu'il vous en arriva mal. C'est, sans doute, depuis ce temps-là que tant de ministres ont été punis d'avoir donné de bons conseils.

LE SERPENT.

Ce sont mes ennemis, madame, qui vous ont fait ces contes. Ils vont criant que je suis mal en cour; une preuve que j'y ai un très grand crédit, c'est qu'eux-mêmes avouent que j'entrai dans le conseil, quand il fut question d'éprouver le bon homme Job, & que j'y fus encore appellé, quand on y résolut de tromper un certain roitelet nommé Achab; ce fut moi seul qu'on chargea de cette commission.

LA PRINCESSE.

Ah! monsieur, je ne crois pas que vous soyez fait pour tromper; mais puisque vous êtes toujours dans le ministère, puis-je vous demander une grace? j'espère qu'un seigneur si aimable ne me la refusera pas.

LE SERPENT.

Madame, vos prieres sont des loix: qu'ordonnez-vous?

LA PRINCESSE.

Je vous conjure de me dire ce que c'est que ce beau taureau pour qui j'éprouve dans moi des sentimens incompréhensibles qui m'attendrissent & qui m'épouvantent. On m'a dit que vous daigneriez m'en instruire.

LE SERPENT.

La curiosité, madame, est nécessaire à la nature humaine, & sur tout à votre aimable sexe ; sans elle, on croupirait dans la plus honteuse ignorance. J'ai toujours satisfait, autant que j'ai pu, la curiosité des dames ; on m'accuse de n'avoir eu cette complaisance que pour faire dépit au maître des choses ; je vous jure que mon seul but serait de vous obliger ; mais la vieille a dû vous avertir qu'il y a quelque danger pour vous dans la révélation de ce secret.

LA PRINCESSE.

Ah, c'est ce qui me rend encore plus curieuse.

LE SERPENT.

Je reconnais là toutes les belles dames à qui j'ai rendu service.

LA PRINCESSE.

Si vous êtes né sensible, si tous les êtres se doivent des secours mutuels, si vous avez pitié d'une infortunée, ne me refusez pas.

LE SERPENT.

Vous me fendez le cœur : il faut vous satisfaire ; mais ne m'interrompez pas.

LA PRINCESSE.

Je vous le promets.

LE SERPENT.

Il y avait un jeune roi, beau, fait à peindre, amoureux, aimé.

LA PRINCESSE.

Un beau jeune roi ! beau, fait à peindre, amoureux, aimé ! Et de qui ? quel était ce roi ? quel âge

avait-il ? qu'eſt-il devenu ? où eſt-il ? où eſt ſon royaume ? quel eſt ſon nom ?

LE SERPENT.

Ne voilà-t-il pas que vous m'interrompez quand j'ai commencé à peine. Prenez garde, ſi vous n'avez pas plus de pouvoir ſur vous même, vous êtes perdue.

LA PRINCESSE.

Ah ! pardon, monſieur, cette indiſcrétion ne m'arrivera plus ; continuez de grace.

LE SERPENT.

Ce grand roi, le plus aimable & le plus valeureux des hommes, victorieux par tout où il avait porté ſes armes, rêvait ſouvent en dormant ; & quand il oubliait ſes rêves, il voulait que ſes mages s'en reſſouvinſſent, & qu'ils lui appriſſent ce qu'il avait rêvé : ſans quoi, il les faiſait tous pendre, car, rien n'eſt plus juſte. Or, il y a bientôt ſept ans qu'il ſongea un beau ſonge dont il perdit la mémoire en ſe réveillant ; & un jeune Juif, plein d'expérience, lui ayant expliqué ſon rêve, cet aimable roi fut ſoudain changé en bœuf, * car, ...

LA PRINCESSE.

Ah ! mon cher Nabu ...... Elle ne put achever, elle tomba évanouie ; Mambrès qui écoutait cette converſation de loin, vit tomber Amaſide & la crut morte.

* Toute l'antiquité ſe ſervai indifféremment des termes de bœuf & de taureau.

CHAPITRE IV.

MAMBRÈS court à elle en pleurant. Le serpent est attendri, il ne peut pleurer, mais il siffle d'un ton lugubre ; il crie, elle est morte. L'ânesse répéte, elle est morte ; le corbeau le redit ; tous les animaux paraissent saisis de douleur, excepté le poisson de Jonas qui a toujours été impitoyable. La dame d'honneur, les dames du palais arrivent & s'arrachent les cheveux ; le taureau blanc, qui paissait au loin & qui entend leurs clameurs, court au bosquet, & entraîne la vieille avec lui en poussant des mugissements dont les échos retentissent ; en vain toutes les dames versaient sur Amaside expirante, leurs flacons d'eau de rose, de myrthe, d'œillet, de benjoin, de baume de la Mecque, de canelle, d'amomon, de géroffle, de muscade, d'ambre gris ; elle n'avait point donné de signe de vie ; mais dès qu'elle sentit le taureau blanc à ses côtés, elle revint à elle plus fraiche, plus belle, plus animée que jamais. Elle donna cent baisers à cet animal charmant qui penchait languissamment la tête sur son sein d'albâtre. Elle l'appelle mon maître, mon roi, mon cœur, ma vie ; elle passe ses bras d'ivoire autour de ce cou plus blanc que la neige ; la paille légere s'attache moins fortement à l'ambre, la vigne à l'ormeau, le lierre au chêne ; on entendait le doux murmure de ses soupirs, on voyait ses yeux tantôt étincelants d'une tendre flamme, tantôt offusqués par ces larmes précieuses que l'amour fait répandre ; on peut juger dans quelles surprises la dame d'honneur d'Amaside & les dames de compagnie étaient plongées ; dès qu'elles furent

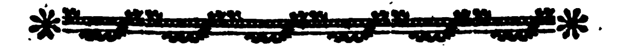
entrées au palais, elles ranconterent toutes à leurs amants, cette avanture étrange, & chacune avec des circonſtances différentes qui en augmentaient la ſingularité, & qui contribuent toujours à la variété de toutes les hiſtoires. Dès qu'Amaſis roi de Tanis en fut informé, ſon cœur royal fut ſaiſi d'une juſte colere; tel fut le courroux de Minos quand il apprit que ſa fille Paſiphaé prodiguait ſes tendres faveurs au pere du Minotaure; ainſi frémit Junon quand elle vit ſon époux careſſer la belle vache Io, fille du fleuve Inachus; Amaſis fit enfermer la princeſſe dans ſa chambre; il mit une garde d'eunuques noirs à ſa porte, puis il fit aſſembler ſon conſeil ſecret.

Le grand mage Mambrès y préſidait; mais il n'avait plus le même crédit qu'autrefois; tous les miniſtres d'état conclurent que le taureau blanc était un ſorcier; c'était tout le contraire, il était enſorcelé; mais on ſe trompe toujours à la cour dans ces affaires délicates. On conclut à la pluralité des voix qu'il fallait exorciſer la princeſſe & ſacrifier la vieille avec ſon taureau. Le ſage Mambrès ne voulut point choquer l'opinion du roi & du conſeil; c'était à lui qu'appartenait le droit de faire des exorciſmes; il pouvait les différer ſous un prétexte très plauſible. Le dieu Apis venait de mourir à Memphis. Un dieu bœuf meurt comme un autre. Il n'était permis d'exorciſer perſonne en Egypte juſqu'à ce qu'on eût trouvé un autre bœuf pour remplacer le défunt. Il fut donc arrêté dans le conſeil, qu'on attendrait la nomination qu'on devait faire du nouveau dieu à Memphis. le bon vieillard Mambrès ſentait à quel péril ſa chere princeſſe était expoſée, il voyait quel était ſon amant, les ſyllabes *Nabu*, qui lui étaient échappées, avaient dévoilé tout le miſtère aux yeux de ce ſage. La dynaſtie de Memphis appartenant alors aux Babyloniens, ils conſervaient ce reſte de

leurs conquêtes passées, qu'ils avaient faites sous le plus grand roi du monde, dont Amasis était l'ennemi mortel. Mambrès avait besoin de toute sa sagesse pour se bien conduire parmi tant de difficultés; si le roi découvrait l'amant de sa fille, elle était morte, il l'avait juré; le grand, le jeune, le beau roi dont elle était éprise, avait détrôné son pere qui n'avait repris son royaume de Tanis que depuis près de sept ans qu'on ne savait ce qu'était devenu l'adorable monarque, le vainqueur & l'idole des nations, le tendre & généreux amant de la plus charmante des princesses; mais aussi en sacrifiant le taureau blanc, on faisait mourir infailliblement la belle Amaside de sa juste douleur. Que pouvait faire Mambrès dans des circonstances si épineuses? Il va trouver sa chere nourrissonne au sortir du conseil, & lui dit: ma belle enfant, je vous servirai; mais je vous le répéte, on vous coupera le cou, si vous prononcez jamais le nom de votre amant.

Ah! qu'importe mon cou, dit la belle Amaside, si je ne puis embrasser celui de Nabuco!... Mon pere est un bien méchant homme! non-seulement, il refusa de me donner au beau prince que j'idolâtre, mais il lui déclara la guerre, & quand il a été vaincu par mon amant il a trouvé secret de le changer en bœuf. Vit-on jamais une malice plus effroyable! Si mon pere, n'était pas mon pere, je ne sais pas ce que je lui ferais. Ce n'est pas votre pere qui lui a joué ce cruel tour, dit le sage Mambrès; c'est un Palestin, un de nos anciens ennemis, un habitant d'un petit pays compris dans la foule des états que votre auguste amant a domptés pour les policer. Ces métamorphoses ne doivent point vous surprendre; vous savez que j'en faisais autrefois de plus belles; rien n'était plus commun alors que ces changements qui étonnent aujourd'hui les sages. L'histoire véritable que nous avons

lue ensemble, vous a enseigné que Lycaon, Roi d'Arcadie, fut changé en loup, la belle Calisto sa fille fut changée en ourse, Io, fille d'Inachus, notre vénérable Isis, fut changée en vache, Daphné en laurier, Syrinx en flûte; la belle Edith, femme de ce Loth, le meilleur, le plus tendre pere qu'on ait jamais vu, n'est-elle pas devenue dans notre voisinage, une grande statue de sel d'une beauté très-piquante, qui a conservé toutes les marques de son sexe & qui a réguliérement ses ordinaires chaque mois; comme l'attestent les grands hommes qui l'ont vue. J'ai été témoin de ce changement dans ma jeunesse; j'ai vu sept puissantes villes dans le séjour du monde le plus sec & les plus aride transformées tout-à-coup en un beau lac. En un mot, madame, on ne marchait dans mon jeune temps que sur des métamorphoses. Mais, quoi quil en soit, consolez-vous & comptez sur moi. Il faudrait que je fusse changé en tigre ou en crocodile, si je n'employais pas le peu de pouvoir qui me reste pour le service d'une princesse digne des adorations de la terre, pour la belle Amaside que j'ai élevée sur mes genoux, & qu'une fatale destinée met à des épreuves si cruelles.



CHAPITRE V.

LE divin Mambrès ayant dit à la princesse tout ce qu'il fallait pour la consoler, & ne l'ayantpas consolée, courut aussi-tôt à la vieille. Ma camarade, lui dit-il, notre métier est beau, mais il est dangereux; vous courez risque d'être pendue, & votre bœuf, d'être brulé, ou noyé, ou mangé. Je ne sais pas ce qu'on fera de vos autres bêtes, car tout prophete que je suis, je sais bien peu de

choses; mais cachez soigneusement le poisson & le serpent; que l'un ne mette pas la tête hors de l'eau, & que l'autre ne sorte pas de son trou. Je placerai le bœuf dans une de mes écuries à la campagne; vous y serez avec lui, puisque vous dites qu'il ne vous est pas permis de l'abandonner; le bouc émissaire pourra, dans l'occasion, servir d'expiatoire; nous l'enverrons dans le désert chargé des péchés de la troupe; il est accoutumé à cette cérémonie qui ne lui fait aucun mal, & l'on sait que tout s'expie avec un bouc qui se promene. Je vous prie seulement de me prêter tout à l'heure le chien de Tobie, qui est un lévrier fort agile, l'ânesse de Balaam, qui court mieux qu'un dromadaire, le corbeau & le pigeon de l'arche qui volent très rapidement; je veux les envoyer en ambassade à Memphis pour une affaire de la derniere conséquence. La vieille répondit au mage: Seigneur, vous pouvez disposer à votre gré de toutes mes bêtes, mais mon bœuf ne peut coucher dans une écurie. Il est dit qu'il doit âtre attaché à une chaîne d'acier, être mouillé de la rosée, broûter l'herbe sur la terre, & que sa portion sera avec les bêtes sauvages. Il m'est confié, je dois obéir; que penseraient de moi Daniel, Ezéchiel & Jéremie, si je confiais mon bœuf à d'autres qu'à moi-même? Je vois que vous savez le secret de cet étrange animal; je n'ai point à me reprocher de vous l'avoir révélé; je vais le conduire loin de cette terre impure, vers le lac Sirbon, à l'abri des cruautés du roi de Tanis; mon poisson & mon serpent me défendront; je ne crains personne, quand je sers mon maître.

Le sage Mambrès repartit ainsi: Ma bonne, la volonté de Dieu soit faite! pourvu que je retrouve le taureau blanc, il ne m'importe ni du lac Sirbon, ni du lac Mœris, ni du lac de Sodome; je ne veux que lui faire du bien & à vous aussi. Mais pourquoi m'avez-

vous parlé de Daniel, d'Ezéchiel, & de Jérémie ? Ah ! seigneur, repartit la vieille, vous savez aussi bien que moi quel intérêt ils ont dans cette grande affaire ; mais je n'ai point de temps à perdre ; je ne veux pas être pendue, je ne veux pas que mon taureau soit brûlé ; je m'en vais auprès du lac de Sirbon par Canope avec mon serpent & mon poisson. Adieu. Le taureau blanc suivit tout pensif après avoir témoigné au bienfaisant Mambrès, la reconnaissance qu'il lui devait.

Le sage Mambrès était dans une cruelle inquiétude, il voyait bien qu'Amasis déséspéré de la folle passion de sa fille pour cet animal & la croyant ensorcelée, ferait poursuivre par-tout le malheureux taureau, & qu'il serait infailliblement brûlé en qualité de sorcier dans la grande place de Tanis, ou livré au poisson de Jonas, ou rôti, ou servi sur la table ; il voulait à quelque prix que ce fût épargner ce désagrement à la princesse. Il écrivit une lettre au grand prêtre de Memphis son ami, en caractères sacrés, sur du papier d'Egypte qui n'était pas encore en usage. Voici les propres mots de sa lettre. » Lumiere du monde, lieute- » nant d'Isis, d'Osiris & d'Orus, chef des circoncis, » vous dont l'autel est élevé, comme de raison, au- » dessus de tous les trônes : j'apprends que votre Dieu » est mort ; j'en ai un à votre service ; venez vîte avec » vos prêtres, le reconnaître, l'adorer, & le conduire » dans l'écurie de votre temple. Qu'Isis, Osiris & » Orus vous aient en leur sainte & digne garde ; » votre affectionné ami. MAMBRÈS ». Il fit quatre duplicata de sa lettre, de peur d'accident ; il les enferma dans des étuis de bois d'ébéne le plus dur : & puis appellant à lui les quatre couriers qu'il destinait à ce message, il dit à l'ânesse : je sais avec quelle fidélité vous avez servi Balaam mon confrere, servez-moi de même. Il n'y a point d'onocrotale qui vous égale à la course ;

allez, ma chere amie, rendez ma lettre en main propre & revenez. L'ânesse lui répondit ; comme j'ai servi Balaam, je servirai monseigneur, j'irai & je reviendrai. Le sage lui mit le bâton d'ébéne dans la bouche, & elle partit comme un trait. Puis il fit venir le chien de Tobie & lui dit : chien fidele & plus prompt à la course qu'Achille aux pieds légers, je sais ce que vous avez fait pour Tobie, fils de Tobie, lorsque vous & l'ange Raphaël vous l'accompagnâtes de Ninive à Ragès en Médie & de Ragès à Ninive, & qu'il rapporta à son cher pere dix talents que l'esclave Tobie pere avait prêtés à l'esclave Gabelus ; car ces esclaves étaient fort riches ; portez à son adresse cette lettre plus précieuse que les dix talents. Le chien lui répondit : Seigneur, si j'ai suivi autrefois l'ange Raphaël, je puis tout aussi aisément faire votre commission. Mambrès lui mit la lettre dans la gueule ; il en dit autant à la colombe ; elle lui répondit : Seigneur, si j'ai raporté un rameau dans l'arche, je vous apporterai de même votre réponse ; elle prit la lettre dans son bec ; on les perdit tous trois de vue en un instant. Puis il dit au corbeau : je sais que vous avez nourri le grand prophete Elie, lorsqu'il était couché auprès du torrent Carith, si fameux dans toute la terre ; vous lui apportiez tous les jours de bon pain & des poulardes grasses ; je ne vous demande que de porter cette lettre à Memphis. Le corbeau répondit : Il est vrai, seigneur, que je portais tous les jours à dîner au grand prophete Elie, le Thesbite, que j'ai vu monter au ciel dans un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu ; mais je prenais toujours la moitié du dîner pour moi. Je veux bien vous porter votre lettre, pourvu que vous m'assuriez de deux bons repas par jour & que je sois payé d'avance. Mambrès en colere, dit à cet animal, gourmand & malin : je ne suis pas étonné qu'Apollon, de blanc que tu étais comme

un cigne, t'ait rendu noir comme une taupe, lorsque dans les plaines de Thessalie tu trahis la belle Coronis, malheureuse mere d'esculape; & dis-moi donc, mangeais-tu des aloyaux & des poulardes, quand tu fus dix mois entiers dans l'arche ? Monsieur, nous y faisions très bonne chere, repartit le corbeau ; on y servait du rôti, deux fois par jour, à toutes les volatilles de mon espece, qui ne vivent que de chair, comme à vautours, milans, aigles, buses, éperviers, ducs, émouchets, faucons, hiboux, pigrieches, & à la foule innombrable d'oiseaux de proye. On garnissait avec une profusion bien plus grande, les tables des lions, des léopards, des tigres, des pantheres, des onces, des hyenes, des loups, des renards, des putois, des fouines & de tous les quadrupedes carnivores ; il y avait dans l'arche huit personnes de marque & les seules qui fussent alors dans le monde, continuellement occupées du soin de notre garde-robe ; savoir : Noé & sa femme qui n'avaient gueres que six cents ans, leurs trois fils & leurs trois épouses. C'était un plaisir de voir avec quel soin, quelle adresse, quelle propreté, nos huit illustres valets servaient plus de quarante mille convives du plus grand appétit, sans compter les peines prodigieuses qu'exigeaient dix à douze mille autres bêtes, depuis l'éléphant & la girafe, jusqu'au ver à soye & à l'abeille ; ce qui m'étonne, c'est que notre pourvoyeur Noé soit inconnu à toutes les nations dont il est la tige ; mais je ne m'en soucie gueres ; je veux faire bonne chere, & être très bien payé en argent comptant. Le sage Mambrès se garda bien de donner sa lettre à une bête si difficile, si bavarde, & si maligne. Ils se séparerent fort mécontents l'un de l'autre.

Il fallait cependant savoir ce que deviendrait le beau taureau blanc, ne pas perdre la piste de la

vieille & du ſerpent. Mambrès ordonna à des domeſtiques intelligents & affidés de la ſuivre, & pour lui, il s'avança en litiere ſur le bord du Nil, toujours faiſant des réflexions.

Comment ſe peut-il, diſait-il en lui-même, que ce ſerpent ſoit le maître de preſque toute la terre, comme il s'en vante & comme tant de doctes l'avouent, & que cependant il obéiſſe à une vieille? Comment eſt-il quelquefois appellé au conſeil de là-haut, tandis qu'il rampe ſur la terre? Pourquoi entre-t-il tous les jours dans le corps des gens par ſa ſeule vertu, & que tant de ſages prétendent l'en déloger par des paroles? Enfin comment paſſe-t-il chez un petit peuple du voiſinage pour avoir perdu le genre humain, & comment le genre humain n'en ſait-il rien? Je ſuis bien vieux, j'ai étudié toute ma vie, mais je vois là une foule d'incompatibilités que je ne puis concilier; je ne ſaurais expliquer ce qui m'eſt arrivé à moi-même, ni les grandes choſes que j'ai faites autrefois, ni celles dont j'ai été témoin. Tout bien penſé, je commence à ſoupçonner que ce monde-ci ſubſiſte de contradictions, *rerum concordia diſcors*, comme diſait autrefois mon maître Zoroaſtre dans ſa langue.

Tandis qu'il était plongé dans cette métaphyſique obſcure, comme l'eſt toute métaphyſique, un batelier, en chantant une chanſon à boire, amarra un bateau près de la rive; on en vit ſortir trois graves perſonnages à demi vêtus de lambeaux déchirés & craſſeux, mais conſervant ſous ces livrées de la pauvreté, l'air le plus majeſtueux & le plus auguſte. C'étaient, Daniel, Ezéchiel & Jérémie.



CHAPITRE VI.

CES trois grands hommes qui avaient la lumiere prophétique sur le visage, reconnurent le sage Mambrès pour un de leurs confreres, à quelques traits de cette même lumiere qui lui restait encore, & se prosternerent devant son palanquin. Mambrès les reconnut aussi pour prophétes, encore plus à leurs habits, qu'aux traits de feu qui partaient de leurs têtes chauves. Il se douta bien qu'ils venaient savoir des nouvelles du taureau blanc : & usant de sa prudence ordinaire, il descendit de sa voiture & alla quelques pas au-devant d'eux avec une politesse mêlée de dignité. Il les releva, fit dresser des tentes & apprêter un dîner dont il jugea que les trois prophétes avaient grand besoin. Il fit inviter la vieille qui n'était encore qu'à cinq cent pas ; elle se rendit à l'invitation & arriva, menant toujours son taureau blanc en lesse. On servit deux potages, l'un de bisque, & l'autre à la reine ; les entrées furent une tourte de langues de carpes, de foyes de lottes & de brochets, des poulets aux pistaches, des innocents aux truffes, & aux olives, deux dindonneaux au coulis d'écrévisses, de mousserons & de morilles, & un chipolata. Le rôti fut composé de perdreaux, de faisandeaux, de gélinottes, de cailles & d'ortolans avec quatre salades. Au milieu était un surtout dans le dernier goût. Rien ne fut plus délicat que l'entremets. Rien de plus magnifique, de plus brillant & de plus ingénieux que le dessert. Au reste, le discret Mambrès avait eu grand soin

que dans ce repas, on ne vît ni piéce de bouilli, ni aloyau, ni langue, ni palais de bœuf, de peur que l'infortuné monarque, assistant de loin au dîner, ne crût qu'on lui insultait.

Ce grand & malheureux prince broûtait l'herbe auprès de la tente; il ne ressentit jamais plus cruellement la fatale révolution qui l'avait précipité du trône pour sept années entieres. Hélas! disait-il en lui même, ce Daniel qui m'a changé en taureau, & cette sorciere de Pythonisse qui me garde, font la meilleure chere du monde; & moi, le souverain de l'Asie, je suis réduit à manger du foin & à boire de l'eau. On but beaucoup de vin d'Engaddi, de Tadmor & de Shiras; quand les prophétes & la Pythonisse furent un peu en pointe, on se parla avec plus de confiance qu'au premier service. J'avoue, dit Daniel, que je ne faisais pas si bonne chere, quand j'étais dans la fosse aux lions. — Quoi, monsieur, on vous a mis dans la fosse aux lions, dit Mambrès? & comment n'avez-vous pas été mangé? — Monsieur; dit Daniel, vous savez que les lions ne mangent jamais de prophétes. Pour moi, dit Jérémie, j'ai passé toute ma vie à mourir de faim, je n'ai jamais fait un bon repas qu'aujourd'hui. Si j'avais à renaître & que je pusse choisir mon état, j'aimerais cent fois mieux être tout simplement contrôleur général des finances ou évêque de Babylone, que prophéte à Jérusalem. Ezéchiel dit: il me fut ordonné une fois de dormir 390 jours de suite sur le côté gauche, de manger pendant tout ce tems du pain d'orge, de millet, de vesce, de féves, & de froment, couvert de la plus fine; tout ce que je pus obtenir, ce fut de ne le couvrir que de bouze de vache; j'avoue que la cuisine du seigneur Mambrès est plus délicate; cependant le métier de prophéte a du bon,

& la preuve en eſt que mille gens s'en mêlent.

Après ces ouvertures de cœur, Mambrès parla d'affaires; il demanda aux trois pélerins pourquoi ils étaient venus dans les états du roi de Tanis; Daniel prit la parole; il dit que le royaume de Babylone avait été en combuſtion, depuis que Nabucodonoſor avait diſparu; qu'on avait perſécuté tous les prophétes, ſelon l'uſage de la cour; qu'ils paſſaient leur vie tantôt à voir des rois à leurs pieds, tantôt à recevoir cent coups d'étrivieres; qu'enfin ils avaient été obligés de ſe réfugier en Egypte de peur d'être lapidés. Ezéchiel & Jérémie parlerent auſſi très long-tems dans un fort beau ſtyle que perſonne n'entendait; pour la Pythoniſſe, elle avait toujours l'œil ſur ſon animal. Le poiſſon de Jonas ſe tenait dans le Nil vis-à-vis de la tente, & le ſerpent ſe jouait ſur l'herbe. Après le caffé, on alla ſe promener ſur le bord du Nil; alors le taureau blanc appercevant les trois prophétes ſes ennemis, pouſſa des mugiſſements épouvantables; il ſe jetta impétueuſement ſur eux; il les frappa de ſes cornes; & comme les prophétes n'ont jamais que la peau ſur les os, il les aurait percés d'outre en outre, & leur aurait ôté la vie; mais le maître des choſes qui voit tout & qui remédie à tout, les changea tout de ſuite en pies, & ils continuerent à parler comme auparavant. La même choſe arriva depuis aux piérides; tant la fable a toujours imité l'hiſtoire.

Ce nouvel incident produiſit de nouvelles réfléxions dans l'eſprit de Mambrès. Voilà, diſait-il, trois grands prophétes changés en pies; cela doit nous apprendre à ne pas trop parler. Il concluait que ſageſſe vaut mieux qu'éloquence, lorſqu'il vit des tourbillons de pouſſiere s'élever du midi au nord. On entendait des bruits de tambours, de

trom-

trompettes, de fifres, de psalterions, de cythares, de sambuques: & plusieurs escadrons avec plusieurs bataillons s'avançaient, & Amasis roi de Tanis paraissait à leur tête sur un cheval couvert d'une housse d'écarlate brochée d'or, & les hérauts criaient: qu'on prenne le taureau blanc, qu'on le lie, qu'on le jette dans le Nil & qu'on le donne à manger au poisson de Jonas; car le roi monseigneur qui est juste, veut se venger du taureau blanc qui a ensorcelé sa fille.

Le bon vieillard Mambrès fit plus de réfléxions que jamais, il vit bien que le malin corbeau était allé tout dire au roi, & que la princesse courait grand risque d'avoir le cou coupé. Il dit au serpent: mon cher ami, allez vite consoler la belle Amaside ma nourissone; dites-lui qu'elle ne craigne rien, quelque chose qui arrive, & faites-lui des contes pour charmer son inquiétude, car les contes plaisent toujours aux filles, & ce n'est que par des contes qu'on réussit dans le monde. Puis il se prosterna devant Amasis & lui dit: ô roi! vivez à jamais. Le taureau blanc doit être sacrifié, car un roi a toujours raison. Mais le maître des choses a dit: *ce taureau ne doit être mangé par le poisson de Jonas, qu'après que Memphis aura trouvé un dieu, pour mettre à la place de son dieu qui est mort.* Alors vous serez vengé & votre fille sera exorcisée, car elle est possédée; vous avez trop de piété pour ne pas obéir aux ordres du maître des choses. Amasis demeura tout pensif, puis il dit: le bœuf Apis est mort, dieu veuille avoir son ame! Quand croyez-vous qu'on aura trouvé un autre bœuf pour régner sur la féconde Egypte?

Sire, dit Mambrès, je ne vous demande que huit jours. Le roi qui était très dévot, dit: je les accor-

de, & je veux reſter ici huit jours, après quoi je ſacrifierai le ſéducteur de ma fille ; & il fit venir ſes tentes, ſes cuiſiniers, ſes muſiciens, & il reſta huit jours dans ce lieu, comme il eſt dit dans Manethon.

La vieille était au déſeſpoir de voir que ſon beau taureau n'avait plus que huit jours à vivre ; elle faiſait apparaître toutes les nuits, des ombres au roi pour le détourner de ſa cruelle réſolution ; mais le roi ne ſe ſouvenait plus le matin des ombres qu'il avait vûes la nuit, de même que Nabucodonoſor avait toujours oublié ſes ſonges. Cependant le ſerpent contait des hiſtoires à la belle Amaſide pour calmer ſes douleurs ; il lui diſait comme il avait autrefois guéri tout un peuple de la morſure de certains petits ſerpents, en ſe montrant ſeulement au bout d'un bâton Il lui apprenait les conquêtes de Joſué qui fit tomber, au ſon du cornet, tous les murs de Jérico ; qui fit pendre 31 rois très puiſſants dans un pays de quatre lieues quarrées ; qui fit pleuvoir de groſſes pieres ſur un bataillon d'Amorrhéens fuyant devant lui, & comment les ayant extérminés, il arrêta le ſoleil & la lune en plein midi, pour les exterminer encore entre Gabaon & Aïalon, ſur le chemin de Bethoron. Comme il avait la prudence que tout ſerpent doit avoir, il ne lui parla point de Jephté, qui coupa le cou à ſa fille, parce qu'il avait gagné une bataille ; il aurait jeté trop de terreur dans le cœur de la belle princeſſe ; mais il lui cónta les aventures du grand Samſon qui tuait 1000 Philiſtins avec une mâchoire d'âne, qui attachait enſemble 300 renards par la queue, & qui tomba dans les filets d'une fille moins belle, moins tendre, moins fidéle que la charmante Amaſide. Il lui racontait les amours de Sichem & de l'agréable Dina âgée de

cent vingt ans ; les amours plus fortunés de Booz & de Ruth, ceux de Juda avec sa bru Thamar, ceux même de Loth avec ses deux filles qui ne voulaient pas que le monde finît, ceux d'Abraham & de Jacob avec leurs servantes, ceux de Ruben avec sa mere, ceux de David & de Bethzabée, ceux du grand roi Salomon ; enfin tout ce qui pouvait dissiper la douleur d'une belle princesse.



CHAPITRE VII.

TOUS ces contes là m'ennuyent, répondit la belle Amaside qui avait de l'esprit & du goût ; les contes qu'on pouvait faire à la quadrisayeule de ma grand'mere ne sont plus bons pour moi qui ai été élevée par le sage Mambrès, & qui ai lu l'entendement humain du philosophe Egyptien nommé Locke, & la matrone d'Ephèse. Je veux qu'un conte soit fondé sur la vraisemblance, & qu'il ne ressemble pas toujours à un rêve ; je desire qu'il n'ait rien de trivial ni d'extravagant ; je voudrais, surtout, que, sous le voile de la fable, il laissât entrevoir quelque vérité fine qui échappe au vulgaire ; je suis lasse du soleil & de la lune dont une vieille dispose à son gré, des montagnes qui dansent, des fleuves qui montent à leurs sources & des morts qui ressuscitent ; mais sur-tout quand ces fadaises sont écrites dans un style inintelligible, elles me dégoûtent horriblement. Vous sentez combien une fille qui craint de voir avaler son amant par un gros poisson & d'avoir elle-même le cou coupé par son pere, a besoin d'être amusée ; mais tâchez de m'amuser selon mon goût. Vous

m'imposez là une tâche bien difficile, répondit le serpent, j'aurais pu autrefois vous faire passer quelques quarts d'heure assez agréables; mais je perds l'imagination & la mémoire; hélas! où est le temps où j'amusais les filles! voyons toutes fois, si je pourrai me souvenir de quelque conte moral pour vous plaire. Il y a deux mille ans que le roi Gnaof & la reine Patra étaient sur le trône de Thèbes aux cent portes; le roi était fort beau & la reine encore plus belle; mais ils ne pouvaient avoir d'enfants. Le roi proposa un prix pour celui qui trouverait la meilleure méthode de perpétuer la race royale. La faculté de médecine, & l'académie de chirurgie firent d'excellents traités sur cette importante question. Pas un ne réussit; on envoya la reine aux eaux; elle fit des neuvaines; elle donna beaucoup d'argent au temple de Jupiter Ammon dont vient le sel ammoniac, tout fut inutile. Enfin un jeune prêtre de vingt-cinq ans se présenta au roi, & lui dit: Sire, je crois savoir faire la conjuration qui opére ce que votre majesté desire avec tant d'ardeur; il faut que je parle en secret à l'oreille de madame votre femme, & si elle ne devient pas féconde, je consens d'être pendu.

J'accepte votre proposition, dit le roi. On ne laissa la reine & le prêtre qu'un quart d'heure ensemble; la reine devint grosse & le roi voulut faire pendre le prêtre. Mon dieu! dit la princesse Amaside, je vois où cela mene; ce conte est trop commun; je vous dirai même qu'il allarme ma pudeur. Contez-moi quelqu'histoire bien avérée & bien morale dont je n'aie jamais entendu parler, pour me former l'esprit & le cœur. En voici une, madame, dit le serpent, qui est des plus authentiques. Il y avait trois prophetes, tous trois également ambitieux & dégoûtés de leur état; leur folie

était de vouloir être rois; car il n'y a qu'un pas du rang de prophéte à celui de monarque, & l'homme aspire toujours à monter tous les degrés de l'échelle de la fortune. D'ailleurs, leurs goûts, leurs plaisirs étaient absolument différents; le premier prêchait admirablement ses freres assemblés qui lui battaient des mains. Le second était fou de la musique; & le troisieme aimait passionnément les filles. L'ange Ithuriel vint se présenter à eux un jour qu'ils étaient à table & qu'is s'entretenaient des douceurs de la royauté.

Le maître des choses, leur dit l'ange, m'envoye vers vous pour recompenser votre vertu. Non-seulement vous serez rois, mais vous satisferez continuellement vos passions dominantes. Vous, premier prophéte, je vous fais roi d'Egypte & vous tiendrez sans cesse votre conseil qui applaudira toujours à votre éloquence & à votre sagesse. Vous, second prophéte, vous régnerez sur la Perse, & vous entendrez continuellement une musique divine. Vous, troisieme prophéte, je vous fais roi de l'Inde, & je vous donne une maîtresse charmante qui ne vous quittera jamais. Ah! s'écrierent les trois prêtres, ce n'est pas seulement donner des royaumes, c'est donner le paradis. Ils embrasserent les genoux de l'ange Ithuriel & se disposerent à régner.

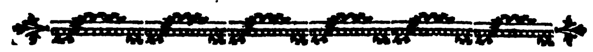
Celui qui eut l'Egypte en partage commença par assembler son conseil privé, qui n'était composé que de deux cents sages. Il leur fit, selon l'étiquette, un long discours qui fut très applaudi; le monarque s'enivra de louanges qui n'étaient corrompues par aucune flatterie. Le conseil des affaires étrangeres succéda au conseil privé; il fut beaucoup plus nombreux, & un nouveau discours reçut encore plus d'éloges. Il en fut de même aux autres

conſeils. Il n'y eut pas un moment de relâche aux plaiſirs & à la gloire du monarque. Le bruit de ſon éloquence remplit toute la terre.

Le prophéte, roi de Perſe, commença ſon regne par ſe faire donner un opéra italien, dont les chœurs étaient chantés par quinze cent châtrés. Leurs voix lui remuaient l'ame dans la moëlle des os où elle réſide. A cet opéra en ſuccédait un autre; à ce ſecond, un troiſieme, ſans interruption.

Le roi de l'Inde s'enferma avec ſa maîtreſſe & goûta une volupté parfaite. Il regardait comme le ſouverain bonheur, la néceſſité de la careſſer toujours, & plaignait le triſte ſort de ſes deux confreres, dont l'un était toujours dans ſon conſeil & l'autre à l'opéra. Chacun d'eux, au bout de quelques jours, entendit par ſa fênetre, des bûcherons qui ſortaient d'un cabaret pour aller couper du bois dans la forêt voiſine, & qui tenaient ſous le bras leurs douces amies dont ils pouvaient changer à volonté. Ils prierent l'ange Ithuriel de vouloir bien intercéder pour eux auprès du maître des choſes & de les faire bûcherons. Je ne ſais pas, interrompit alors la tendre Amaſide, ſi le maître des choſes leur accorda leur requête, & je ne m'en ſoucie guere; mais je ſais que je ne demanderais rien à perſonne ſi j'étais enfermée tête à tête avec mon amant, avec mon cher Nabucodonoſor. Les Voûtes du palais retentirent de ce grand nom; d'abord Amaſide n'avait prononcé que *Na,* enſuite *Nabu,* puis *Nabuco,* mais à la fin la paſſion l'emporta, elle prononça le nom fatal tout entier, malgré le ferment qu'elle avait fait au roi ſon pere. Toutes les dames du palais répétérent Nabucodonoſor, & le malin corbeau ne manqua pas d'en aller avertir le roi. Le viſage d'Amaſis fut troublé, parce que ſon cœur était plein de trouble, & voilà comment le ſerpent qui était

le plus prudent & le plus ſubtil des animaux, faiſait toujours du mal aux femmes, en croyant bien faire. Or, Amaſis en courroux envoya, ſur le champ, chercher ſa fille par douze de ſes Alguaſils qui ſont toujours prêts à exécuter gaiements toutes les duretés que le roi commande, quand il eſt fâché : & qui diſent pour raiſon : nous ſommes payés pour cela.



CHAPITRE VIII.

Dès que la princeſſe fut arrivée toute tremblante au camp du roi ſon pere, il lui dit : ma fille, vous ſavez qu'on fait mourir toutes les princeſſes qui déſobéiſſent aux rois leurs peres, ſans quoi un royaume ne pourrait être bien gouverné. Je vous avais défendu de prononcer le nom de votre amant Nabucodonoſor, mon ennemi mortel, qui m'avait détrôné, il y a bientôt ſept ans, & qui diſparut de la terre, on ne ſait comment; vous avez choiſi en ſa place un taureau blanc & vous avez crié Nabucodonoſor; il eſt juſte que je vous coupe le cou. La princeſſe lui répondit : Mon pere, ſoit fait ſelon votre plaiſir, mais donnez moi du temps pour pleurer ma virginité. Cela eſt juſte, dit le roi, c'eſt une loi établie chez tous les princes éclairés & prudents; je vous donne toute la journée pour pleurer votre virginité, puiſque vous dites que vous l'avez; demain qui eſt le huitieme jour de mon campement, je ferai avaler le taureau blanc par le gros poiſſon, & je vous couperai le cou à neuf heures du matin.

La belle Amaſide alla donc le long du Nil avec les dames du palais, pleurer tout ce qui lui reſ-

tait de virginité. Le sage Mambrès, réfléchissait à côté d'elle & comptait les heures & les moments. Eh bien ! mon cher Mambrès, lui dit-elle, vous avez changé les eaux du Nil en sang, selon la coutume, & vous ne pouvez changer le cœur d'Amasis mon pere ! vous souffrirez qu'il me coupe le cou demain à neuf heures du matin ? Cela dépendra, répondit le réfléchissant Mambrès, de la diligence de mes courriers. Le lendemain, dès que les ombres des obélisques & des pyramides marquerent sur la terre la neuvieme heure du jour qu'on partageait en vingt-quatre, on lia le taureau blanc pour le jetter au poisson de Jonas & on apporta au roi son grand sabre. Hélas ! hélas ! disait Nabucodonosor dans le fond de son cœur, moi, le roi, je suis bœuf depuis près de sept ans, & je retrouve à peine ma maîtresse qu'on me fait manger par un poisson. Je n'ai que vingt-quatre ans, tout au plus, disait à part-soi la belle Amaside, & mon pere va me couper le cou, pour avoir prononcé treize lettres de l'alphabet. Jamais le sage Mambrès n'avait fait des réflexions si profondes; il était absorbé dans ses tristes pensées, lorsqu'il vit de loin tout ce qu'il attendait. Une foule innombrable approchait ; les trois figures d'Isis, d'Osiris & d'Orus unies ensemble, avançaient portées sur un brancard d'or & de pierreries, par cent sénateurs de Memphis, & précédées de cent filles jouant du sistre sacré ; quatre mille prêtres, la tête rase, couronnés de fleurs, étaient montés chacun sur un hippopotame. Plus loin, paraissaient dans la même pompe la brebis de Thèbes, le chien de Bubaste, le crocodile d'Arsinoë, le bouc de Mendès, & tous les dieux inférieurs de l'Egypte qui venaient rendre hommage au grand bœuf, au grand dieu Apis aussi puissant qu'Isis, Osiris & Orus réunis ensemble.

Au milieu de tous ces demi-dieux, quarante prêtres portaient une énorme corbeille remplie d'oignons sacrés qui n'étaient pas tout-à-fait des dieux, mais qui leur ressemblaient beaucoup. Aux deux côtés de cette file de dieux suivie d'un peuple innombrable, marchaient quarante mille guerriers le casque en tête, le cimeterre sur la cuisse gauche, le carquois sur l'épaule & l'arc à la main. Tous les prêtres chantaient en chœur avec une harmonie qui élevait l'ame & qui l'attendrissait :

Notre bœuf est au tombeau,

Nous en aurons un plus beau.

A chaque pause, on entendait raisonner les sistres, les castagnettes, les tambours de basque, les psalterions, les cornemuses, les harpes & les sambuques.

Amasis roi de Tanis, surpris de ce spectacle, ne coupa point le cou à sa fille ; il remit son cimeterre dans son fourreau. Mambrès lui dit : Grand roi, l'ordre des choses est changé. Il faut que votre majesté donne l'exemple ; ô roi, déliez vous-même le taureau blanc ; reconnaissez le grand dieu Apis, & soyez le premier à l'adorer. Amasis obéit & se prosterna avec tout son peuple. Le grand prêtre de Memphis presenta au nouveau bœuf Apis, la premiére poignée de foin ; la princesse Amaside attachait à ses belles cornes des festons de roses, d'anémones, de renoncules, d'œillets & d'hyacinthes. Elle prenait la liberté de le baiser, mais avec un profond respect. Les prêtres jonchaient de palmes & de fleurs, le chemin par lequel on le conduisait à Memphis, & le sage Mambrès faisant toujours des réfléxions, disait tout bas à son ami le serpent : Daniel a changé cet homme en bœuf & j'ai changé ce bœuf en dieu.

On s'en retournait à Memphis dans le même ordre; le roi de Tanis, tout confus, suivait la marche; Mambrès, l'air serein & recueilli était à son côté, la vieille suivait toute émerveillée; elle était accompagnée du serpent, de l'ânesse, du chien, du corbeau, de la colombe & du bouc émissaire. Le grand poisson remontait le Nil. Daniel, Ezéchiel & Jérémie, transformés en pies, fermaient la marche. Quand on fut arrivé aux frontieres du royaume, qui n'étaient pas fort loin, le roi Amasis prit congé du bœuf & dit à sa fille: Ma fille, retournons dans mes états, afin que je vous coupe le cou, ainsi qu'il a été arrêté dans mon cœur royal, parce que vous avez prononcé le nom de Nabucodonosor, mon ennemi qui m'a d'étrôné il y a sept ans.

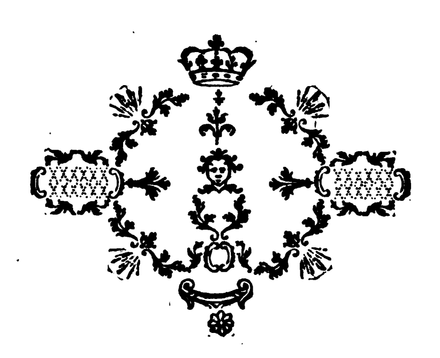
Lorsqu'un pere a juré de couper le cou à sa fille, il faut qu'il accomplisse son serment, sans quoi il est précipité pour jamais dans les enfers, & je ne veux pas me damner pour l'amour de vous. La belle princesse Amaside répondit ces mots à son pere Amasis roi de Tanis: Mon cher pere, allez couper le cou à qui vous voudrez, mais ce ne sera pas à moi. Je suis sur les terres d'Isis, d'Osiris, d'Orus & d'Apis. Damnez-vous, si vous voulez, je ne m'y oppose pas; je ne quitterai point mon taureau blanc, & je le baiserai tout le long du chemin jusqu'à ce que j'aie vu son apothéose dans son écurie de la sainte ville de Memphis; c'est une dévotion très convenable à toute fille bien née. A peine eut-elle prononcé ces paroles que le bœuf Apis s'écria: Ma chere Amaside, je t'aimerai toute ma vie, soit que tu voies en moi un bœuf, un homme, ou un dieu.

C'était pour la premiere fois qu'on avait entendu parler Apis en Egypte, depuis 40000 ans qu'on l'adorait. Le serpent & l'ânesse s'écrierent, *les sept années*

ſont accomplies. Les trois pies répéterent: *les ſept années ſont accomplies.* Tous les prêtres d'Egypte leverent les mains au ciel. On vit tout d'un coup le dieu perdre ſes deux jambes de derriere. Celles de devant ſe changerent en deux jambes. Deux beaux bras charnus, muſculeux & blancs ſortirent de ſes épaules; ſon muffle de taureau fit place au viſave régulier d'un héros charmant. Il conſerva ſeulement ſes grands yeux, & fut appellé depuis Nabucodonoſor aux yeux de bœuf, épithéte charmante qu'Homère prodiguait à la belle Junon, long-temps avant cette avanture. Enfin ce bœuf redevint le plus bel homme de la terre, & dit: J'aime mieux être l'amant d'Amaſide que Dieu; je ſuis Nabucodonoſor, roi des rois.

Cette nouvelle métamorphoſe étonna tout le monde hors le réfléchiſſant Mambrès; mais ce qui n'étonna perſonne, c'eſt que Nabucodonoſor épouſa ſur le champ la belle Amaſide en préſence de cette grande aſſemblée. Il conſerva le royaume de Tanis à ſon beau pere, l'avertiſſant de ne plus ſe réſoudre ſi légérement à couper le cou de ſes filles; & fit de belles fondations pour l'âneſſe, le ſerpent, le chien, la colombe qui méritait ſes bontés, & même pour le corbeau qui ne les méritait pas, afin qu'il devînt plus honnête. Les trois pies furent très bien traitées; on leur enjoignit ſeulement de parler moins & de parler mieux. Le grand Nabucodonoſor montra ainſi à tout l'univers qu'il était digne de régner, puiſqu'il ſavait pardonner. La vieille eut une groſſe penſion, que tous les rois Palatins n'auraient jamais été en état de lui faire. Le bouc fut envoyé, pour un jour, dans le déſert, afin que tous les péchés paſſés fuſſent expiés, car c'était le bouc émiſſaire: après quoi on lui donna douze chêvres pour ſa récompenſe. Le ſage Mambrès retourna dans ſon palais faire des réflexions ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. Nabucodonoſor. après l'avoir

embrassé, gouverna tranquillement le royaume de Memphis, celui de Babylone, de Damas, de Balbec, de Tyr, la Syrie, l'Asie mineure, la Scythie, les contrées de Thiras, de Mosok, de Tubal, de Madaï, de Gog, Nagog, de Javan, la Sogdiane, la Bactriane, les Indes & les Isles. Les peuples de cette vaste monarchie criaient tous les matins : Vive le grand Nabucodonosor, roi des rois, qui n'est plus bœuf ! & depuis ce fut une coutume dans Babylone que toutes les fois que le souverain, ayant été grossiérement trompé par ses satrapes, ou par ses mages, ou par ses trésoriers, ou par ses femmes, reconnaissait enfin ses erreurs, & corrigeait sa mauvaise conduite; tout le peuple criait à sa porte : *Vive notre grand roi qui n'est plus bœuf.*





DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature.
Je défriche un désert ; je seme & je bâtis.

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !
Que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace !
Ne reconnais tu plus ton coursier du Parnasse ?
Monte moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger & maçon.

PEGASE.

Oui ; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;
Il reprit sa guitarre ; il fit de nouveaux vers ;
Des Filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes Sœurs encor pouraient t'ouvrir leur temple :
Tu pourais dans la foule heureusement guidé,

Des arts, qui t'ont nouri, les Déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coëffa Chapelain, Desmarets, *Saint-Didier*. (8)
N'as-tu pas vu cent fois, à la tragique scène,
Sous le nom le Clairon, l'altier Melpomène,
Et l'éloquent Le Kain le premier des acteurs
De tes drames rampants ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton stile ampoulé la froide & séche enflure ?
De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne-foi :
Cinquante bons esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais, érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau pié-d'estal ;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron à le mordre attaché
Consumer de ses dents tout l'ébène ébreché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur *Clément*, (9) *Patouillet* (10) sur *Nonotte*. (11)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, & la vieillesse est sage.
Le Sage, en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant sans les fuir,
Ne s'embarasse point des bruïantes querelles

De

Des auteurs ou des Rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écrasé par St. Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur Le Mierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le Sage vit tranquille & ne fait point de vers.
Monsieur l'Abbé Terrai, pour le bien du Royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains Ecrits qu'il ne lira jamais.
Triptolême est le Dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste & froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien! tu te sens faible; écris avec faiblesse;
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila:
Je suis tout fier encor de sa course dernière.
Tout mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts, & prendre un vil métier!
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons.
Laisse un travail pénible aux mains du mercénaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leurs équerre;
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.

Chante encor avec Pope, & pense avec Platon ;
Ou rime, en vers badins, les leçons d'Epicure,
Et ce *Systême* heureux qu'on dit *de la nature*.
Pour la derniére fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.
Aprends que tout systême offense ma raison.
Plus de vers, & surtout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit sans guide & sans flambeau :
Hélas voit on plus clair au bord de son tombeau ?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumiére faible, incertaine, éclipsée ?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien ! végéte & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pouraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté *René* (12) parmi ses tourbillons ;
Son disciple plus fou (13) mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés :
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphéres.

LE VIEILLARD.

Adieu donc : bon voyage au pays des chiméres.

NOTES

De Monsieur DE MORZA.

(1) *Vadé*, écrivain de la foire, sous le nom duquel l'auteur de l'Ecossaise se cacha par modestie.

(2) *Martin Fréron*, Martin n'est pas son nom de batême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchainé, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce Dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Qua mensura mensi fueritis, eadem remetietur vobis.* Il s'est attiré l'Ecossaise, & nous en sommes bien fâchés.

(3) *Sabotier mon rival.* L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Castres ne s'est pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, & le peintre qui a dessiné le siècle de Louis XIV. & de Louis XV. Ainsi il ne peut être son rival. S'il s'était donné aux mêmes études il aurait été son maître.

Cet abbé avait fait en 1771 un Dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne se vendit point. Mais il en fit un autre en 1772. intitulé les trois siècles, dans lequel il prodiguait des calomnies & il se vendit. Il insulta Messieurs d'Alembert, de St. Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Bauzée, La harpe, de Lille, & vingt autres gens de lettres vivants, dont il faudrait respecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que Messieurs Sabotier & Clément ont déchiré avec l'archarnement le plus emporté, est un

vieillard de quatre-vingt ans qui ne pouvait pas se défendre.

Il est permis, il est utile de dire son sentiment sur des ouvrages, surtout quand on le motive par des raisons solides, ou du moins séduisantes. S'il ne s'agissait que de littérature, nous dirions qu'il est très injuste d'accuser l'auteur de la henriade & du siécle de Louis XIV, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce siècle, de ne leur avoir pas rendu justice. Nous dirions que personne n'a parlé avec plus de sensibilité des admirables scènes de Corneille, de *la perfection désespérante* du stile de Racine (comme s'exprime Mr. De La harpe) de la perfection non moins désespérante de l'art poëtique, & de plusieurs belles épitres de Boileau.

Nous dirions que sa liste des grands écrivains de ce siècle mémorable, contient l'éloge raisonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme supérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine qui a surpassé Phèdre par sa naïveté & par ses graces; celui de Quinault, qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ses opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Bossuet, aux Fenelon, à tous les hommes de génie, tout les savants.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'aprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine. Que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna & Pertharite, Polyeucte & Théodora, & d'admirer également les excellentes fables de La fontaine & celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encor, il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes. C'est en quoi consiste le goût. Et nous pourrions assurer que l'auteur du siecle de Louis XIV après

cinquante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui M. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs dont il ignore l'équité & le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentiments odieux. Il a la cruauté de les appeller *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingt ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le tems à venir. Ce procédé est injuste & mal adroit; & d'autant plus mal adroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le Spinosa commenté, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de Monsieur l'abbé; & nous déposerons ce monument chez un notaire, ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poësies légères de ce grand critique, & de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain. Voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de Messieurs St. Lambert, de Lille, de La Harpe si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé le ..... mauvais

lieu. Ce conte commence ainsi. Et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le Spinosa.

Du temps que la dame *Pâris*
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écoliere assez savante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa,
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas.
Aussi, plein d'ardeur héroique
Mit il, sans hésiter chemise & pourpoint bas. &c.

Nous épargnons sans hésiter aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poësie de Monsieur l'abbé des trois siècles.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant & bien plus décisif (& toujours de sa main, & signé Sabotier de Castres.)

» On n'aime ici que les processions, les sermons &
» les messes. Les gens qui ont eu la force de secouer le
» joug des préjugés de l'enfance, du fanatisme & de
» l'erreur, en un mot, les hommes qui pensent bien
» n'osent se faire connaître, &c. &c.

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos Académies d'impie & de scélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice. Mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite de prêcher la vertu & le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'église il croira en Dieu, ne fût ce que par reconnaissance. Car malgré son spinosisme il saura qu'il n'y a point de societé policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de Mr. De Volraire.

Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas longtems à un grand prince. C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre & celui dont je suis le moins mécontent.

(4) *L'abbé Guyon*, Auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'oracle des philosophes.

(5) *L'angleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en exposant simplement leurs calomnies.

(6) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur. Cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs; cela est encor moins honnête; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(7) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocriphes de Fabricius qui est de M. Bigex; un dialogue de Péricles & d'un Russe, fort estimé, dont l'auteur est Mr. Suard; des vers sur la mort de Mlle Lecouvreur, moins estimés, commençants par ces vers:

Quel contraste frape mes yeux ?
Melpomène ici désolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du Sr. Bonneval jadis précepteur chez Mr. De Montmartel. S'il a eu l'aveu des Dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de Mr. De V. de prétendus vers de Mr. Clairaut qui n'en fit jamais. Une pièce qui a pour titre, *les avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison, ni rime. Une épitre à Mlle. Salé qui est de Mr. Thiriot. Une épitre à l'abbé de Rotelin qui est de Mr. de Formont. Des vers sur la mort de Made. Duchâtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au Duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une Ode intitulée le vrai Dieu qui est d'un Jésuite nommé Lefèvre.

Une Epitre de l'abbé de Grécourt assez licentieuse qui commence par ces mots : *belle maman soyez l'arbitre.* Des vers au médecin Silva & à l'oculiste Gendron. Une réponse à un Mr. de B. qui commence ainsi :

Oui, mon cher B . . . il est l'ame du monde
Sa chaleur le pénétre & sa clarté l'inonde.
Effets d'une même action
Sa plus belle production
Est cette lumiere éthérée
Dont Newton le premier d'une main inspirée
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les Beaux vers ! & que les gens qui les attribuent à Mr. De Ve. ont le goût fin & que leur main est inspirée !

Des vers à une prétendue Marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout eſt en mouvement. La terre eſt ſuſpendue
En atome léger nage dans l'étendue.
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité
Balance ſur ſon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phaſes ſont predites.
Neuton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs Suiſſes qui ont imprimé ces bétiſes venues de Paris ont l'aſſurance d'imprimer en notes que c'eſt la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immenſe de ces fadaiſes barbares en trente-ſix volumes in-octavo & en vingt-quatre volumes inquarto ſans conſulter jamais l'auteur, ce qui eſt auſſi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainſi déshonoré leur art & la littérature.

C'eſt ſurquoi l'auteur diſait. On fait mon inventaire, quoique je ne ſois pas encor mort; & chacun y gliſſe ſes meubles pour les vendre.

(8) *St. Didier.* Mr. Clément, & Mr. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la henriade d'un poëme intitulé Clovis par Mr. St. Didier. Cela eſt encor peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la henriade, mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échapé une de quinze ans à Mr. l'abbé Sabotier; car il a imprimé que notre auteur avait pillé ſon ſiècle de Louis XIV dans les annales politiques de l'Abbé de St. Pierre. Mais le ſiècle de Louis XIV. fut imprimé pour la premiere fois en 1752, & le livre de l'Abbé de St Pierre en 1767. Sur quoi un mauvais plaiſant ſe ſouvenant mal à propos que Sabotier eſt le fils d'un bon perruquier de Caſtres, chaſſé de chez ſon père, a écrit qu'il aurait dû plûtôt faire des perruque pour l'auteur de la henriade; que de le dépouiller cruellement de ſes prétendus lauriers, & d'expoſer ſa tête octogénaire à la rigueur des ſaiſons.

(9) *Clément*. Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charle premier, & sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de St Lambert donnait alors ses saisons, M. de Lille sa traduction de Virgile, Mr. Dorat son poëme sur la déclamation, M. Vatelet son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu. Mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêla des traits personnels; il outrage une Dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le Fort-l'Evêque. M. de St. Lambert a la générosité de solliciter sa grace, & d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors, il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, & qu'il est comme Fréron victime de ses grands talents.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un Conseiller de Grand-Chambre fils d'un Magistrat de la Chambre des Comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un Pâtissier & ce Magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier & à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

» Jugez, Monsieur, si votre silence peut ne pas » m'affliger. Peut-être hélas ! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos » bien-faits par la plus noire ingratitude. Que je serais assez lâche assez criminel, pour n'être pas plus » reconnaissant que tant d'autres. Ah! Monsieur, ne » me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bient précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale ; vos soupçons le flétriraient. Vôtre générosité, votre grandeur d'ame » peuvent en conserver & en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls » biens, ils sont tous à vous & ils y seront toujours » &c. A Dijon ce 6e. Décembre 1769. Voici mon, » adresse à Clément fils, chez son pere procureur » à Dijon, derrière les Minimes.

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse, mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite Cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. Duclos secretaire de l'Académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que Mr. Clément s'étant marié deviendra plus juste & plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il n'insultera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, & qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si condamnable.

(10) *Patouillet sur Nonotte.* Patouillet est un ex-jésuite lequel débitait, il y a quelques annés, des déclamations de collège nommées mandements pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débi-

ta un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'eſt dommage qu'il ait été brulé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garaſſe.

(11) *Nonotte*, eſt un autre ex-jéſuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes ſous le titre *d'erreurs de V....* & qu'il aurait pu intituler *erreurs de Nonotte.* Il commence par reprocher à l'auteur de *l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*, d'avoir dit, *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des Empereurs romains comme une St. Barthelemi continuelle : & l'auteur n'a point dit cela. Nonotte pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de ſa grace ce mot *chrétienne.* L'auteur ne parle point là des autres Empereurs ; il parle du ſeul Dioclétien, que Galérius engagea à être perſécuteur, après dix-neuf ans d'un règne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont fait tous les chronologiſtes de placer l'ère des Martirs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, & non de l'an 284.

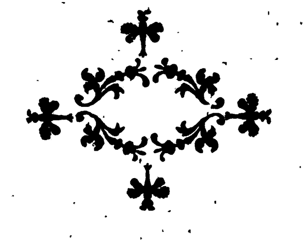
Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés & factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas aſſez oublié ſa Langue pour ſe ſervir de cette expreſſion, *hommes brouillons.*

Nonotte accuſe l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de ſemblable. Ainſi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte eſt convaincu. Mr. Damilaville daigna prendre le ſoin de relever deux ou trois cent erreurs de Nonotte. Elles ſont imprimées à la ſuite de l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſ-*

prit des nations. Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en sixième. L'orgueil a du bon ; & quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(12) *René Descartes.* On sait assez qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(13) On sait aussi que Mallebranche s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.





LETTRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE, A UN ACADEMICIEN DE SES AMIS.

SI on ne veut point croire dans Paris que le jeune compte de Schovalo, chambelan de l'Impératrice de Russie, & président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de *l'Epitre à Ninon*, c'est apparemment par modestie. Car cette épitre est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que, n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appellez *le ton de la bonne compagnie*; qu'il l'ait perfectionné; qu'il y ait ajouté l'élégance & la correction si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monsieur de Schovalo fesait déjà de très-jolis vers français, quand il était chez moi, il y a quelques années; & nous avons eu depuis, dans des recueils quelques pièces fugitives de lui très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que Chapelle

A côté de Ninon frèdonnait un refrain.

Chappelle, qu'on a beaucoup trop loué, était

bien loin de fredonner des chansons à côté de Ninon. Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, & fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si par fois elle raisonne
De la sublime vertu,
Dont Platon fut revêtu.
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir ... vécu
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas là le stile de Mr. le comte de Schovalo. J'écris son nom comme nous le prononçons; car je ne saurais me faire aux doubles w, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *Epitre*: Ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont pardonnables à l'amitié de Mr. Schovalo, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lû par hazard des nouvelles à la main No. 25, dont l'auteur prétend que je me suis caché sous le nom de Mr. de Schovalo. Il pourrait dire aussi que je me cache tous les jous sous le nom du Roi de Prusse qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, & sous celui de l'Impératrice de Russie, qui écrit en prose comme son chambellan en vers. Les fadaises insipides, dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais français, sont bien loin d'égaler les chef-d'œuvres étrangers, dont je vous parle. C'est que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, & que ces génies du nord pensent solidement.

J'employe le double W pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les mêmes écrivains de nouvelles & d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un Ecclésiastique sur les Jésuites*, & je ne sais quel *Taureau blanc*. Je vous assure que je ne me mêle point des Jésuites. Je suis comme le Pape ; je les ai pour jamais abandonnés, excepté pere Adam que j'ai toujours chez moi. A l'égard des Taureaux blancs ou noirs, je ne connais que ceux que j'élève dans mes étables, & avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis calomnié ; & je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas segetes.* J'ai sur-tout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, & dont je me moquerai, tant que j'aurai un souffle de vie ; &c.

FIN.

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]

